

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'HUMOUR, INSTRUMENT JOURNALISTIQUE DANS L'ŒUVRE  
D'HECTOR BERTHELOT (1877-1895)

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR  
SOPHIE GOSSELIN

SEPTEMBRE 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Au moment de mettre un point final à ce chapitre de ma vie, je tiens à remercier sincèrement celles et ceux qui l'ont rendu possible.

Merci d'abord à Fernande Roy, la directrice de ce mémoire. Merci pour vos conseils, pour votre appui, merci d'avoir eu confiance en moi. Merci surtout d'avoir cru que des blagues pouvaient être sujet d'histoire. Vous m'avez permis de sourire chaque matin en m'asseyant devant mon ordinateur et juste pour cela, je vous suis infiniment reconnaissante.

Je tiens également à souligner la contribution de la bibliothèque et des archives nationales du Québec. En plus d'être basé sur des sources faisant partie de ses collections, c'est dans les murs de la Grande bibliothèque qu'a été rédigé l'essentiel de ce travail.

Mais je veux surtout témoigner ma plus profonde gratitude à ma famille : Martine, Serge, Fanny et Alexis. Vous avez été mon premier public, et vous m'avez permis de me rendre où je suis. C'est en vous sachant derrière moi que je trouve la force et l'audace nécessaire pour avancer.

Finalement, j'aimerais adresser un merci tout particulier à Olivier. Pour avoir été là dans les bons comme dans les mauvais moments. Pour tes encouragements, pour ta patience, pour ta confiance. Merci d'y avoir cru.

## TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	vi
LISTE DES TABLEAUX.....	viii
RÉSUMÉ .....	ix
INTRODUCTION .....	1

### CHAPITRE I

HECTOR BERTHELOT ET SES PRÉDÉCESSEURS: AUX ORIGINES DE LA PRESSE SATIRIQUE .....	3
1.1 La presse humoristique et la satire politique dans l'historiographie.....	3
1.2 Les journalistes humoristiques au XIX <sup>e</sup> siècle.....	5
1.2.1 L'ère des confrontations.....	5
1.2.2 J.W. Bengough et le succès du journal <i>Grip</i> .....	8
1.3 Le paysage de la presse humoristique au Canada français : quelques données statistiques.....	14
1.4 Hector Berthelot.....	19
1.4.1 Conserver la mémoire .....	19
1.4.2 Berthelot vu par l'histoire de l'art.....	20
1.4.3 La carnavalisation dans l'œuvre de Berthelot.....	22
1.5 Problématique et hypothèse .....	27
1.6 Méthodologie .....	28

## CHAPITRE II

BERTHELOT ET LA PRESSE DE SON TEMPS.....	30
2.1 Itinéraire d'un bohème .....	30
2.1.1 Une jeunesse mouvementée .....	30
2.1.2 <i>L'Acrobate</i> : Un premier essai manqué?.....	33
2.2 La feuille satirique : symptôme d'une époque troublée? .....	35
2.2.1 Humour et crises politiques au XIX <sup>e</sup> siècle .....	37
2.2.2 Mieux vaut en rire qu'en pleurer : la crise de 1878 .....	38
2.3 Les conditions de production des journaux à la fin du XIX <sup>e</sup> siècle .....	41
2.3.1 Une entreprise risquée.....	41
2.3.2 Les recours possibles... et leurs critiques .....	43
2.4 Le prince des humoristes canadiens.....	52
2.4.1 <i>Le Canard</i> .....	52
2.4.2 <i>Le Vrai canard</i> .....	55
2.4.3 <i>Le Groggnard</i> .....	59
2.4.4 Un premier retour au <i>Canard</i> .....	61
2.4.5 <i>Le Bourru</i> .....	65
2.4.6 <i>Le Violon</i> .....	66
2.4.7 Les têtes de Turc de Berthelot.....	68
2.4.8 <i>L'Iroquois</i> .....	73
2.4.9 Le retour final au <i>Canard</i> .....	74

## CHAPITRE III

HUMORISTE ET JOURNALISTE D'OPINION INDÉPENDANT .....	81
3.1 Hector Berthelot, un journaliste de son temps .....	81
3.1.1 Une forme conventionnelle.....	82
3.1.2 Le primat de la politique .....	84
3.1.3 Un parcours journalistique parallèle .....	85

3.2	La notion d'indépendance journalistique .....	92
3.2.1	Une véritable indépendance .....	92
3.2.2	Le pari du journal non partisan .....	94
3.3	L'humour, facteur d'indépendance journalistique .....	97
3.3.1	Critiquer sous le couvert de la blague .....	97
3.3.2	L'utilisation du personnage .....	99
3.3.3	Sous le masque de Ladébauche .....	102
CHAPITRE IV		
DE LECTEURS À ÉLECTEURS:		
L'HUMOUR, INSTRUMENT DE DÉMOCRATISATION POLITIQUE.....		
4.1	Une société en transition .....	107
4.2	Une forme ludique pour attirer un nouveau lectorat .....	110
4.3	Un cadre de référence traditionnel .....	112
4.3.1	L'imagerie populaire canadienne-française .....	112
4.3.2	Un vocabulaire accessible .....	121
4.4	Les personnages, meneurs du carnaval .....	124
4.4.1	Jean-Baptiste Ladébauche .....	124
4.4.2	Le petit Baptiste et son papa .....	128
4.4.3	Mame Victoire .....	132
CONCLUSION .....		139
APPENDICE A		
LISTE DES JOURNAUX HUMORISTIQUES FONDÉS		
AU CANADA-EST, PUIS AU QUÉBEC ENTRE 1860 ET 1900 .....		
BIBLIOGRAPHIE .....		148

## LISTE DES FIGURES

Figure		Page
1.1	Caricature reproduite par Berthelot, d'après <i>Grip</i> .....	12
1.2	Illustration de J. W. Bengough parue dans <i>Le Violon</i> .....	13
1.3	<i>Le Canard</i> pleurant ses confrères disparus .....	16
1.4	<i>Le Canard</i> , croque-mort des journaux trépassés.....	17
2.1	Le patronage nourrissant les journaux francophones conservateurs, selon <i>Le Vrai canard</i> .....	45
2.2	La représentation de J.-A. Mousseau par <i>La Minerve</i> et <i>La Patrie</i> , selon <i>Le Grognard</i> .....	46
2.3	Rédacteur du <i>Monde</i> découpant les nouvelles parues dans les autres journaux, selon <i>Le Grognard</i> .....	49
2.4	Les rédacteurs d'un journal sérieux plagiant <i>The Montreal Star</i> , selon <i>Le Grognard</i> .....	50
2.5	Berthelot tabassé par les fils de F.-X.-A. Trudel, d'après <i>Le Violon</i> ..	64

2.6	O. Goyette et les morts qu'il a fait voter pour lui, selon <i>Le Violon</i> ....	70
2.7	La taille des pieds de Charles Thibault, selon <i>Le Violon</i> .....	72
3.1	F.-X.-A. Trudel trop bigot pour que des maçons réparent les murs de <i>L'Étendard</i> , selon <i>Le Grognard</i> .....	88
3.2	F.-X.-A. Trudel habillant les arbres dénudés par l'hiver, selon <i>Le Grognard</i> .....	89
3.3	Berthelot rentrant d'un pèlerinage en France, selon <i>Le Canard</i> .....	90
4.1	Honoré Mercier payant une tournée à ses partisans, selon <i>Le Violon</i> ..... .....	114
4.2	L'économie canadienne représentée comme une vache laitière .....	116
4.3	L'économie canadienne représentée comme une érablière.....	117
4.4	Ernest Pacaud priant pour obtenir un pot-de-vin, selon <i>L'Iroquois</i> ..	120
4.5	Jean-Baptiste Ladébauche, dépeint causant familièrement avec la reine Victoria .....	136

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau		Page
1.1	Durée de parution des journaux humoristiques publiés au Canada-Est, puis au Québec, entre 1860 et 1900 .....	15
2.1	Les journaux satiriques d’Hector Berthelot .....	52

## RÉSUMÉ

L'histoire de la presse humoristique est un champ de la discipline qui a été redécouvert récemment. C'est pourquoi, jusqu'ici, l'œuvre d'Hector Berthelot, rédacteur et éditeur de journaux satiriques à Montréal entre 1877 et 1895, a principalement été analysée sous l'angle de l'histoire de l'art. Mais cet intérêt pour l'aspect graphique des caricatures éclipse leur contenu, en plus de ne pas tenir compte du texte, qui constitue pourtant l'essentiel du travail de l'humoriste.

Le présent mémoire se penche donc spécifiquement sur le propos des journaux de Berthelot. Plus précisément, il s'agit de déterminer les fonctions occupées par l'humour dans son travail journalistique. Pour ce faire, nous avons analysé les six titres dont il a été le rédacteur et l'éditeur, procédant par un examen général des journaux ainsi que par l'étude approfondie d'un échantillon représentatif.

Dans un premier temps, nous brossons un portrait de l'homme et de son époque à l'aide d'extraits des différents journaux de Berthelot. Nous abordons son parcours, ses différentes feuilles, les conditions de production générales des journaux canadiens-français au XIX<sup>e</sup> siècle ainsi que la place spécifique de la presse satirique.

Par la suite, nous identifions deux fonctions de l'humour dans l'œuvre de Berthelot. La première est sa volonté d'indépendance, lui qui a évolué à l'époque de la presse d'opinion, dans un milieu très polarisé. Ne gagnant pas la faveur de son lectorat par une allégeance politique, il a eu recours à la blague pour le séduire. Ce procédé lui a donc servi à se faire pardonner de ne pas suivre l'une des principales normes régissant la presse de son temps. En s'exprimant par l'humour, notamment en employant des personnages dans des mises en scène satiriques, il a pu tenir ce discours inhabituel tout en conservant la sympathie du public.

Le second objectif du ton ludique utilisé par Berthelot est de nature pédagogique. À une époque où l'analphabétisme connaissait une régression significative, il a voulu rendre ses journaux accessibles aux classes moins instruites. Il a donc employé des personnages et des images humoristiques accessibles, notamment en ayant recours aux références traditionnelles canadiennes-françaises, son public étant en grande partie issu de l'exode rural. Il a placé les décideurs de son époque dans des situations familières pour les mettre à la portée de tous, et ainsi favoriser l'intérêt populaire pour les questions politiques.

Mots clés : Hector Berthelot – Histoire – Journalisme – Humour – Québec – 1877-1895

## INTRODUCTION

Charles Baudelaire a défini le rire comme « la conséquence [chez l'être humain] de l'idée de sa propre supériorité<sup>1</sup> ». L'action de faire rire, dans cette perspective, devient donc une façon de flatter son public, de lui dire qu'il possède un esprit assez fin pour comprendre la plaisanterie. L'humoriste place ainsi son auditoire à l'opposé de l'autre catégorie de gens, celle qui ne rit pas et qui, par conséquent, est soit le dindon de la farce, soit tout simplement trop bête pour saisir ce qui est amusant. Faire rire est donc un moyen de plaire, de complimenter ceux qui comprennent ce qui est drôle. Mais le procédé sert souvent une autre fin, connexe à la première, celle d'ouvrir les yeux du public à propos d'une réalité sociale ou politique. En faisant rire les gens à propos d'une situation qui lui déplait, l'humoriste atteint deux objectifs : démontrer l'absurdité de l'état actuel des choses et faire la preuve que son point de vue sur le sujet est supérieur à celui des autres, puisqu'il est drôle. Le public, conforté dans le fait qu'il fait partie du groupe privilégié, ceux qui rient, reçoit le message qu'il serait intelligent de sa part d'adopter le point de vue de l'humoriste. Parce que s'il comprend la blague, il comprend également la situation.

C'est donc dire que l'humour, bien utilisé, peut être un formidable outil pour changer les mentalités. Il est d'autant plus redoutable qu'il paraît à prime abord bien anodin, par son style léger, sa forme attrayante et ses qualités ludiques. Il parvient donc à s'insinuer plus loin que ne le feraient un texte d'opinion ou un pamphlet politique. Le

---

<sup>1</sup> Charles Baudelaire, « De l'essence du rire et généralement du comique dans les arts plastiques », Jennifer Crook, *Les humoristes 1830-1930*, Paris, Les éditions de l'Amateur, 1999, p. 941.

procédé est donc reconnu et, depuis Aristophane, il a été mis au service d'une quantité innombrable de causes. Cette tradition d'humour politique constitue un corpus de choix tant pour l'histoire des mentalités que pour celle des lettres, car elle offre sur le passé un regard à la fois divertissant et inusité. Mais, au Québec comme ailleurs en Occident, il s'agit d'un domaine qui n'est analysé que depuis peu par la communauté historique. Il reste donc beaucoup à faire pour le mettre en lumière.

Redécouvrir cet héritage comique permet notamment d'apprécier la valeur historique de l'œuvre du journaliste Hector Berthelot. De 1877 à 1895, cet humoriste montréalais a utilisé le principal médium de diffusion des idées à son époque, le journal, afin d'exprimer ses critiques sociales et politiques sous le couvert de la plaisanterie. Comme nous le verrons, cette recette lui a valu un succès considérable : à une époque où les feuilles comiques étaient nombreuses, mais très éphémères, ses titres se sont succédé avec une continuité remarquable. En plus d'être l'un des premiers humoristes de métier du Canada français, Berthelot fut le principal éditeur-rédacteur de journaux satiriques de son époque, comme en témoignent les tirages relativement élevés de ses feuilles ainsi que la popularité auprès du public des personnages qu'il a créés. La présente recherche se propose donc d'analyser le contenu des journaux de Berthelot, en partant de l'hypothèse selon laquelle sa popularité s'explique parce que, contrairement à la majorité des journaux du XIX<sup>e</sup> siècle qui étaient attachés à un parti politique, la forme humoristique de ceux de Berthelot lui permettait de se dégager de ces étiquettes. Humoriste avant d'être journaliste politique, il a pris le parti de faire rire ses lecteurs sans ménager les susceptibilités, ce qui lui a valu quelques ennemis, mais aussi un public des plus fidèles. À notre sens, c'est donc l'examen des fonctions de l'humour dans l'œuvre de Berthelot qui justifie l'intérêt historique de l'étude de ses journaux.

## CHAPITRE I

### HECTOR BERTHELOT ET SES PRÉDÉCESSEURS : AUX ORIGINES DE LA PRESSE SATIRIQUE

#### 1.1 La presse humoristique et la satire politique dans l'historiographie

Si l'on se propose de redécouvrir l'œuvre d'Hector Berthelot, il faut commencer par se demander pourquoi elle est presque entièrement disparue des mémoires. Surtout dans un endroit comme le Québec, qui s'enorgueillit de posséder une riche tradition humoristique tant sur la scène que dans les médias parlés. Pourquoi, dans ce contexte, avoir oublié l'existence de la presse satirique canadienne-française du XIX<sup>e</sup> siècle, qui a précédé et peut-être même inspiré les autres formes d'humour apparues subséquemment? Il semble que ce soit parce qu'à ce sujet, l'histoire n'a pas pris le relais de la mémoire. Au moment du décès des derniers lecteurs d'Hector Berthelot, et même bien après, il aurait été impensable de consacrer une étude historique à de simples blagues. Pas plus d'ailleurs qu'on aurait alors songé à reconnaître à ces textes humoristiques une quelconque valeur littéraire. Une opinion dont témoigne Adrien Thério, dans la préface de son ouvrage intitulé *L'humour au Canada français, Anthologie*, publié en 1968:

Je n'essaierai pas de prouver que tous les auteurs inclus dans cette anthologie sont des écrivains de grande classe. Quelques-uns comptent

parmi ceux que l'on croit nos meilleurs, d'autres se sont contentés de faire rire les gens comme Napoléon Aubin et Hector Berthelot.<sup>1</sup>

Il ne faut cependant pas croire que cette dépréciation de la valeur de l'œuvre des journalistes humoristiques soit propre au Québec. Il n'y a pas très longtemps que le rire est considéré comme un sujet d'histoire. Georges Minois suggère que ce sont les historiens soviétiques qui, les premiers, au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, se sont intéressés au rire pour son « côté subversif et révolutionnaire<sup>2</sup> ». L'ouvrage le plus célèbre ayant résulté de cette mouvance est sans contredit celui de Mikhaïl Bakhtine publié en français sous le titre *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, qui est considéré à juste titre comme la première étude historique majeure consacrée à l'humour. Il est d'ailleurs pour le moins paradoxal que l'intérêt historique pour l'humour politique soit né sous Staline, dans un régime politique autoritaire qui ne permettait la publication que d'un seul journal satirique, le *Krokodil*, lequel se montrait de la plus parfaite orthodoxie politique et prenait grand soin de ne décocher ses flèches qu'à l'endroit des ennemis du régime<sup>3</sup>...

Il faut toutefois constater que les choses ont bien changé, notamment grâce au développement considérable survenu récemment dans le champ de l'histoire des mentalités. De sujet indigne d'étude historique, le rire est devenu ces dernières années un véritable thème de prédilection au sein de la profession. Il est même passé au rang de mode, si l'on en croit Jacques Le Goff qui, en 1997, écrivait à ce propos dans les *Annales* que « comme souvent, la mode exprime une reconnaissance de l'intérêt émergent d'un thème dans le paysage scientifique et intellectuel.<sup>4</sup> » Cet engouement a donc été à l'origine d'un nombre considérable d'études et, par conséquent, d'une

---

<sup>1</sup> Adrien Thério, *L'humour au Canada français, Anthologie*, Ottawa, Cercle du livre de France, 1968, p. 9.

<sup>2</sup> Georges Minois, *Histoire du rire et de la dérision*, Paris, Fayard, 2000, p. 10.

<sup>3</sup> Robert Favre, *Le rire dans tous ses éclats*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1995, p. 109.

<sup>4</sup> Jacques Le Goff, cité dans Georges Minois, *ibid.*

valorisation du rôle historique des caricaturistes et des humoristes. On a redécouvert les vers satiriques des aristocrates des Lumières, les pamphlétaires comiques de la Révolution française, les caricaturistes anglais anti-bonapartistes, et combien d'autres œuvres humoristiques permettant de jeter un regard inédit sur la façon dont les sociétés ont vécu les grandes étapes de leur histoire. Le journal humoristique, forme ayant connu son apogée en Occident dans le foisonnement des périodiques politiques caractérisant le XIX<sup>e</sup> siècle, figure évidemment parmi les sources privilégiées par cette nouvelle mouvance historique. C'est donc au sein d'une tendance plus vaste qu'il faut situer l'historiographie consacrée à Hector Berthelot. Ce qui amène naturellement à la comparer avec celle se rapportant à d'autres personnages ayant eux aussi pratiqué l'inhabituel métier de journaliste humoristique.

## 1.2 Les journalistes humoristiques au XIX<sup>e</sup> siècle

### 1.2.1 L'ère des confrontations

Le XIX<sup>e</sup> siècle, période d'effervescence politique et d'améliorations techniques de la presse, a été caractérisé par l'apparition de journaux humoristiques partout dans le monde occidental. L'adhésion plus ou moins facile des sociétés aux idées libérales, et par conséquent au principe de la liberté de presse comme gardienne des intérêts citoyens, a progressivement permis aux humoristes de faire connaître leurs vues sociales et politiques par le biais des journaux sans craindre de représailles. Mais ce processus ne s'est pas fait sans heurts, car le début du siècle connaît encore son lot de souverains cherchant tant bien que mal à bâillonner le fou du roi. À commencer par les autorités du Bas-Canada, qui au moment des Rébellions de 1837-1838, ont emprisonné parmi les rebelles le premier journaliste humoristique du Canada français,

Napoléon Aubin, rédacteur du *Fantasque*<sup>5</sup>. Or si ce dernier était sans contredit un défenseur des idées du Parti patriote, il a fait preuve à l'endroit du soulèvement d'une réserve ne justifiant en rien l'incarcération... à moins que les autorités aient cru que la dérision pouvait être aussi assassine qu'une arme.

Toutefois, l'épisode le plus célèbre d'affrontement entre des journaux humoristiques et un souverain appartient à la France de la Monarchie de Juillet. Il faut dire que le roi Louis-Philippe, homme aux traits caricaturaux et aux politiques controversées, s'est montré très sévère à l'endroit des périodiques se moquant de lui. Seulement en 1832, la cour d'assises de France a prononcé soixante-neuf condamnations de caricaturistes s'en étant pris au gouvernement<sup>6</sup>. Ce qui n'a pas empêché Louis-Philippe de perdre la bataille sur le plan symbolique, certains de ses adversaires possédant le talent nécessaire pour faire passer leurs œuvres à la postérité, le plus célèbre étant le dessinateur et peintre Honoré Daumier, qui a d'ailleurs été emprisonné pendant six mois en 1832 pour une illustration représentant le souverain en Gargantua<sup>7</sup>. Mais c'est le journaliste humoristique Charles Philipon qui aura travaillé le plus fort à rendre le roi ridicule, en en faisant un thème récurrent de ses journaux, *La Caricature*, *Le Charivari* et le *Journal pour rire*. Son acharnement a porté fruit, puisque son dessin représentant Louis-Philippe métamorphosé en poire, s'il a lui aussi valu une peine d'emprisonnement à son auteur<sup>8</sup>, est encore aujourd'hui l'un des portraits les plus célèbres du roi des Français.

Le monde anglo-saxon n'est pas longtemps demeuré en reste, assistant quelques années plus tard à la naissance de ses premiers journaux satiriques. À commencer par

---

<sup>5</sup> Micheline Cambron, «Humour et politique dans la presse québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle. Des formes journalistiques comme sources d'humour », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 13, n° 2, hiver 2005, p. 38.

<sup>6</sup> Georges Minois, *op. cit.*, p. 442.

<sup>7</sup> Peter Desbarats et Terry Mosher, *The Hecklers. A History of Canadian Political Cartooning and a Cartoonists' History of Canada*, Toronto, McClelland and Stewart, 1979, p. 28.

<sup>8</sup> *Ibid.*

l'Angleterre, où paraît *Punch – The London Charivari*<sup>9</sup> en 1841. Ce titre, illustré entre autres par John Leech et John Tenniel, connaît rapidement un succès dépassant les frontières de la Grande-Bretagne, devenant une source d'inspiration pour plusieurs jeunes caricaturistes, dont Thomas Nast<sup>10</sup>. Âgé d'à peine 20 ans, cet Américain d'origine allemande est engagé comme dessinateur par *Harper's Weekly*, une revue satirique lancée à New York trois ans plus tôt, en 1857<sup>11</sup>. C'est l'engagement politique qui pousse le jeune Nast vers l'aventure journalistique : la guerre de Sécession déchire alors les États-Unis et *Harper's Weekly*, engagé dans le camp nordiste, lui donne la chance de faire valoir ses idées. Il le rendra bien au journal, devenant son illustrateur le plus connu, renommé pour ses caricatures condamnant le racisme, mais aussi pour l'invention de certains symboles marquants de l'histoire américaine. C'est en effet à lui que l'on doit la représentation contemporaine du Père Noël, bon vieillard bedonnant et sympathique, de même que les emblèmes de l'éléphant pour le parti républicain et de l'âne pour le parti démocrate.

Au cœur d'un tel contexte culturel, le Canada anglais devient lui aussi friand de feuilles amusantes : dès 1849 naît son premier journal satirique, une flagrante copie du *Punch* britannique intitulée *Punch in Canada*. Signée J.B. Walker, cette feuille est d'abord publiée à Montréal, mais déménage rapidement à Toronto dans le sillage du Parlement canadien, incendié cette année-là.<sup>12</sup> La popularité du genre va ensuite en s'accroissant, car au tournant des années 1870, c'est une quinzaine de titres

---

<sup>9</sup> Laurence Cros, «Le Canada et la peur de l'annexion américaine à l'époque victorienne, à travers les dessins politiques canadiens», *International Journal of Canadian Studies / Revue internationale d'études canadiennes*, n° 23, printemps 2001, Ottawa, p. 159.

<sup>10</sup> Les informations concernant Thomas Nast contenues dans ce paragraphe sont tirées de : Syd Hoff, *Editorial and Political Cartooning. From the Earliest Times to Present*, New York, Stravon Educational Press, 1976, p. 69 à 75.

<sup>11</sup> Laurence Cros, *op. cit.*, p. 170.

<sup>12</sup> Peter Desbarats et Terry Mosher, *op. cit.*, p. 40.

humoristiques en provenance des États-Unis et de la Grande-Bretagne qui sont disponibles dans les kiosques à journaux de Toronto<sup>13</sup>, sans compter les titres locaux.

### 1.2.2 J.W. Bengough et le succès du journal *Grip*

La table est donc mise pour la naissance du journal satirique canadien-anglais le plus connu de cette époque, *Grip*, fondé en 1873 par le dessinateur et éditeur John Wilson Bengough. Le jeune homme est issu d'une famille proche du parti libéral, son frère Thomas et sa sœur Mary travaillant tous deux pour Oliver Mowat, alors premier ministre de l'Ontario<sup>14</sup>. J.W. Bengough partage cette allégeance familiale, mais c'est par le biais de son journal satirique qu'il choisit de la défendre. Il s'adjoint rapidement dans cette entreprise le rédacteur T. Phillips Thompson, avec qui il partage une même vision sociale. L'industrialisation vient alors tout juste de prendre sa pleine cadence au Canada, engendrant dans la société un paupérisme qui alarme les deux hommes, mais pour des raisons différentes. Car Bengough se range du côté de la frange de la bourgeoisie soucieuse de promouvoir les bonnes mœurs chez les ouvriers par le biais de croisades sociales, notamment par la promotion de la tempérance. Thompson, de son côté, se fait plutôt défenseur des idées socialistes. Mais les deux journalistes s'entendent sur la nécessité immédiate de lutter pour que les ouvriers puissent jouir de conditions de vie décentes, car la pauvreté constitue à leurs yeux le principal obstacle tant à la sobriété qu'à l'organisation syndicale<sup>15</sup>. Ce combat devient donc le fer de lance de *Grip* et le demeurera pendant les deux décennies de publication du titre.

---

<sup>13</sup> Carman Cumming, *Sketches from a Young Country: The Images of Grip Magazine*, Toronto, University of Toronto Press, 1997, p. 8.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>15</sup> Christina Burr, « Gender, Sexuality and Nationalism in J.W. Bengough's Verses and Political Cartoons », *The Canadian Historical Review*, 83, n° 4, décembre 2002, p. 512.

Si le journal apparaît le 24 mai 1873, dans une période qui semble calme sur le plan politique, c'est une crise survenue peu après qui lui permet d'acquérir la notoriété et d'assurer sa survie<sup>16</sup>. Le séisme se déclenche lorsque le public apprend que les conservateurs de John A. Macdonald, réélus l'année précédente, ont reçu 300 000\$ du président du Canadien Pacifique, Sir Hugh Allan. Le patron de la compagnie de chemin de fer souhaite ainsi obtenir le contrat pour la réalisation du chemin de fer jusqu'à l'océan Pacifique. Le scandale éclate lorsque l'affaire est révélée et *Grip*, à l'instar des autres journaux favorables aux libéraux<sup>17</sup>, a tôt fait de dénoncer la corruption des conservateurs. Et Bengough ne manque pas d'idées pour dessiner Macdonald, car il représente tout ce que le caricaturiste déteste : il est conservateur, corrompu, impérialiste britannique<sup>18</sup> et, surtout, alcoolique. C'est donc grâce à ces illustrations du premier ministre déchu que *Grip* devient célèbre, et elles resteront la marque distinctive du titre durant ses deux décennies d'existence : par un curieux hasard, Bengough choisit de quitter *Grip* à peine quelques mois après la mort de Macdonald, au début de l'année 1892<sup>19</sup>. Thompson continue ensuite de publier le journal seul, mais cesse de le faire en 1894.

La recherche historique concernant *Grip* fait la part belle au rôle qu'y a joué son fondateur, J.W. Bengough. C'est que ce sont les images qui constituent le principal champ d'intérêt de toutes les études sur le sujet que nous avons pu consulter. La seule monographie portant spécifiquement sur le journal, celle de Carman Cumming, prétend bien se baser sur l'examen de l'ensemble des numéros de *Grip*<sup>20</sup>, mais le seul titre de l'ouvrage, *Sketches from a Young Country: The Images of Grip Magazine*, témoigne de la préférence de l'auteur pour l'aspect pictural. Cet ouvrage, pourtant

<sup>16</sup> Peter Desbarats et Terry Mosher, *op. cit.*, p. 46.

<sup>17</sup> *Grip* présente une allégeance politique sans équivoque mais n'est pas un organe formel du parti libéral. C'est pourquoi Bengough a toujours insisté sur l'indépendance politique de son journal. Christina Burr, *op. cit.*, p. 519.

<sup>18</sup> Laurence Cros, *op. cit.*, p. 172.

<sup>19</sup> Carman Cumming, *op. cit.*, p. 102.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 261.

réalisé à partir de recherches historiques solides, présente une vision beaucoup trop complaisante de l'œuvre de Bengough. En effet, Cumming semble davantage porté à excuser qu'à analyser ce qui peut aujourd'hui sembler politiquement incorrect dans l'œuvre du caricaturiste, en l'occurrence l'utilisation de stéréotypes dégradants dans la représentation des Noirs, des Amérindiens, des femmes et des Canadiens français. L'article de Christina Burr, « Gender, Sexuality and Nationalism in J.W. Bengough's Verses and Political Cartoons<sup>21</sup> », lui aussi basé sur l'examen de l'ensemble des parutions de *Grip*, semble avoir voulu combler en partie cette lacune. Seulement, Burr s'y éparpille, traite de la plupart des thèmes principaux de l'œuvre de Bengough, au point où le texte ne correspond plus vraiment à son titre. C'est bien dommage, car au lieu d'être une véritable analyse d'un aspect de l'œuvre de Bengough, cet article ressemble plutôt à un résumé de l'ouvrage de Cumming, peut être un peu moins déférent mais aussi beaucoup moins complet, car moins volumineux.

En définitive, les pistes de recherche les plus intéressantes à propos de Bengough sont parues dans des travaux ne traitant pas exclusivement de lui. À commencer par l'ouvrage de Peter Desbarats et Terry Mosher, *The Hecklers. A History of Canadian Political Cartooning and a Cartoonists' History of Canada*<sup>22</sup>, où un court chapitre contenant plusieurs informations inédites est consacré à J.W. Bengough. De même, l'article de Laurence Cros, «Le Canada et la peur de l'annexion américaine à l'époque victorienne, à travers les dessins politiques canadiens<sup>23</sup>», met en lumière un aspect précis de l'imaginaire graphique de Bengough, soit l'utilisation récurrente de stéréotypes romantiques caractéristiques de l'époque victorienne. En effet, le caricaturiste appréciait particulièrement mettre en scène le Canada comme une jeune fille sans défense courtisée par son entreprenant cousin américain. Un portrait qui en dit long sur l'angoisse vécue par les caricaturistes de presse, acteurs du monde

---

<sup>21</sup> Christina Burr, *op. cit.*

<sup>22</sup> Peter Desbarats et Terry Mosher, *op. cit.*

<sup>23</sup> Laurence Cros, *op. cit.*

politique faisant appel à l'imaginaire populaire pour contrer l'idée de l'annexion américaine.

Il reste donc encore beaucoup à faire en ce qui concerne la recherche sur *Grip*, notamment quant à l'analyse du texte, qui a jusqu'ici été négligée au profit des images. Comme nous le verrons, c'est aussi le cas pour l'historiographie concernant Hector Berthelot. C'est justement dans l'optique où son parcours peut être comparable sur certains points à celui de Berthelot que Bengough nous intéresse. Les deux hommes ayant mené la même carrière presque simultanément dans les deux plus grandes villes canadiennes de l'époque, ils ont connu un succès similaire en suivant des trajectoires inverses. Bengough, fidèle au parti libéral et champion des croisades sociales de la bourgeoisie protestante de Toronto, a pu compter sur ces allégeances pour lui fournir un solide lectorat. Ses partisans lui ont témoigné pendant près de vingt ans une fidélité qui a donné à son journal une stabilité remarquable, au-delà de toute comparaison avec les feuilles satiriques canadiennes-françaises de l'époque. Berthelot, comme nous le verrons plus loin, a connu une carrière beaucoup plus chaotique, mais son esprit d'indépendance lui a permis de connaître un succès équivalent, en attirant à ses journaux un public issu de classes sociales plus diversifiées. Mais en dépit de ces différences, le rebelle Berthelot a professé une véritable estime pour son vénérable confrère ontarien, reprenant dans son journal certains de ses dessins les mieux réussis. Par exemple, lors du procès de Louis Riel, Bengough a publié une caricature de John A. Macdonald intitulée *A Riel Ugly Position*, le représentant en équilibre précaire entre les francophones et les anglophones du Canada. L'illustration originale est parue dans *Grip* le 29 août 1885<sup>24</sup>, alors que Berthelot en a fait une copie pour l'édition du *Bourru* du 12 septembre, soit à peine deux semaines plus tard, faisant paraître son dessin sous le titre *La position de Sir John d'après Grip* (Figure 1.1).

---

<sup>24</sup> Terry Mosher et Peter Desbarats, *op. cit.*, p. 59.



(Source : *Le Bourru*, vol. 1, n° 6, 12 septembre 1885, p. 3.)

**Figure 1.1** Caricature reproduite par Berthelot, d'après *Grip*

Les deux hommes semblent même avoir eu certains liens d'affaires : en avril 1887, Berthelot a fait paraître dans *Le Violon* une illustration signée par Bengough lui-même. La caricature, portant une mention indiquant qu'elle est parue préalablement dans *Grip*, représente Honoré Mercier se cramponnant à un âne furieux représentant le pouvoir (*Figure 1.2*).



(Source : *Le Violon*, vol. 1, n° 29, 9 avril 1887, p. 2.)

**Figure 1.2** Illustration de J. W. Bengough parue dans *Le Violon*

Considérant ce qui séparait Bengough et Berthelot, cette collaboration était pour le moins improbable. Après tout, les deux journalistes ont professé un attachement à leur langue et à leur religion qui les a menés à se moquer sans vergogne de celles de l'autre. Mais leur appartenance commune à un métier hors normes semble avoir triomphé de ces disparités. Et c'est justement ce parcours parallèle qui présente un intérêt afin de mieux comprendre le cheminement de Berthelot.

### 1.3 Le paysage de la presse humoristique au Canada français : quelques données statistiques

Les journaux humoristiques publiés au Québec constituent un corpus encore largement ignoré par la recherche historique. Comme nous le verrons dans le cas d'Hector Berthelot, le parcours de certains rédacteurs plus célèbres a été quelque peu fouillé. Mais pour une figure connue, combien de ses collègues bénéficiant de moins de chance ou de talent sont restés dans l'ombre? Pour mieux comprendre le contexte de production de la presse humoristique du second XIX<sup>e</sup> siècle, une enquête était donc nécessaire. À l'aide du répertoire de la presse québécoise de Beaulieu et Hamelin<sup>25</sup>, nous avons dressé la liste de tous les titres identifiés comme humoristiques parus entre 1860 et 1900<sup>26</sup>. Il s'agissait de retracer les informations éparses que cet ouvrage, la première œuvre historique mentionnant le nom de Berthelot, pouvait nous apprendre sur l'homme ainsi que sur ses collègues artisans de feuilles comiques. Il en ressort que si Berthelot a officiellement publié six titres au cours de cette période englobant l'ensemble de sa vie professionnelle comme éditeur de journaux, ce n'est pas moins de 99 titres qui ont vu le jour au Canada-Est, puis au Québec durant ces quarante années. D'où l'importance de mener une étude plus approfondie sur l'ensemble de ce corpus, afin d'en tirer des informations générales sur la presse humoristique ayant échappé aux analyses de type biographique.

---

<sup>25</sup> André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise, des origines à nos jours*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1973, vol. 2, 3 et 4.

<sup>26</sup> Voir la liste complète des titres en Appendice A.

**Tableau 1.1** Durée de parution des journaux humoristiques publiés au Canada-Est, puis au Québec, entre 1860 et 1900

Une seule parution	19	Moins d'un mois	42
Une semaine	9		
Deux semaines	10		
Trois semaines	4		
Un mois	12	D'un mois à un an	36
D'un à trois mois	12		
De trois à six mois	6		
De six mois à un an	6		
D'un à deux ans	5	D'un an à cinq ans	9
De deux à trois ans	3		
De quatre à cinq ans	1		
De cinq à dix ans	4	Cinq ans et plus	5
Plus de dix ans	1		
Durée indéterminée	7	Durée indéterminée	7
TOTAL	99	TOTAL	99

(Source : André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise, des origines à nos jours*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1973, vol. 2, 3 et 4.)

Ce qui frappe d'abord, c'est le caractère éphémère des feuilles humoristiques. En soustrayant des 99 titres identifiés par le répertoire de Beaulieu et Hamelin les sept qu'eux-mêmes connaissent de nom sans qu'ils aient pu les consulter, on observe que près de la moitié des feuilles, soit 42 sur 92, ont été publiées durant moins d'un mois (*Voir le tableau 1.1*). La courte existence de la majorité des titres n'est certainement pas étrangère au fait que ce corpus soit relativement demeuré dans l'ombre, car le journal ayant connu la plus longue vie, le seul à avoir franchi le cap des dix ans, est nul autre que *Le Canard* fondé par Hector Berthelot. Le titre le plus connu de tous est

donc incidemment celui qui a duré le plus. D'ailleurs, sa longévité en a fait un témoin privilégié de la forte mortalité décimant le genre : durant ses premières années de publication, plusieurs caricatures ont été consacrées à ce thème, représentant chaque fois le *Canard* comptant ses confrères nouvellement éteints (*Figures 1.3 et 1.4*).



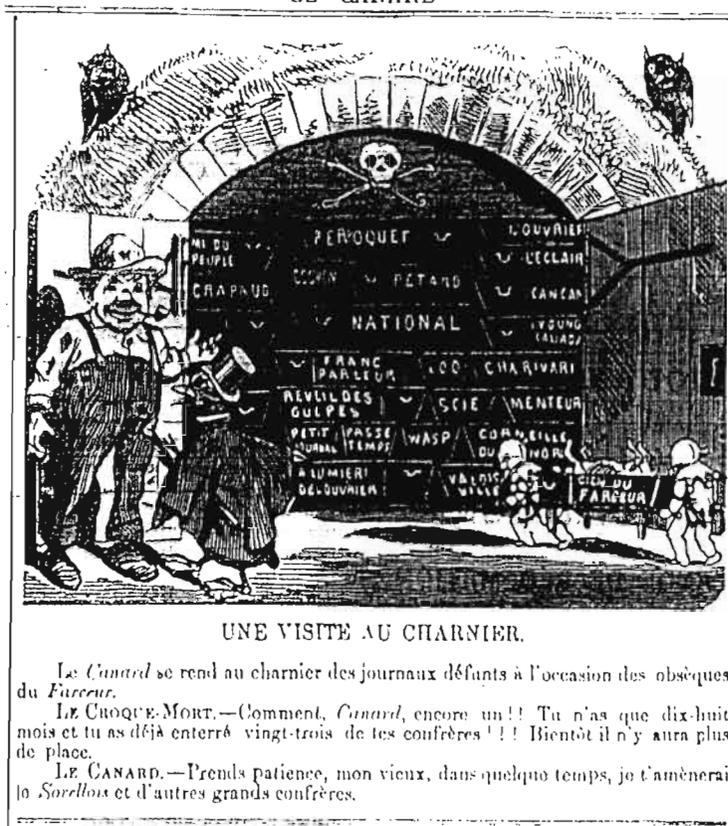
**Le "Canard" dans le Cimetière des Journaux.**

Le CANARD fait une promenade dans le cimetière où reposent tous les journaux qu'il a vu naître et mourir depuis sa fondation. Il rencontre la CORNILLE DU NORO agonisante. Il verse quelques larmes sur le sort de son confrère.

(Source : *Le Canard*, vol. 1, n° 15, 12 janvier 1878, p. 2.)

**Figure 1.3** *Le Canard* pleurant ses confrères disparus

## LE CANARD



(Source : *Le Canard*, vol. 2, n° 29, 19 avril 1879, p. 2.)

**Figure 1.4** *Le Canard*, croque-mort des journaux trépassés

Les données concernant la longévité des titres ne sont pas les seules informations pouvant être tirées de ce recensement des journaux humoristiques. Sur un total de 99 feuilles publiées au Canada-Est, puis au Québec entre 1860 et 1900, 81 sont rédigées en français et 18 en anglais. De ces publications, 47 sont basées à Montréal contre 40 à Québec, les autres ayant vu le jour à des endroits aussi variés que Hull, Sorel, Lévis ou même Saint-Lin. Et si l'on soustrait des 92 titres connus les 19 qui n'ont eu qu'une seule parution, il appert que la forte majorité des autres feuilles, 63 sur 73, paraissaient de façon hebdomadaire.

Dans le but de compléter ce tour d'horizon de la presse humoristique, nous avons consulté les prospectus des périodiques recensés, afin de nous pencher sur les intentions des rédacteurs de ce type de journal. En plus des sept titres uniquement mentionnés par Beaulieu et Hamelin, six autres journaux figurant dans la liste ne font pas partie des collections de la Bibliothèque nationale du Québec. Il a donc été possible d'examiner 86 feuilles, et d'en tirer quelques données significatives. Trente-six d'entre elles annoncent dès le départ que leur propos sera essentiellement composé de satire politique. De ce nombre, 14 affichent ouvertement leur allégeance libérale, contre huit s'alliant aux conservateurs.

De plus, cette analyse nous a permis de constater que si les journaux amusants se sont multipliés au cours de cette période, la majorité d'entre eux étaient le fruit du travail d'un nombre restreint d'artisans tenaces. D'un titre à l'autre, ce sont les mêmes rédacteurs qui reviennent, poursuivant une œuvre interrompue pendant quelques semaines ou quelques mois. La quantité remarquable de feuilles, de même que la courte durée de la majorité d'entre elles, semble donc s'expliquer par les difficultés rencontrées par les artisans de la presse humoristique, devant sans cesse fermer des journaux pour reprendre leur œuvre sous de nouveaux titres. Si l'examen que nous ferons plus tard de ce type de journalisme pourra mettre en lumière la nature de ces difficultés, il faut toutefois mentionner ici que le rédacteur du *Canard* n'est pas le pire exemple, ayant édité huit journaux en carrière. Le rédacteur le plus significatif à cet égard est plutôt Joseph-Ferdinand Morissette, le Don Quichotte des feuilles comiques de la période : Beaulieu et Hamelin lui attribuent la paternité d'une quinzaine de journaux humoristiques<sup>27</sup>, mais nous n'avons pu en retracer que neuf. Dans le prospectus de sa dernière feuille, *Le Combat*, le rédacteur résume bien son cheminement lorsqu'il écrit : « Si c'était un crime de fonder des journaux, il y aurait

---

<sup>27</sup> André Beaulieu et Jean Hamelin, « Le Combat », *op. cit.*, vol. 4, p. 2.

belle lurette que j'aurais été pendu.<sup>28</sup> » Morissette a mené sa carrière parallèlement à Berthelot, éditant des titres humoristiques entre juillet 1878 et janvier 1904. Mais s'il a fait preuve d'une opiniâtreté à toute épreuve, ce journaliste n'est jamais parvenu à être drôle. Conservateur ultramontain, possédant un goût certain pour les mauvais jeux de mots et l'utilisation à l'écrit de la langue québécoise parlée, Morissette n'a pas su faire durer ses titres. Le rédacteur était pourtant tenace : il faisait chaque fois paraître une nouvelle feuille, alternant les publications à Montréal et celles à Québec en quête d'un lectorat. Mais si ses efforts sont demeurés vains, son cheminement à lui seul contribue à expliquer la quantité des titres satiriques parus à cette époque, témoignant de la précarité dans laquelle se trouvaient ceux qui tentaient leur chance dans le journalisme humoristique.

#### 1.4 Hector Berthelot

##### 1.4.1 Conserver la mémoire

Comme nous l'avons mentionné plus haut, Hector Berthelot a été objet de mémoire bien avant de devenir sujet d'histoire. Les premiers écrits le concernant avaient pour objet de se souvenir d'une œuvre dont le caractère éphémère tient tant à son support – le journal – qu'au style employé, car si drôle soit la blague, elle ne fait jamais rire autant que la première fois. C'est dans cet esprit qu'a été écrit le premier ouvrage consacré au personnage, *La vie humoristique d'Hector Berthelot*, publié en 1934<sup>29</sup>. Œuvre de sa nièce Henriette Lionais-Tassé, cette biographie oscille entre le portrait complaisant et le collage de textes journalistiques choisis. Mais sous ce couvert un peu léger, le texte recèle nombre de détails et d'anecdotes inédites issus des souvenirs

---

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> Henriette Lionais-Tassé, *La vie humoristique d'Hector Berthelot*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934, 239 p.

de l'auteure et de ceux des gens qui ont côtoyé l'humoriste. Ce sont ces informations privilégiées qui font la valeur du titre, surtout dans la mesure où la littérature portant spécifiquement sur la vie du personnage est peu volumineuse. C'est également dans le but de se rappeler une œuvre oubliée qu'Adrien Thério fait figurer Berthelot dans son anthologie de l'humour au Canada français citée précédemment<sup>30</sup>. Une dizaine de pages y est consacrée à des extraits du *Canard*, situant le journaliste parmi plusieurs illustres littéraires qui ont su à l'occasion faire rire : Hector Fabre, Arthur Buies, Louis Fréchette, Olivar Asselin, Jules Fournier, etc. Ce florilège, paru en 1968, constitue le dernier appel à conserver la mémoire des œuvres d'Hector Berthelot. Quand son nom reparaît dans un ouvrage, trois décennies plus tard, il est devenu sujet d'histoire.

#### 1.4.2 Berthelot vu par l'histoire de l'art

C'est Mira Falardeau, dans ses recherches sur l'histoire de la bande dessinée au Québec, qui a été la première à traiter de Berthelot dans une monographie<sup>31</sup>. S'intéressant principalement aux caricatures de la petite presse satirique, dans la mesure où elles ont constitué un jalon important vers l'avènement de la bande dessinée, c'est l'aspect graphique des journaux de Berthelot qui retient son attention. Elle place le rédacteur parmi les premiers artisans du dessin humoristique au Québec, soulignant qu'il a été lui-même l'auteur ou le scénariste de plusieurs illustrations parues dans ses journaux, en plus de faire preuve d'un souci de publier des caricatures de qualité ayant contribué à l'émergence du genre. Cette démarche l'a en effet amené à employer plusieurs jeunes dessinateurs qui sont devenus des figures marquantes de l'illustration de presse, les plus connus étant Henri Julien, A.-S. Brodeur et A.S.

---

<sup>30</sup> Adrien Thério, *op. cit.*

<sup>31</sup> Mira Falardeau, *La bande dessinée au Québec*, Montréal, Boréal, 1994, 126 p.

Racey<sup>32</sup>. De plus, Falardeau rappelle que c'est Berthelot qui a donné naissance au personnage de Jean-Baptiste Ladébauche, figure ayant ensuite été reprise par Albéric Bourgeois pour *La Presse*, dans l'une des premières véritables bandes dessinées québécoises. Même s'il n'a jamais été bédéiste à proprement parler, Berthelot serait donc un précurseur du genre à plusieurs égards. Cette étude se révèle complémentaire à la nôtre, car elle place Berthelot aux origines d'une forme d'art visuel, tandis que nous souhaitons analyser le contenu de son œuvre.

C'est également sur l'aspect pictural que se penche le seul mémoire de maîtrise publié à ce jour consacré exclusivement au fondateur du *Canard* : *Hector Berthelot (1842-1895) et la caricature dans la petite presse satirique au Québec entre 1860 et 1895* de Nicole Allard<sup>33</sup>. Ce mémoire en histoire de l'art, présenté en 1997 à l'Université Laval, a pour objet l'œuvre graphique d'Hector Berthelot. Ce qui intéresse Allard, elle l'annonce dans le titre du mémoire, ce sont les caricaturistes de presse de cette époque, milieu dont elle brosse le portrait par le biais d'Hector Berthelot. Le personnage est donc constamment observé en parallèle avec ses maîtres, ses antagonistes et ses collaborateurs, documentant ainsi abondamment le contexte dans lequel il a évolué. Allard accorde un intérêt particulier à l'apprentissage de Berthelot, faisant ses premières armes dans le métier de journaliste humoristique à Québec, au cœur de l'effervescence politique ayant précédé la Confédération canadienne. Cette période de la vie du personnage est en effet l'une des plus documentées de l'ouvrage car, si Berthelot lui sert de fil conducteur, c'est une époque que l'auteure souhaite mettre en lumière, celle des débuts de la presse satirique dans la ville de Québec. Cet intérêt particulier pour le contexte dans lequel a évolué son protagoniste est également perceptible dans le dernier chapitre du mémoire, intitulé

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>33</sup> Nicole Allard, *Hector Berthelot (1842-1895) et la caricature dans la petite presse satirique au Québec entre 1860 et 1895*, Mémoire de maîtrise en histoire de l'art, Québec, Université Laval, 1997, 239 p.

« La caricature, un art de collaboration ». Allard y met de l'avant le rôle de rassembleur qu'a su jouer Berthelot qui, sachant sa plume de scénariste plus habile que son crayon de dessinateur, a su s'entourer d'artistes de talent afin de rehausser la présentation de ses feuilles. Cet ouvrage comporte donc un intérêt double: il présente non seulement une biographie d'Hector Berthelot détaillée et corroborée par de nombreux documents d'époque, mais il est surtout une précieuse source d'informations à propos de ses collaborateurs. Nous souhaitons nous appuyer sur cette œuvre dans le cadre de ce travail, corrigeant au passage certaines informations erronées, mais nous basant surtout sur sa solide recherche biographique.

Comme il s'agit d'un mémoire en histoire de l'art, Allard procède également à l'analyse iconographique de plusieurs caricatures, étoffant ainsi son étude de l'œuvre graphique de Berthelot. Mais là se trouve la principale limite de ce mémoire : son objet se limite aux images. En s'intéressant ainsi à la forme, Allard évacue quelque peu les thèmes des illustrations. Elle ne traite pas non plus du texte, qui occupe pourtant plus d'espace que les images dans les feuilles de Berthelot en plus d'être entièrement son œuvre, contrairement aux illustrations. La question du contenu est donc laissée en friche: quelles étaient les préoccupations du rédacteur, quels étaient ses thèmes favoris, quels étaient les sujets dont il préférait traiter par écrit et ceux qu'il réservait aux caricatures, etc. Autant de questions auxquelles le présent mémoire entend répondre.

#### 1.4.3 La carnavalisation dans l'œuvre de Berthelot

Mais l'histoire de l'art n'a pas été le seul angle sous lequel l'œuvre d'Hector Berthelot a été analysée. Les études littéraires de même que la sociologie ont aussi été employées afin de mieux comprendre l'œuvre de ce journaliste inusité. Dans les deux

cas, les auteures utilisent les théories de Mikhail Bakhtine, précurseur de l'histoire de l'humour cité précédemment. Pour la sociologue Marie Mazalto, dans son mémoire de maîtrise intitulé *L'humour comme facteur d'identité collective : le cas du Québec*<sup>34</sup>, faire rire est un moyen qu'ont trouvé certains rédacteurs de journaux engagés pour rendre les questions d'ordre politique accessibles à la population. La carnavalisation, concept développé par Bakhtine pour identifier les procédés par lesquels une société utilise le rire et la fête afin de désacraliser des symboles et des institutions dont le rôle est remis en cause, est ainsi associée aux méthodes des journalistes humoristiques.

En fait, Mazalto entend démontrer que l'humour s'est développé au Québec aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles comme un outil de résistance face à un contexte oppressif, situation à la fois causée sur les plans politique et économique par le colonialisme et sur le plan idéologique par l'Église catholique<sup>35</sup>. Mais le misérabilisme avec lequel elle dépeint le Canada français du XIX<sup>e</sup> siècle indique qu'elle est peu au fait des développements récents de la recherche historique. Elle cite en effet un ouvrage paru en 1938<sup>36</sup> pour nous apprendre que « l'une des caractéristiques fondamentales de la société québécoise du XIX<sup>e</sup> [est] son appartenance presque exclusive au monde rural<sup>37</sup> ». Sa bibliographie contient pourtant également l'*Histoire du Québec contemporain* publiée en 1979 par Linteau, Durocher et Robert, qui soutient plutôt que 14,9% de la population du Québec était urbaine en 1851, et que ce pourcentage a augmenté durant toute la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle pour atteindre 36,1% en 1901<sup>38</sup>. Mazalto n'hésite pas non plus à affirmer sans nuance, et sans spécifier à quelle époque elle réfère, que les conditions politiques et socio-économiques mises en place au Canada

<sup>34</sup> Marie Mazalto, *L'humour comme facteur d'identité collective : le cas du Québec*, Mémoire de maîtrise en sociologie, Montréal, UQAM, 2000, 169 p.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>36</sup> L'ouvrage cité est : G. Louis-Jaray, *L'empire français d'Amérique*, Paris, Armand Colin, 1938.

<sup>37</sup> Marie Mazalto, *op. cit.*, p. 39.

<sup>38</sup> Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain*, vol. 1, Montréal, Boréal Compact, 1989, p. 167.

français par la colonisation « forcent en effet la population francophone à rester à distance de toute forme de culture savante, dans la pauvreté et la soumission.<sup>39</sup> » Ce contexte extrêmement sombre sert sa démonstration, mais il témoigne d'une méconnaissance de l'historiographie qui à notre sens la discrédite considérablement.

Selon Mazalto, les journalistes humoristiques sont les premiers à avoir laissé des traces écrites de l'humour satirique apparu au Canada français comme résistance face à ce contexte oppressif. Leur objectif est selon elle « de contourner le "sérieux" des thématiques les plus contrôlées socialement par les instances politiques et religieuses et de les traiter sous l'angle de la légèreté<sup>40</sup>. » Un point de vue qui selon nous témoigne encore une fois d'une perception monolithique du XIX<sup>e</sup> siècle au Canada français, ne tenant pas compte du fait que les autorités tant politiques que religieuses ont elles-mêmes connu au cours de cette période des mouvances qui ont considérablement modifié la nature de leur emprise sur la société. Nous croyons donc que Mazalto exagère nettement l'importance du contrôle social auquel Berthelot et ses contemporains ont dû faire face, qui correspond d'ailleurs à sa vision beaucoup trop sombre du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce qui est regrettable à notre sens, car cette supposée censure constitue la trame de ses travaux sur les journaux humoristiques: ce serait parce que les autorités de l'époque, effrayées par leur potentiel subversif, auraient marginalisé et censuré les feuilles comiques du XIX<sup>e</sup> siècle que ces dernières ont eu pour la plupart une existence si courte<sup>41</sup>. Encore un point sur lequel nous reviendrons plus loin, car ces journaux ont selon nous eu bien plus de problèmes avec la précarité de leurs conditions de production qu'avec une hypothétique censure.

Il n'y a en définitive qu'un seul argument sur lequel nous abondons dans le même sens que Mazalto : en utilisant l'humour afin de rendre les agissements des

---

<sup>39</sup> Marie Mazalto, *op. cit.*, p. 53.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 96.

gouvernements plus accessibles, en *carnavalisant* ceux qui détenaient le pouvoir, les journaux de Berthelot ont constitué « de véritables tribunes mises au service d'une démocratisation des questions d'ordre politique<sup>42</sup>. » Si nous récusons sa vision d'une chape de plomb cléricale et étatique oppressant la province de Québec durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, nous partageons entièrement sa vision de l'œuvre de Berthelot, qui est fort justement associée avec le concept développé par Bakhtine. Il s'agit même selon nous d'une idée novatrice, l'emploi de la satire afin de rendre les grands enjeux plus accessibles n'étant pas une idée ayant à notre connaissance été véritablement analysée dans l'historiographie consacrée à la presse. Les historiens de l'art, se penchant sur la fonction sociale des caricatures, ont bien souligné que l'emploi du langage pictural a permis aux artisans de la presse de passer leur message dans certaines sociétés occidentales fortement analphabètes<sup>43</sup>, mais l'idée que l'humour en soi ait pu amener à la politique des gens ne s'y intéressant pas préalablement semble des plus neuves. C'est pourquoi nous la reprendrons dans notre travail, expliquant à l'aide d'exemples tirés de l'œuvre de Berthelot en quoi a consisté cette volonté pédagogique et la replaçant dans un contexte historique plus adéquat. Une démonstration qui, selon nous, rendra justice à cette brillante prémisse du travail de Mazalto.

Pour la littéraire Micheline Cambron, qui a publié en 2005 un article intitulé «Humour et politique dans la presse québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle. Des formes journalistiques comme sources d'humour<sup>44</sup> » dans le cadre du dossier thématique « Humour et politique » du *Bulletin d'histoire politique*, Hector Berthelot a bel et bien utilisé dans ses journaux un procédé s'apparentant à la carnavalisation, mais pour des raisons différentes. Si le rédacteur s'est servi de l'humour et de la dérision pour s'attaquer aux institutions politiques, ce n'était pas tant pour les rendre

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>43</sup> Voir par exemple Robert Justin Goldstein, *Censorship of Political Caricature in Nineteenth-Century France*, Kent et Londres, The Kent State University Press, 1989, p. 2-3.

<sup>44</sup> Micheline Cambron, *op. cit.*, p. 31-49.

accessibles à son public que pour se protéger lui-même. Cambron insiste en effet sur le rôle de la fiction dans l'œuvre littéraire de Berthelot, s'intéressant plus spécifiquement aux pastiches de romans que le journaliste rédige pour certaines de ses feuilles, des exercices de style trafiquant les titres à la mode comme *Le Conte de Monto-Christin* ou *Les Trois Moustiquaires*. Le rédacteur y traite d'actualité politique sur le ton de la blague, mais il prend soin de respecter les normes du genre romanesque afin de berner le lecteur, car le texte ressemble au premier coup d'œil aux romans-feuilletons que plusieurs journaux placent encore à cette époque sur leur page frontispice.

Cambron base donc son analyse exclusivement sur les journaux où Berthelot fait paraître l'un de ses feuilletons<sup>45</sup>, mais elle puise ses exemples dans l'ensemble du journal. Car Berthelot a également fait usage de la fiction dans les autres rubriques de ses titres, notamment dans ses correspondances, de fausses lettres lui ayant permis de développer une véritable galerie de personnages. L'auteure soutient donc que ses pastiches, copiant les formes du feuilleton et de la nouvelle journalistique, ont permis à Berthelot de discréditer les journaux plus sérieux, en les donnant pour aussi crédibles qu'une simple feuille amusante. En créant un journal humoristique doté d'une présentation évoquant celle des titres sérieux, le rédacteur crée volontairement une confusion entre fiction et réalité qui, selon Cambron, lui aurait permis de « dénoncer les turpitudes sociales sans trop de risque de censure<sup>46</sup> ». Berthelot aurait donc choisi les méthodes du carnaval car elles lui permettaient de rire des autres... tout en se cachant derrière un masque. Une analyse qui, si elle ne se base que sur une partie de notre propre corpus, aurait mérité à notre sens d'être développée dans un article portant exclusivement sur Berthelot. Si Cambron devrait selon nous, à l'instar

---

<sup>45</sup> « *Le Vrai Canard*, du 20 décembre 1879 au 31 juillet 1880; *Le Canard* (deuxième série) du 9 décembre 1893 au 28 avril 1894; *Le Canard* (deuxième série) du 6 mai 1894 au 1<sup>er</sup> juin 1895; *Le Canard* du 8 juin 1895 au 27 août 1895. » *Ibid.*, p. 40.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 42.

de Mazalto, apporter une plus grande nuance à sa vision de la censure, ses pistes de recherche concernant les fonctions de l'humour dans cette œuvre journalistique nous semblent dignes d'être développées. Nous souhaitons donc en faire usage dans notre propre étude, notamment afin de vérifier si elles sont applicables à l'ensemble des journaux publiés par le rédacteur du *Canard*.

### 1.5 Problématique et hypothèse

Ce survol historiographique permet de constater que l'œuvre d'Hector Berthelot a principalement été traitée dans sa dimension picturale. Une seule étude, celle de Cambron, s'est brièvement intéressée au texte. Pourtant, les journaux d'Hector Berthelot constituent un corpus original, dans la mesure où il s'agit de l'œuvre humoristique d'un journaliste d'opinion. Rédacteur de presse de métier, Berthelot a choisi de livrer ses propres idées par le biais de feuilles satiriques, devenant ainsi l'humoriste le plus connu de son époque.

Pourquoi Berthelot a-t-il choisi de s'exprimer sur le ton de la plaisanterie? L'humour était-il pour lui un moyen de pratiquer le journalisme d'une manière différente de celle de ses contemporains? Quels étaient ses objectifs en traitant l'actualité du moment de façon satirique? C'est à ces questions que le présent mémoire se propose de répondre.

Nous posons l'hypothèse que l'humour a permis à Hector Berthelot de profiter d'une plus grande latitude que celle dont bénéficiaient à cette époque les journalistes conventionnels. La blague a été le moyen dont il s'est servi pour se sortir de la logique partisane caractéristique de la presse d'opinion du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est grâce à elle qu'il a pu se permettre de donner son opinion sans devoir s'aligner à un parti ou

ménager les susceptibilités. Ses journaux offrent donc un regard inédit sur son époque, car ils témoignent du point de vue d'un chroniqueur véritablement indépendant, fidèle à ses opinions du moment au point d'en être parfois paradoxal.

Le choix de l'humour indique également que le rédacteur ne s'adresse pas exactement au même public que ses confrères journalistes. La feuille satirique étant un support ludique et attrayant, Berthelot a choisi ce médium afin d'attirer au journal un public moins scolarisé, moins au fait des questions politiques. L'humour a donc aussi été pour lui un outil pédagogique, une façon de rendre les enjeux de son temps, à commencer par les questions politiques, plus accessibles à la population. L'objectif principal de cette démarche était évidemment de gagner le public à son point de vue, mais il s'agissait aussi d'un effort réel visant à démocratiser le contenu du journal d'opinion. Cet aspect constituera donc la seconde partie de notre travail.

## 1.6 Méthodologie

Afin de vérifier ces pistes de recherche, nous concentrerons nos efforts sur les feuilles humoristiques rédigées par Hector Berthelot. Au cours de sa carrière, le journaliste a aussi publié des chroniques satiriques dans d'autres journaux, mais il s'agit de textes susceptibles de suivre une ligne éditoriale n'émanant pas de leur auteur. Seuls les titres dont Berthelot a été l'unique rédacteur officiel nous semblent donc suffisamment représentatifs de la manière dont il concevait son rôle en tant que journaliste humoristique.

Le corpus à l'étude est constitué de journaux dont la publication s'échelonne entre 1877 et 1895. Il s'agit des titres suivants: *Le Canard* (1877-1879, 1884-1885 et 1893-

1895), *Le Vrai Canard* (1879-1881), *Le Grognard* (1881-1884), *Le Bourru* (1885), *Le Violon* (1886-1888) et *L'Iroquois* (1890).

Nous avons débuté le dépouillement par une analyse sommaire, consultant l'ensemble des caricatures contenues dans le corpus, afin d'illustrer notre propos, en plus d'examiner la page 2 de chacun des journaux exclusivement dans le but de répertorier des informations techniques concernant les feuilles : tirage, changements des modalités d'impression, données concernant les administrateurs ou les employés. Dans un second temps nous avons bâti un échantillon représentatif de l'ensemble du corpus : un numéro sur cinq a fait l'objet d'une étude approfondie. Les quatre premières ainsi que les quatre dernières parutions de chaque titre ont aussi été analysées, afin de documenter les raisons de l'apparition et de la disparition des différentes feuilles. Au total, ce sont donc 162 numéros des journaux de Berthelot, tirés de tous ses titres et répartis sur les 18 ans qu'a duré leur publication, qui constituent la base de notre étude.

L'essentiel de notre démonstration s'articulera donc autour des deux fonctions de l'humour dans l'œuvre d'Hector Berthelot telles que définies dans notre hypothèse, à savoir la volonté d'indépendance politique et la démocratisation des enjeux sociaux. Mais dans un premier temps, il est nécessaire de brosser un portrait du personnage et de situer ses journaux dans leur époque, celle-là même dont il s'est tant moqué.

## CHAPITRE II

### BERTHELOT ET LA PRESSE DE SON TEMPS

#### 2.1 Itinéraire d'un bohème

##### 2.1.1 Une jeunesse mouvementée

Mon père, ancien Québecquois, était marchand à Ste-Anne de la Pérade. Comme la fortune n'avait pas souri à ses opérations, il avait été obligé d'abandonner son magasin et de chercher une place à Montréal. D'après les calculs ordinaires je devais naître quelques jours après l'installation de mes parents dans la métropole. La Providence décréta autrement<sup>1</sup>.

C'est ainsi qu'a débuté, le 4 mars 1842, la vie hors du commun d'Hector Berthelot. À la suite de l'accouchement inopiné de sa mère, survenu à Trois-Rivières, sa famille doit retarder quelque peu ses plans et ce n'est qu'à l'âge de six mois que le poupon devient finalement montréalais<sup>2</sup>. Son père, Louis-Flavien Berthelot, a fait un calcul heureux en déménageant, car il occupera le poste de fonctionnaire au « département » des Terres de la couronne qu'il vient alors d'obtenir pendant plus de 22 ans, suivant

---

<sup>1</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 2, n° 49, 2 novembre 1895, p. 1.

<sup>2</sup> *Ibid.*

les déplacements du siège du gouvernement à Québec, puis à Ottawa<sup>3</sup>. Le jeune Hector, né dans de telles circonstances, devient lui aussi bien vite nomade. Il fait ses études au collège de Chambly, au séminaire de Saint-Hyacinthe puis au collège Sainte-Marie de Montréal<sup>4</sup>. En 1861, à l'instar de nombreux fils de la bourgeoisie francophone de son temps, il s'oriente vers la pratique du droit. Il est admis en stage comme clerc dans l'étude de George-Étienne Cartier et de François-Pierre Pominville. Mais c'est déjà une autre carrière qui passionne le jeune homme de dix-neuf ans : le journalisme. Son cheminement dans cette nouvelle profession préfigure d'ailleurs l'esprit d'indépendance, d'abord politique, qui marquera profondément la vie de Berthelot. Car s'il est officiellement l'employé d'un conservateur célèbre cette année-là, il fait parallèlement son entrée dans une salle de rédaction libérale, celle du *Pays*, organe montréalais du parti dirigé par Louis-Antoine Dessaulles. Il n'y reste que quelques mois, travaillant comme « traducteur et reporter<sup>5</sup> ». La courte durée de cette incursion dans la presse, au printemps de 1861, est due au fait que le jeune Berthelot est toujours élève de rhétorique chez les jésuites du collège Sainte-Marie. Il se rappellera d'ailleurs plus tard, évoquant ses vingt ans, que son rêve était déjà d'être le rédacteur en chef d'une feuille humoristique<sup>6</sup>. C'est même sur *La Guêpe*, journal montréalais dirigé par Patrick O'Meara, que le jeune homme avait jeté son dévolu. À défaut d'en prendre la tête, Berthelot y publie son premier texte amusant, racontant une mésaventure comique vécue par un camarade de collège.

---

<sup>3</sup> Nicole Allard, *Hector Berthelot (1842-1895) et la caricature dans la petite presse satirique au Québec entre 1860 et 1895*, Mémoire de maîtrise en histoire de l'art, Québec, Université Laval, 1997, p. 7.

<sup>4</sup> Aurélien Boivin, « Hector Berthelot », *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec et Toronto, Université Laval et University of Toronto, 2000, p. 1.

<sup>5</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 2, n° 51, 16 novembre 1895, p. 1.

<sup>6</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 2, n° 52, 23 novembre 1895, p. 4.

Deux ans plus tard<sup>7</sup>, en 1863, le jeune homme franchit une étape de plus vers son objectif en devenant collaborateur régulier d'une autre feuille satirique, *La Scie*. Berthelot, récemment déménagé à Québec, est même plus que jamais habité par le désir de travailler dans ce milieu, si l'on en croit le titre qui l'emploie : le 25 février 1864, il y est question d'« Hector-Bête-à-l'eau » passant « ses journées à la bibliothèque du Parlement, étudiant Cham, Gavarni, Grandville, etc... apprenant leurs facéties et leurs bons mots par cœur<sup>8</sup> ». Même s'il étudie les maîtres français du dessin satirique, le jeune homme n'a pas encore renoncé à la pratique du droit. Il est même admis au barreau, à Québec, le 4 janvier 1865<sup>9</sup>. Mais, durant ce même hiver, *La Scie* ferme brusquement ses portes, confrontant Berthelot à la précarité de la presse satirique. Le jeune homme décide alors de tout laisser tomber, pour mener pendant plus d'une décennie une existence de bohème. Il quitte Québec en direction d'Ottawa en 1865<sup>10</sup>, pour ensuite revenir s'établir à Montréal pour de bon en 1870. Durant cette période, il exerce une multitude de métiers: il est tour à tour professeur, photographe, commis-encanteur, et renoue même temporairement avec les métiers d'avocat et de journaliste-chroniqueur<sup>11</sup>. Puis, le 18 août 1877, Berthelot s'adonne officiellement à nouveau au journalisme humoristique, dans le cadre plutôt singulier d'une croisière sur un bateau à vapeur en partance pour Québec. Pour amuser la foule, et notamment le groupe de typographes auquel Berthelot s'est joint ce jour-là<sup>12</sup>, il compose une feuille à l'aide d'une presse montée à bord pour l'occasion. Sa petite publication, *Le Canard, Journal aquatique*, connaît un succès immédiat. C'est donc

<sup>7</sup> Le récit des débuts de la vie adulte d'Hector Berthelot, dont nous reprenons ici les grandes lignes, a déjà été traité de façon détaillée par Nicole Allard. Nous renvoyons donc le lecteur à son mémoire, notamment aux chapitres 1 et 3.

<sup>8</sup> Nicole Allard, *op. cit.*, p. 72.

<sup>9</sup> Aurélien Boivin, *ibid.*

<sup>10</sup> Cette date est approximative, car Henriette Lionais-Tassé situe le déménagement de Berthelot à Ottawa en 1865, alors que Nicole Allard prétend qu'il a plutôt eu lieu 1866. Aucune des deux auteures ne citant une source pour appuyer ses dires, nous ajoutons foi à la date donnée par Lionais-Tassé, dont le travail se base sur des entrevues réalisées avec des témoins directs des événements. Henriette Lionais-Tassé, *La vie humoristique d'Hector Berthelot*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934, p. 47; Nicole Allard, *op. cit.*, p. 11.

<sup>11</sup> Aurélien Boivin, *ibid.*

<sup>12</sup> Henriette Lionais-Tassé, *op. cit.*, p. 51.

fort de cet appui du public présent à bord que le journaliste renoue avec ses premières amours, et fonde en octobre de la même année un titre satirique simplement intitulé *Le Canard*.

### 2.1.2 *L'Acrobate* : Un premier essai manqué?

Il est ardu de retracer le cheminement tumultueux de Berthelot au cours de ses années de jeunesse. Pratiquant plusieurs métiers, il n'a pas laissé des traces documentaires suffisantes pour connaître exactement le parcours qu'il a suivi. Les indications biographiques dont nous disposons comportent donc plusieurs intervalles entre 1865 et 1877, moments durant lesquels Berthelot échappe à notre regard. Est-il possible qu'il ait passé ces douze années d'existence précaire sans exploiter son talent d'écrivain humoristique? Tout porte à croire le contraire, d'autant plus qu'il était alors pratique courante de rédiger des textes satiriques sous le couvert d'un pseudonyme, ce qui a probablement pu permettre à l'humoriste de se commettre tout en échappant à l'attention de ses biographes. Nous possédons cependant un moyen de le retracer car, dans les titres dont il a ouvertement revendiqué la paternité, il a usé de quelques noms de personnages susceptibles d'être ses anciens pseudonymes. C'est cette hypothèse qui nous a permis de retracer ce qui pourrait bien être le premier titre humoristique dont Berthelot a été le rédacteur en chef. Il s'agit de *L'Acrobate, Journal des cabrioles politiques, artistiques et littéraires*<sup>13</sup>, un prospectus paru à Montréal le 5 septembre 1874. Imprimé par Louis Perreault et Cie, édité par Willard et Frères, ce journal n'a pas passé le cap de la première publication. Son rédacteur en chef est désigné par pseudonyme de Barbranchu. Or ce nom est également celui de l'un des premiers personnages à figurer dans *Le Canard*, au cours de sa première année de publication, disparaissant au moment où Berthelot crée une figure beaucoup

---

<sup>13</sup> *L'Acrobate*, vol. 1, n° 1, 5 septembre 1874, 4 p.

plus appréciée du public, Jean-Baptiste Ladébauche. Barbranchu publie même des adieux dans les pages du journal, texte où le rédacteur laisse planer un doute sur l'identité de celui qui se cache derrière le personnage :

L'écrivain caché sous le nom de guerre Polycarpe Barbranchu et qui a publié sous d'autres noms plusieurs articles de critique littéraire, regrette de se séparer du « Canard » mais il regarde cette décision comme absolument nécessaire<sup>14</sup>.

Barbranchu est-il né de la plume de Berthelot ou de celle d'un collaborateur? Les réponses sont contradictoires. Henriette Lionais-Tassé affirme que de l'avis du vieil ami de son oncle, le typographe syndicaliste et député ouvrier Alphonse-Télesphore Lépine, « Berthelot rédigeait ses petits journaux presque seul<sup>15</sup> ». Il serait donc le père de tous les personnages parus dans ses feuilles, y compris Barbranchu. Mais du même souffle, la biographe cite un extrait du *Grogard* où Berthelot identifie clairement *Le Canard* comme la première feuille comique qu'il ait fait paraître à Montréal<sup>16</sup>. Y aurait-il eu plus d'un Barbranchu, comme il y eut plus d'un Ladébauche<sup>17</sup>? Cette piste ne demeure qu'une hypothèse.

Mais à la lecture de *L'Acrobate*, plusieurs indices semblent indiquer que Berthelot est à la tête du groupe d'humoristes à l'origine de ce prospectus. À commencer par le style littéraire, remarquablement semblable selon nous à celui des feuilles signées par Berthelot, avec la même affection pour les jeux de mots et la même ironie sous-entendant que les rédacteurs ne sont pas des gens présentables. De plus, le journal

---

<sup>14</sup> « Adieux de Polycarpe Barbranchu », *Le Canard*, vol. 2, n° 4, 28 octobre 1878, p. 2.

<sup>15</sup> Henriette Lionais-Tassé, *op. cit.*, p. 63.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> Durant les années où Honoré Beaugrand en est le propriétaire (1885-1888), on lit dans l'en-tête du *Canard* que Ladébauche est le rédacteur en chef du journal. Berthelot, mécontent d'être ainsi dépossédé de son populaire personnage, rétorque en mettant le public en garde contre ce « faux Ladébauche d'origine exotique. » *Le Violon*, vol. 1, n° 1, 23 septembre 1886, p. 1.

contient le pastiche d'une chronique d'offre de services, où la première annonce est consacrée à un « photographe sur salade<sup>18</sup> » cherchant une place, texte se moquant de la difficulté d'assurer sa subsistance en pratiquant ce tout nouveau métier. Or cette profession est justement l'une de celles qu'exerce Berthelot durant ses années de jeunesse. *L'Acrobate* dénote aussi un intérêt pour les personnages qui n'est pas sans rappeler ceux qui ont figuré quelques années plus tard dans *Le Canard*. La petite feuille revendique en effet l'aide d'une douzaine de collaborateurs, sans qu'il soit possible d'affirmer si de vraies personnes se cachent derrière les pseudonymes, ou si ces calembours sont simplement des prétextes à l'utilisation de personnages. Il est vraisemblable que messieurs Tartanpion, Mathain-Dusoir, Paul Hisson et D'Argencourt (trésorier) aient été autant de masques amusants employés pour donner du prestige à la feuille naissante en lui inventant une équipe nombreuse. Il ne s'agit cependant que d'indices, car il n'est fait mention nulle part que Berthelot ait pu se cacher derrière l'énigmatique monsieur Barbranchu. Mais il est tout de même possible que le rédacteur, âgé de 35 ans lors du lancement du *Canard*, ait tenté de se lancer plus tôt dans l'aventure du journalisme humoristique.

## 2.2 La feuille satirique : symptôme d'une époque troublée?

Chose certaine, quand Hector Berthelot fait paraître son premier titre humoristique officiel en 1877, ce genre journalistique est déjà bien établi au Québec. Les émules du *Fantasque* de Napoléon Aubin sont nombreux et font paraître une multitude de petits journaux qui, à l'instar de *L'Acrobate*, ont souvent une durée de vie très limitée. Il est d'usage de débiter le prospectus de ces petites feuilles en faisant un portrait éminemment négatif de la presse de l'époque, pour justifier la parution d'un nouveau

---

<sup>18</sup> *L'Acrobate*, loc. cit., p. 2.

journal<sup>19</sup>. À en croire ces textes d'introduction, chaque titre satirique naissant s'est vu confier la mission de remplir le vide laissé par une presse canadienne-française aride et inintéressante, trop empêtrée dans des querelles intestines pour présenter un intérêt quelconque aux yeux du public. Presque tous les rédacteurs s'étant donné une tâche aussi messianique n'ont pas été à la hauteur de leurs ambitions, ou du moins n'ont pas eu le temps d'y parvenir. Ce qui a rapidement fait de ce type de publicité pompeuse un sujet de moquerie classique dans la presse francophone. Berthelot y réfère dans son propre prospectus, lorsqu'il lance *Le Canard* dans cette arène du journalisme humoristique :

*Le Canard* n'aime pas à suivre les sentiers battus et c'est pour cette raison qu'il ne formulera point un prospectus dans le genre des journaux ordinaires. Le besoin d'une feuille humoristique ne se fait pas sentir et le *Canard* ne remplit pas une lacune dans la presse de la province. Les journaux comiques abondent à Montréal; ils sont publiés quotidiennement et paraissent matin, midi et soir.<sup>20</sup>

Au-delà de leur manque flagrant d'humilité, les artisans de la presse satirique ont toutefois été assez nombreux pour laisser croire qu'ils disaient vrai en affirmant vouloir répondre à un besoin. Le monde du journalisme traditionnel, qu'ils jugeaient désuet, connaissait à cette époque les balbutiements d'une mutation de sa clientèle et de ses objectifs, changement qui allait éventuellement amener un véritable bouleversement du genre; nous y reviendrons plus loin. Mais avant de se pencher sur ces facteurs structurels, il faut souligner que l'actualité de l'époque a elle aussi eu un effet déclencheur dans le développement de la presse humoristique.

---

<sup>19</sup> Voir : André Beaulieu et Jean Hamelin, « Le Temps », *La presse québécoise, des origines à nos jours*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1973, vol. 3, p. 59.

<sup>20</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 1, 7 octobre 1877, p. 1.

### 2.2.1 Humour et crises politiques au XIX<sup>e</sup> siècle

Pour les journalistes du XIX<sup>e</sup> siècle, faire rire était souvent un besoin causé par les circonstances immédiates : une corrélation significative existe en effet durant cette période entre les crises politiques et la naissance des titres satiriques. Nous avons mentionné précédemment l'exemple de quelques précurseurs du genre : Napoléon Aubin, fondant *Le Fantasque* au Bas-Canada durant les tensions précédant les événements de 1837-1838, ou encore Thomas Nast, dont l'engagement politique dans la guerre de Sécession américaine a fait le succès d'*Harper's Weekly*. Il en va de même pour le journal torontois *Grip* qui, de l'aveu même de J. W. Bengough<sup>21</sup>, ne connaissait pas de véritable engouement avant d'être propulsé par le scandale du Pacifique. Certains événements ont même eu une amplitude telle qu'ils ont donné lieu à de véritables vagues de feuilles humoristiques, que l'on pense par exemple au projet de Confédération canadienne, cause de la première explosion du nombre de journaux satiriques canadiens-français. Les deux principaux artisans de cette profusion de titres sont deux résidents de Québec farouchement opposés au projet : l'imprimeur Louis-Philémon Normand et le rédacteur Adolphe Guérard. Les deux hommes sont associés dans *La Scie*, journal anti-confédérationniste du quartier Saint-Roch lancé en octobre 1863. Hector Berthelot, alors âgé de 21 ans, figure parmi les collaborateurs de la feuille, à titre de rédacteur et de caricaturiste<sup>22</sup>. Mais l'entente entre les deux administrateurs tourne au vinaigre, et Guérard démissionne avec fracas le 17 février 1865 pour fonder un journal concurrent, *La Scie illustrée*. Normand cesse de faire paraître *La Scie* trois semaines plus tard. En novembre de la même année, il lance *Le Cyclope*, qui ne durera qu'un mois. Son concurrent étant disparu, Guérard change le nom de sa feuille en mai 1866. Mais le nouveau titre, *L'Électeur*, perd sa principale raison d'être lorsque la Confédération est finalement créée en 1867. Guérard le

<sup>21</sup> Cité par Terry Mosher et Peter Desbarats, *The Hecklers. A History of Canadian Political Cartooning and a Cartoonists' History of Canada*, Toronto, McClelland and Stewart, 1979, p. 46.

<sup>22</sup> Nicole Allard, *op. cit.*, p. 64.

saborde donc pour fonder *L'Écho du peuple*, dont l'objectif est de promouvoir la formation d'un parti canadien-français sur la nouvelle scène fédérale. À eux seuls, Normand et Guérard sont donc responsables de la publication de plusieurs des feuilles satiriques de la période pré-confédérative. Lorsqu'une nouvelle secousse frappera l'univers politique de la province de Québec, onze ans plus tard, les acteurs seront beaucoup plus nombreux.

### 2.2.2 Mieux vaut en rire qu'en pleurer : la crise de 1878

En 1873, une crise économique survient dans le monde occidental. La récession qui s'ensuit frappe durement le Québec dès l'année suivante, causant une période d'instabilité qui se prolonge durant cinq longues années<sup>23</sup>. Ce contexte défavorable entraîne une hausse du chômage et, par conséquent, une accélération de l'exode de la population vers les États-Unis. Le milieu des affaires se met alors à réclamer une augmentation des tarifs douaniers afin de stimuler l'économie du nouveau marché intérieur canadien<sup>24</sup>. John A. Macdonald reprendra cette idée pour en faire la clé de voûte de sa *Politique nationale*, mise en place en 1879. Mais peu avant cette relance économique, donc au pire du marasme, un choc politique majeur secoue le Québec. Un coup dur pour l'opinion publique, déjà fortement ébranlée par la situation économique.

Au début de l'année 1878, les conservateurs sont au pouvoir au Québec, avec à leur tête le premier ministre Charles-Eugène Boucher de Boucherville. La crise a poussé leur gouvernement à jouer un rôle de premier plan dans le développement du réseau de voies ferrées de la province. Trois ans plus tôt, il a en effet pris en main la relance

---

<sup>23</sup> Paul-André Linteau *et al.*, *Histoire du Québec contemporain*, vol. 1, Montréal, Boréal, 1989, p. 77.

<sup>24</sup> *Ibid.*, vol. 1, p. 78.

de cette industrie en mettant sur pied la compagnie de *Québec, Montréal, Ottawa et Occidental* (Q.M.O. & O.), qui projette de construire des infrastructures ferroviaires reliant Ottawa, Montréal et Québec par la rive nord du Saint-Laurent. Cette entreprise entre donc en compétition avec le Grand Tronc, dont le réseau emprunte le même trajet sur la rive sud. Les propriétaires de la compagnie privée convainquent donc les milieux financiers de ne pas avancer de fonds à leur rival public. Or le gouvernement a grand besoin de ce capital, la crise économique ayant considérablement réduit ses revenus<sup>25</sup>. En janvier 1878, Boucherville a donc épuisé toutes ses possibilités de crédit, il a endetté la province de plus de sept millions de dollars, mais il lui manque encore des fonds pour terminer son projet<sup>26</sup>. Cette opiniâtreté à vouloir construire les lignes coûte que coûte est très critiquée, d'autant plus que plusieurs autres régions auraient souhaité bénéficier d'un tel financement gouvernemental, la voie ferrée étant à cette époque le moteur par excellence du développement économique. Boucherville doit de plus composer avec un adversaire de taille en la personne du nouveau lieutenant-gouverneur de la province de Québec, Luc Letellier de Saint-Just, nommé en décembre 1876. Le nouveau venu est d'allégeance libérale, ce qui en fait un adversaire politique du gouvernement provincial, mais il est surtout trop fraîchement sorti de l'arène parlementaire pour avoir perdu le goût de la dispute. Le 2 mars 1878, Letellier pose un geste qui place le Québec au cœur d'une grave crise constitutionnelle : il prétexte la mauvaise gestion des finances publiques dans le dossier ferroviaire pour démettre de ses fonctions le gouvernement de Boucherville. De plus, c'est le chef de l'aile provinciale du Parti libéral, Henri-Gustave Joly de Lotbinière, qu'il désigne comme nouveau premier ministre et responsable de la formation d'un gouvernement provisoire. Ce renversement du pouvoir, désigné par la presse de l'époque comme le *coup d'État de Letellier de Saint-Just*, donne lieu à des élections provinciales où sont élus 32 députés libéraux, 32 conservateurs et un seul

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, vol. 1, p. 77.

<sup>26</sup> Kenneth Munro, « Charles-Eugène Boucher de Boucherville », *Dictionnaire biographique du Canada*, p. 2.

indépendant, Arthur Turcotte, qui choisit d'appuyer Joly<sup>27</sup>. Le nouveau gouvernement parviendra à survivre dix-huit mois, mais la tempête politique qui secoue le Québec est terrible. Est-ce qu'un lieutenant-gouverneur a le droit de poser ce geste? Est-ce qu'un individu nommé par le fédéral outrepassé ses droits en renversant un gouvernement provincial élu démocratiquement? Les bleus attaquent, les rouges se défendent, plusieurs crient à l'atteinte fondamentale à leurs droits constitutionnels.

À l'instar de leurs confrères des journaux traditionnels, les rédacteurs humoristiques ont tôt fait de se lancer dans la mêlée. Encore une fois, la période d'instabilité leur a permis de faire rire ceux qui auraient pu en pleurer. À en juger par la quantité de publications humoristiques parues au cœur de la crise, la situation devait d'ailleurs leur sembler particulièrement dramatique. Dans la seule année 1878, ce n'est pas moins de 13 nouveaux titres satiriques qui sont lancés au Québec<sup>28</sup>. Un nombre s'ajoutant à ceux qui existaient déjà, comme *Le Canard* d'Hector Berthelot, fondé en octobre 1877. Les humoristes doivent donc redoubler de plaisanteries afin de se tailler une place auprès du lectorat, et la double crise, économique et constitutionnelle, tient évidemment une place de choix parmi les sujets de satire du moment.

De tous les créateurs de ces feuilles comiques, les deux qui sont parvenus à s'illustrer en 1878 sont incidemment ceux dont les noms sont passés à la postérité. Il s'agit bien sûr d'Hector Berthelot, mais aussi d'Honoré Beaugrand, fondateur du journal *Le Farceur*. Bien qu'il ne demeure que quelques mois à la barre du titre (d'octobre 1878 à février 1879), Beaugrand voit la feuille dont il est à la fois le rédacteur et le copropriétaire connaître un succès retentissant, notamment en raison des caricatures remarquables couvrant la moitié de la première page. Ces illustrations sont d'ailleurs d'une qualité telle qu'elles seront colligées quelques années plus tard, puis publiées

<sup>27</sup> Marcel Hamelin, « Henri-Gustave Joly de Lotbinière », *Dictionnaire biographique du Canada*, p. 3.

<sup>28</sup> *Le Cancan, The Jester, Non Sense, Le Crapaud, Le Castor national, Le Cochon, La Scie, Le Coq, Le Perroquet, Le menteur, The Punch, Le Farceur et Le Diable à quatre*.

sous le nom d'*Album drôlatique du journal Le Farceur*. Beaugrand s'est donc servi de l'humour afin d'établir sa renommée comme journaliste, ce qui lui permet l'année suivante de quitter la presse satirique pour un nouveau genre promis au plus bel avenir : le quotidien. En effet, Beaugrand se départit du *Farceur* au moment où il fonde *La Patrie*, le titre qui le rendra célèbre.

1878 a donc été un épisode fort mouvementé de l'histoire de la province de Québec. Et le fait qu'il s'agisse également de l'année record en ce qui concerne la publication de titres satiriques ne tient pas de la simple coïncidence. Comme ce fut le cas lors des crises précédentes, les journalistes humoristiques ont voulu se servir de la grogne généralisée comme d'un tremplin pour faire connaître leurs feuilles. Faire rire leur a semblé le meilleur moyen de faire baisser d'un cran la tension ambiante, évacuant le mécontentement en le tournant à la blague. Les rédacteurs souhaitaient évidemment aussi que cet aval de la population assure la viabilité économique de leurs entreprises de presse. Mais finalement, seuls Beaugrand et Berthelot y sont parvenus.

## 2.3 Les conditions de production des journaux à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle

### 2.3.1 Une entreprise risquée

Il n'est pas facile de lancer un titre au Québec vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les revenus couvrent difficilement les coûts de production, ce qui voue les feuilles dotées de moyens financiers modestes à une existence plutôt précaire. Jean de Bonville, dans son étude de la presse de cette époque, cite un article paru en 1878 dans le journal montréalais *The Witness* où l'on apprend que « *The Daily Witness* is sold at a cent a

number, a sum which hardly pays the cost of paper alone<sup>29</sup>. » Les artisans de la presse ont donc dû chercher d'autres moyens que la seule vente de leurs titres afin d'en assurer la viabilité économique. La publicité a pu constituer une bonne alternative, mais il s'agit d'une source de financement désavantageant les feuilles modestes, car le prix des annonces varie en fonction du tirage. Les grands journaux ont également pu se tourner vers les contrats d'impression pour obtenir des revenus supplémentaires, mais pas les petits qui, n'ayant pas toujours les moyens de se procurer le matériel de presse, ont eux-mêmes eu recours à ces contrats pour être publiés. Autant de conditions minant les chances de succès des titres humoristiques, entreprises de taille restreinte se situant à l'opposé des grands quotidiens d'information faisant l'objet de l'étude de Bonville. De telles circonstances ont d'ailleurs poussé plusieurs artisans de la presse du XIX<sup>e</sup> siècle à cumuler les fonctions afin d'éviter la faillite. Vendre l'espace publicitaire, administrer les finances, superviser la production et la distribution sont autant de tâches susceptibles d'incomber au rédacteur d'une feuille dotée d'une santé économique fragile<sup>30</sup>. À cette époque, il est d'ailleurs fréquent que le terme *journaliste* soit employé afin de désigner ces véritables hommes-orchestres. Ceux dont le métier se résume à écrire réfèrent alors à eux-mêmes comme *reporters*, expression rappelant que les premières grandes entreprises de presse permettant une telle parcellisation du travail ont vu le jour dans les pays anglo-saxons.

---

<sup>29</sup> Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1988, p. 117. Citation tirée de : *The Daily Newspaper: The History of its Production and Distribution*, Montréal, John Dougall and Son, 1878, p. 17.

<sup>30</sup> Dans *Le Canard*, vol. 1, n° 4, 27 octobre 1877, p. 2, Berthelot annonce que le tirage de sa nouvelle feuille est tel qu'il pourra à l'avenir louer les services d'un solliciteur d'annonces, fonction dont il prévoyait se charger au départ. De plus, dans ses premiers journaux, Berthelot donne à quelques reprises des indications laissant croire qu'il supervise lui-même l'envoi de ses feuilles destinées à l'extérieur de la région de Montréal. Voir *Le Canard*, vol. 1, n° 31, 4 mai 1878, p. 2, et *Le Vrai canard*, vol. 1, n° 16, 6 décembre 1879, p. 2.

### 2.3.2 Les recours possibles... et leurs critiques

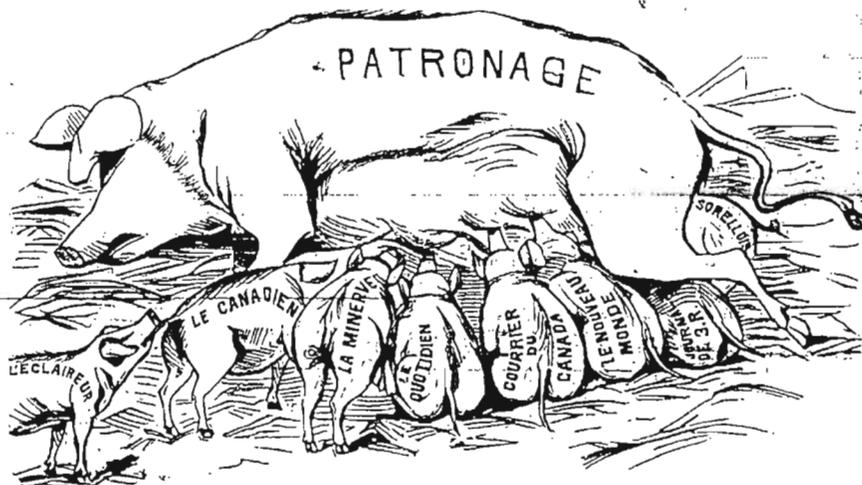
Ce portrait pessimiste des conditions d'existence des journaux modestes au Canada français, s'il dépeint sommairement les réalités vécues par les artisans de la presse, est cependant incomplet. Car si les perspectives avaient été si sombres, comment expliquer que tant de gens se soient tout de même lancés dans l'aventure journalistique? Nous l'avons vu avec l'exemple des feuilles satiriques : même si les chances de succès étaient bien minces, une quantité remarquable de titres ont vu le jour dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais si certains recours étaient à la portée des journalistes déterminés à garantir la survie de leurs feuilles, il s'agissait évidemment de compromis susceptibles d'attirer leur lot de critiques. Et comme le sarcasme est souvent un moyen efficace de rendre compte d'une situation en soulignant ses travers, nous avons choisi de présenter ces méthodes en y adjoignant des moqueries. Plus précisément, nous avons trouvé dans les journaux de Berthelot plusieurs passages qui, si leur objectif premier était de se moquer de la presse, témoignent aujourd'hui du regard que le marginal portait sur ses confrères. Car Berthelot était lui-même un journaliste dans le plein sens du terme. Rédacteur, éditeur, traducteur, humoriste et caricaturiste, il a occupé tous les postes disponibles dans les salles de rédaction de son époque. Ses réflexions douces-amères envers sa profession, livrées sporadiquement durant toute sa carrière, constituent un témoignage à la fois évocateur et original qu'il nous paraît pertinent d'adjoindre à cette vue d'ensemble.

Si tant de gens ont choisi de tenter leur chance dans la presse malgré des conditions souvent précaires, c'est qu'une autre source de revenus était à leur portée : le patronage. Selon Jean de Bonville, la majorité des titres de cette époque ont sollicité une assistance financière auprès des pouvoirs politiques et religieux, car cette aide

était souvent indispensable à la survie de l'entreprise<sup>31</sup>. Il s'agit d'ailleurs selon lui de la raison pour laquelle cette presse s'est caractérisée par une forte polarisation partisane, chacun faisant la promotion du groupe dont il espère obtenir des fonds. Une situation favorisant évidemment ceux qui bénéficient du pouvoir, particulièrement en ce qui concerne la politique parlementaire. Les journaux liés aux deux partis retirent alors en alternance le patronage substantiel allant de pair avec la possession du pouvoir en chambre. Cette aide financière pouvait être de la plus grande importance pour les journaux, comme en témoigne une caricature parue dans *Le Vrai canard* en mars 1880 (*Figure 2.1*). Le financement gouvernemental y est représenté comme une truie à laquelle se nourrissent jalousement des porcelets portant les noms des différents journaux conservateurs, ce parti venant alors d'être élu à Québec.

---

<sup>31</sup> Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 140.



LE PATRONAGE A QUEBEC.

Lord Brougham a dit dans un de ses discours à la Chambre des Communes en Angleterre : — Lorsqu'une truie donne naissance à des petits cochons, le premier soin du petit porc en venant au monde est de se lancer sur un tétou qu'il garde en pleine propriété. Il ne le change jamais, il le reconnaît toujours. Quelque fois il arrive que la truie a plus de petits cochons qu'elle n'a de tétous. Alors le dernier arrivé suce la queue de ses frères jusqu'à ce qu'il périsse de faim. Voyez donc ce qui se passe à Québec. Ce pauvre *Eclairer* ! personne ne lui cédera sa place. Il est attaché à la queue du *Canadien* (20 cts. dans le dollar.)

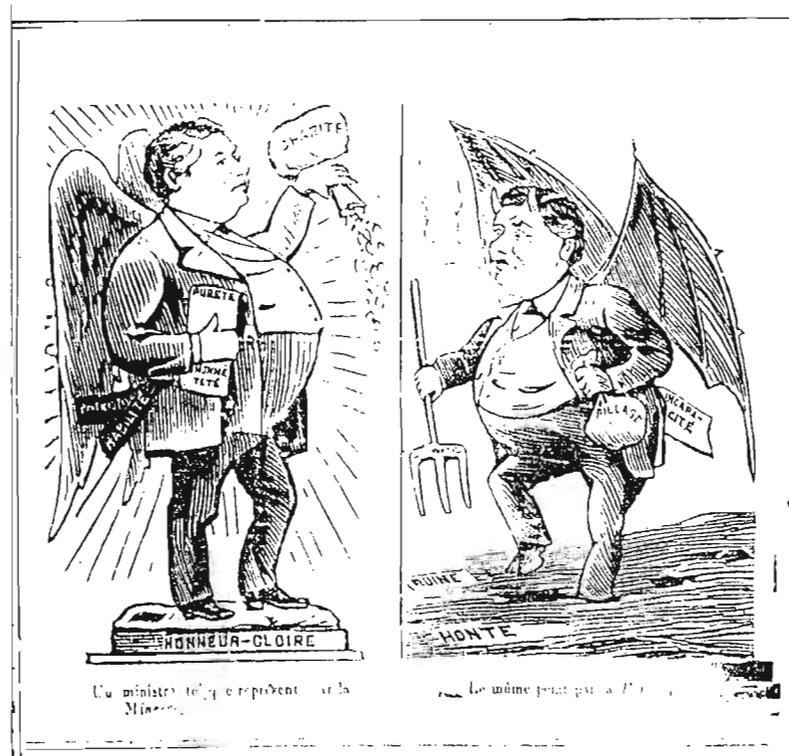
(Source : *Le Vrai canard*, vol. 1, n° 29, 6 mars 1880, p. 1.)

Figure 2.1 Le patronage nourrissant les journaux francophones conservateurs, selon *Le Vrai canard*

De généreux subsides étant à leur portée moyennant l'élection de leur parti, les différents journaux ont donc été d'autant plus prompts à se jeter dans l'arène politique. Ce qui a donné lieu à de féroces polémiques entre les différents titres, situation que de Bonville résume bien lorsqu'il qualifie cette période d'ère du « journalisme de tranchées<sup>32</sup> ». Une autre caricature scénarisée par Berthelot se moque d'ailleurs de l'un des travers de cette presse polarisée. Dans *Le Grognard* du 5 janvier 1884 (Figure 2.2), il illustre la façon dont le premier ministre conservateur, Joseph-Alfred Mousseau, est dépeint selon lui par les journaux *La Minerve* et *La Patrie*. Le premier titre se situant dans le sillage du parti au pouvoir, Berthelot allègue qu'il représente le premier ministre sous les traits d'un ange de charité, tandis que le

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 218.

second journal, allié aux libéraux, donnerait quant à lui l'image diabolique d'un Mousseau gaspillant les fonds publics sans le moindre scrupule. Cette double image se veut donc une dénonciation de la presse, Berthelot lui reprochant une trop grande partisanerie et suggérant qu'elle reproduirait des stéréotypes formatés par les allégeances politiques des éditeurs du journal, sans analyser les enjeux du moment. Si cette caricature est avant tout une critique, elle évoque également de façon moqueuse une situation faisant partie prenante de la réalité médiatique de l'époque.



(Source : *Le Grogard*, vol. 1, n° 3, 5 janvier 1884, p. 1.)

**Figure 2.2** La représentation de J.-A. Mousseau par *La Minerve* et *La Patrie*, selon *Le Grogard*

La logique partisane présente un autre avantage des plus intéressants pour les journalistes du XIX<sup>e</sup> siècle. En plus de fournir les capitaux souvent nécessaires à la survie du titre, elle offre également une porte de sortie à ses artisans. Car la carrière précaire du journalisme intéresse alors plus d'un jeune homme, surtout chez les francophones issus de la petite bourgeoisie, nombreux à être frais émoulus des écoles de droit et s'apercevant qu'il leur sera difficile de se tailler une place dans ce milieu saturé. Mais la grande majorité d'entre eux ne souhaitent pas y demeurer toute leur vie, considérant simplement qu'il s'agit d'une bonne manière de se faire connaître par des personnages influents partageant leur allégeance politique et susceptibles de leur offrir un autre emploi. C'est ce qu'affirme Jean de Bonville lorsqu'il écrit que : « Pour bon nombre de ses adeptes, le journalisme n'est qu'une étape transitoire vers une situation meilleure. On devient rédacteur pour ensuite embrasser une nouvelle carrière<sup>33</sup>. » Hector Berthelot fait donc figure de marginal à son époque, car il est journaliste pour le rester. Doté d'un esprit irrévérencieux, il n'a jamais voulu se servir de son métier comme d'un tremplin vers une autre profession à l'instar de ses confrères. Cette carrière exceptionnelle, uniquement menée dans le monde de la presse, lui a valu des surnoms comme « le journaliste bohème déguisé en monsieur » et « le doyen des reporters<sup>34</sup> ». Ce cheminement si particulier n'est d'ailleurs peut-être pas étranger à l'originalité de son œuvre.

Le statut provisoire du métier de rédacteur ne tient pas uniquement à l'incertitude financière inhérente à l'entreprise de presse partisane, à la merci du financement de ses bailleurs de fonds. Il est aussi causé par la nature du travail, du moins dans le monde francophone, où le métier de journaliste est alors souvent raillé comme se résumant à une simple tâche de copiste. En effet, il est pratique courante de découper les nouvelles parues dans les journaux d'information, de les traduire si elles sont

---

<sup>33</sup> Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 162.

<sup>34</sup> Henriette Lionais-Tassé, *op. cit.*, p. 42.

tirées de périodiques anglophones et de les reproduire intégralement dans le journal. Jean de Bonville, dont l'étude porte spécifiquement sur la presse d'information entre 1884 et 1914, déclare que « Ciseaux et pot de colle demeurent donc, durant toute la période qui nous intéresse, les principaux instruments de travail du rédacteur<sup>35</sup>. » Plusieurs blagues d'Hector Berthelot ont donc pour objet ce travers des feuilles de son époque. Il a en effet publié plusieurs caricatures représentant des salles de rédaction francophones où les rédacteurs usent davantage de leur pot de colle que de leur plume. Dans les deux exemples que nous avons tirés du *Grognard* (Figures 2.3 et 2.4), c'est *The Montreal Star*, un des premiers grands quotidiens publiés au Québec, qui est représenté comme la cible privilégiée des ciseaux des journalistes francophones. La première caricature indique également qu'il leur était possible de se copier entre eux, car elle présente aussi *La Minerve*, *La Patrie* et un autre titre au nom incomplet (nous présumons qu'il s'agit du *Courrier de Montréal*) comme les cibles de la rédaction du *Monde*.

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 170.



(Source : *Le Grognard*, vol. 1, n° 47, 30 septembre 1882, p. 3.)

**Figure 2.3** Rédacteur du *Monde* découpant les nouvelles parues dans les autres journaux, selon *Le Grognard*



(Source : *Le Grognard*, vol. 3, n° 17, 8 mars 1884, p. 3.)

**Figure 2.4** Les rédacteurs d'un journal sérieux plagiant *The Montreal Star*, selon *Le Grognard*

Ce thème du plagiat par traduction est récurrent chez Berthelot : il l'occupe dès le début de sa carrière, comme en témoigne cet extrait du *Canard*:

Lorsque le marchand ou l'ouvrier rentre chez lui, le soir, après une journée d'un travail pénible et incessant, il aime à ouvrir un journal à nouvelles. Que trouve-t-il dans les feuilles du soir à Québec? Une traduction des NOTES LOCALES qui ont paru le matin dans le « Chronicle. » A Montréal, dans les gazettes françaises du matin, il relira

les mêmes nouvelles qui ont paru la veille dans le « Star » ou le « Witness ».<sup>36</sup>

Durant toute sa vie professionnelle, le journaliste ne manquera d'ailleurs aucune occasion de souligner railleusement qu'« Il arrive très rarement aux journaux français de Montréal de donner des primeurs à leurs lecteurs, ils ont l'habitude de donner les nouvelles deux jours après les feuilles anglaises.<sup>37</sup> »

Berthelot a donc eu plusieurs critiques bien dures pour ses confrères qui ont pris les moyens à leur portée afin d'assurer la viabilité de leurs journaux. Ennemi des compromis, il n'a pu accepter que tous ne partagent pas sa méfiance envers le pouvoir ainsi que sa détermination à offrir au public des journaux de qualité. Mais la plus grande leçon que Berthelot a donnée à son milieu, Berthelot ne l'a pas formulée en mots. Par sa carrière, il a démontré qu'il était possible d'être rédacteur de presse sans avoir à sacrifier ni son indépendance ni le contenu de ses feuilles. C'est donc par propre son cheminement qu'il a le mieux défendu son point de vue, un argument de loin supérieur à tous les reproches.

---

<sup>36</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 31, 4 mai 1878, p. 2.

<sup>37</sup> *Le Grognard*, vol. 3, n° 17, 8 mars 1884, p. 2.

## 2.4 Le prince des humoristes canadiens

**Tableau 2.1** Les journaux satiriques d'Hector Berthelot

Nom du journal	Durée	Associés de Berthelot	Suites
<i>Le Canard</i>	7 oct. 1877- 16 août 1879	Godin et A. Mondou	Vendu à R. Tremblay (1880-1882) et A. Filiatrault (1880-1885).
<i>Le Vrai canard</i>	23 août 1879 - 5 nov. 1881	W. F. Daniel	
<i>Le Grognard</i>	12 nov. 1881- 8 mars 1884	W. F. Daniel / A. Filiatrault	Fusionne avec <i>Le Canard</i> en 1884.
<i>Le Canard</i> (2)	4 oct. 1884- 25 juil. 1885	A. Filiatrault	Vendu à H. Beaugrand (1885-1888).
<i>Le Bourru</i>	8 août- 5 sept. 1885	Sainte-Marie	
<i>Le Violon</i>	23 sept. 1886- 28 jan. 1888	E. Rodier	
<i>L'Iroquois</i>	24 mai- 21 juin 1890	F.-X. Lessard	
<i>Le Canard</i> (Seconde série)	25 nov. 1893- 14 sept. 1895	A. P. Pigeon	Repris à la mort de Berthelot par A. P. Pigeon et Lucien Lasalle.

2.4.1 *Le Canard*

Dès le moment où Hector Berthelot a officiellement pris la barre de sa première feuille humoristique<sup>38</sup>, il a connu une faveur populaire au-delà de ses espérances. Le

<sup>38</sup> Tout comme pour ses années de bohème, le récit de la carrière de journaliste humoristique d'Hector Berthelot a déjà été fait par Nicole Allard. Afin d'obtenir plus de précisions sur ces éléments

prospectus du *Canard*, paru le 7 octobre 1877, a été tiré à 2000 exemplaires<sup>39</sup>. Deux semaines plus tard, le tirage montait à 4772, pour atteindre 6500 après un mois<sup>40</sup>. En décembre de la même année, le titre était publié à 10 000 copies<sup>41</sup>. Et après six mois, Berthelot estime désormais produire entre 13 000 et 14 000 journaux toutes les semaines, soit plus de 8000 pour la ville de Montréal et plus de 5000 destinés aux autres régions<sup>42</sup>. Ce succès populaire permet à l'humoriste de se doter de nouveaux caractères d'imprimerie et de s'installer dans un local plus spacieux après seulement trois numéros<sup>43</sup>. Ces nouveaux bureaux lui permettent également de s'assurer les services du dessinateur et graveur sur bois Vital Cassan, qui déménage peu après son atelier à l'enseigne du *Canard*<sup>44</sup>. Berthelot agrandit ensuite le format de sa feuille à deux reprises, une première fois au dixième numéro<sup>45</sup>, ce qui la fait passer de trois à quatre colonnes, et une seconde pour célébrer le début de sa deuxième année d'existence<sup>46</sup>. Le journaliste annonce aussi qu'il doit désormais faire parvenir des malles remplies de ses journaux « à Québec, Ottawa, Joliette, Sherbrooke, St. Hyacinthe, Arthabaskaville et dans tous les grands centres de population de la province<sup>47</sup> ». Ce simple rédacteur de *La Minerve*, qui a dû demander l'aide d'une vingtaine de ses amis afin de réunir les fonds nécessaires à la publication de son prospectus<sup>48</sup>, devient du jour au lendemain l'humoriste le plus en vue de Montréal. Son succès le pousse à remettre sa démission comme journaliste *sérieux*, mais il ne quitte pas le sillage de *La Minerve* pour autant. Car Berthelot s'est adjoint plusieurs de ses anciens collègues dans l'aventure du *Canard* : ses deux associés, les

---

biographiques, nous renvoyons donc le lecteur au chapitre 4 de son mémoire : « *Le Canard* et ses suites (1877-1895) ».

<sup>39</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 9, 1<sup>er</sup> décembre 1877, p. 2.

<sup>40</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 4, 27 octobre 1877, p. 2.

<sup>41</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 9, 1<sup>er</sup> décembre 1877, p. 2.

<sup>42</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 31, 4 mai 1878, p. 2.

<sup>43</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 7, 17 novembre 1877, p. 2.

<sup>44</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 13, 28 décembre 1877, p. 3.

<sup>45</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 11, 15 décembre 1877, p. 2.

<sup>46</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 46, 17 août 1878, p. 3.

<sup>47</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 16, 19 janvier 1878, p. 2.

<sup>48</sup> *Le Canard*, vol. 2, n° 1, 5 octobre 1878, p. 2.

typographes Mondou et Godin<sup>49</sup>, ainsi que l'illustrateur Cassan. De plus, c'est le titre conservateur qui bénéficie du contrat d'impression de la feuille humoristique<sup>50</sup>. Ce qui n'empêche pas Berthelot de taquiner le vénérable journal, y référant comme à « notre tante *La Minerve*<sup>51</sup> ». L'association sera de courte durée, car *Le Canard* se dote de sa propre presse à vapeur en mars 1879<sup>52</sup>. Cet équipement, luxe remarquable pour une feuille humoristique francophone, procure à Berthelot une telle fierté qu'il donne sa nouvelle acquisition en spectacle, la faisant parader sur un char lors du défilé de la Saint-Jean-Baptiste<sup>53</sup>. Toutefois, si les finances du titre sont florissantes, Berthelot plaisante toujours en homme qui connaît les fluctuations du monde de la presse. Dans l'édition du 22 décembre 1877, il refuse de publier une lettre d'un lecteur, prétextant que le texte attaque une personne venant tout juste de payer son abonnement pour un an<sup>54</sup>. *Le Canard* est ponctué d'autres notes amusantes où le rédacteur menace plus ou moins sérieusement d'user de moyens peu orthodoxes pour attirer des abonnés :

Nous avons sur notre table une liste assez complète des principaux hommes de profession, des marchands et autres qui se sont perchés dans le poulailler du Théâtre Royal pour assister aux représentations de la

---

<sup>49</sup> Ces deux noms n'apparaissent dans l'en-tête du *Canard* qu'au vol. 2, n° 12, 21 décembre 1878. Ils sont alors identifiés comme éditeurs-propriétaires. Mais Mondou et Godin sont les associés de Berthelot dès le lancement du titre. Lors du décès d'Alphonse Mondou, survenu durant l'été 1880, Berthelot a livré un vibrant témoignage de reconnaissance envers ce collaborateur de la première heure, saluant également son œuvre à titre de président de l'Union des typographes. Voir : *Le Vrai canard*, vol. 1, n° 48, 17 juillet 1880, p. 2. En ce qui concerne Godin, Nicole Allard est parvenue à retrouver deux typographes à l'emploi de *La Minerve* en 1877 portant ce patronyme : Théo., du département des impressions, et Herménégilde, employé au journal. Elle n'a pas été en mesure d'affirmer lequel de ces deux hommes a été associé au *Canard*, mais elle souligne qu'Herménégilde Godin devait être un proche parent de Mondou car il était inscrit à la même adresse dans les registres du journal. Allard indique également qu'au moment de la mort de Berthelot, *La Minerve* fait mention d'un troisième typographe associé dans l'entreprise de 1877, un dénommé Morache. Mais elle soutient qu'il lui a été impossible de retrouver sa trace dans les documents administratifs. Nicole Allard, *op. cit.*, p. 138.

<sup>50</sup> Nicole Allard, *op. cit.*, p. 116.

<sup>51</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 11, 15 décembre 1877, p. 2.

<sup>52</sup> Nicole Allard, *op. cit.*, p. 118.

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 12, 22 décembre 1877, p. 4.

troupe d'Aimée. Nous ne publierons pas cette liste aujourd'hui. Ces messieurs en s'abonnant au *Canard* et en payant d'avance peuvent s'éviter une foule de petits désagréments. Par exemple, supposons le cas où une gentille cane nous demande si son mari ou son amoureux a été à un spectacle dangereux pour sa morale, et si elle termine sa lettre par ces mots: « Je t'embrasse sur ton cher petit bec fin. » Vous comprendrez que nous ne pousserions pas l'indélicatesse au point de refuser de satisfaire la curiosité de cette fille d'Ève en lui faisant parvenir un billet par la poste. Si la personne était de nos bons abonnés la cane ne réussirait jamais à nous faire commettre une indiscretion<sup>55</sup>.

S'il fait mine de mousser la popularité de son entreprise, Berthelot se décharge rapidement de son administration. *Le Canard* du 21 décembre 1878 annonce que l'humoriste n'est plus que rédacteur de la feuille, alors que ses associés en sont les éditeurs-propriétaires<sup>56</sup>. S'agit-il du premier épisode de la brouille menant, quelques mois plus tard, au départ de Berthelot de son populaire journal? Il nous est impossible de l'affirmer avec certitude. Quoi qu'il en soit, une note parue dans l'édition du 2 août 1879 nie les rumeurs à l'effet que Berthelot ait quitté la rédaction du *Canard* pour fonder une autre feuille comique<sup>57</sup>. Mais c'est déjà la fin : le journal fait paraître deux autres numéros avant de retirer le nom de Berthelot de son en-tête, mais il est évident que les textes publiés ne portent plus la griffe de l'humoriste. Une semaine plus tard, ce dernier met définitivement fin aux rumeurs en lançant un nouveau titre.

#### 2.4.2 *Le Vrai canard*

*Le Vrai canard*, que Berthelot fonde le 23 août 1879, entre en concurrence directe avec son ancien journal, laissant croire que la séparation a eu lieu en de bien mauvais termes. Cette impression est renforcée par les efforts apparents qui ont été faits afin

<sup>55</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 14, 5 janvier 1878, p. 3.

<sup>56</sup> *Le Canard*, vol. 2, n° 12, 21 décembre 1878.

<sup>57</sup> *Le Canard*, vol. 2, n° 44, 2 août 1879, p. 2.

de rendre cette feuille plus attrayante que l'ancienne. Berthelot cherche à convaincre son public de le suivre dans cette nouvelle entreprise : la une possède une présentation visuelle plus élaborée, ornée d'un en-tête agrandi ainsi que d'une caricature. Car si *Le Canard* fait figurer des images en page 2 et 3, c'est en page 1 et 3 qu'elles sont publiées dans le nouveau journal, ce qui sera d'ailleurs la formule de tous les autres journaux publiés par Berthelot. Cette innovation semble des plus efficaces, car il faut à peine trois semaines au *Canard* pour imiter son nouveau rival<sup>58</sup>. *Le Vrai Canard* porte d'abord simplement la mention «H. Berthelot et Cie. Éditeurs-Propriétaires ». Puis, à partir du 24 décembre 1880, W. F. Daniel est désigné comme le nouvel imprimeur et administrateur du titre<sup>59</sup>. Encore une fois, l'associé de Berthelot dans son entreprise de presse est son typographe.

*Le Vrai canard* donne quelques indications suggérant que son tirage est similaire à celui de l'ancien journal de Berthelot. Le rédacteur semble donc être parvenu à conserver son public en dépit de, ou peut-être grâce à, la confusion créée par les titres. Le 11 septembre 1880, Berthelot pousse l'audace jusqu'à affirmer que sa feuille possède une circulation « plus considérable que celle de tout autre journal français du Canada — sans exception<sup>60</sup> », se déclarant prêt à parier que ce chiffre est supérieur à celui de l'étoile montante de la presse de l'époque, *La Patrie*. Des bravades ne mettant cependant pas un terme aux menaces amusantes visant à assurer la viabilité économique du titre. Mais, signe des temps, Berthelot n'essaie plus d'attirer de nouveaux abonnés, il s'en prend plutôt aux mauvais payeurs. Dans le numéro du 6 décembre 1879, par exemple, le rédacteur déclare que « Si un certain hôtelier de la rue Bonaventure qui doit \$2,00 au Vrai Canard, ne vient pas solder son compte avant mardi à midi, nos lecteurs apprendront quelque chose de drôle sur son

---

<sup>58</sup> *Le Canard*, vol. 2, n° 50, 13 septembre 1879, p. 1.

<sup>59</sup> *Le Vrai canard*, vol. 2, n° 19, 24 décembre 1880.

<sup>60</sup> *Le Vrai canard*, vol. 2, n° 4, 11 septembre 1880, p. 2.

sujet<sup>61</sup>. » Quelques semaines plus tard, ce sont tous les abonnés retardataires qui sont pris à partie par Berthelot :

Nous n'avons pas l'intention d'intenter des actions judiciaires contre nos débiteurs retardataires, mais pour nous venger nous amuserons nos lecteurs à leurs dépens. Tous les mauvais agents seront passés au bob sans exception. Avec la circulation que nous avons dans tous les villages de la Puissance, il nous sera facile d'obtenir les informations nécessaires sur les individus que nous voudrions abrutir. Un an d'abonnement gratis sera donné à toute personne qui nous fera parvenir des scies contre les agents réfractaires. Il est bien entendu que nos vengeances ne seront exercées que sur des gens qui ont cru nous blaguer. Nous donnons un avis particulier à un barbier de Rimouski et à deux agents de Sherbrooke. Qui vivra rira<sup>62</sup>.

Mais la plus grande innovation figurant dans *Le Vrai canard* se situe sans contredit dans son feuilleton. Jusque-là, tous les journaux de Berthelot comportent la reproduction d'un roman publié à raison d'un chapitre par numéro: ce texte couvre la première page du *Canard* et, dans *Le Vrai canard*, lorsqu'une partie de cet espace est octroyé à la caricature, il occupe la moitié de la première page et le quart de la seconde. Cette répartition du contenu demeure intacte le 20 décembre 1879<sup>63</sup>, mais c'est Berthelot qui est désormais l'auteur du texte. Sous le pseudonyme de Ladébauche, il publie *Les mystères de Montréal*, un roman à la limite du pastiche mettant en scène les amours d'Ursule et Bénoni, un couple se courtisant dans la langue québécoise la plus fleurie. Le texte, bien qu'il ait ensuite été publié sous forme de livre, est truffé de références à l'actualité du moment. Même si Berthelot se commet en tant que romancier, il demeure donc évident que sa plume est celle d'un chroniqueur politique. D'ailleurs, le titre *Les mystères de Montréal* n'est pas anodin, car il permet à Berthelot de livrer au passage quelques commentaires concernant les

<sup>61</sup> *Le Vrai canard*, vol. 1, n° 16, 6 décembre 1879, p. 3.

<sup>62</sup> *Le Vrai canard*, vol. 1, n° 21, 10 janvier 1880, p. 3.

<sup>63</sup> *Le Vrai canard*, vol. 1, n° 18, 20 décembre 1879, p. 1.

affaires municipales<sup>64</sup>. Le roman est donc publié en deux parties, du 20 décembre 1879 au 31 juillet 1880, puis du 20 novembre 1880 au 5 mars 1881. Il faudra ensuite attendre plus de douze ans avant que Berthelot rédige à nouveau le feuilleton de l'une de ses feuilles.

Comme ce fut le cas pour le journal précédent, l'épisode du *Vrai canard* tourne court assez rapidement. D'ailleurs, les raisons de la fermeture exposées dans les colonnes de la feuille semblent pour le moins incomplètes. Officiellement, Berthelot souhaite depuis quelque temps changer le titre de son journal pour mettre fin à la confusion qu'il engendre. Mais le rédacteur affirme avoir différé son projet pendant plus de six mois, prétextant avoir commandé « une des célèbres presses Marinoni de Paris, indispensables pour l'agrandissement de notre format<sup>65</sup>. » Mais si Berthelot prend son temps, c'est plutôt pour exaspérer son rival, Rémi Tremblay, le rédacteur du *Canard*, qui n'apprécie pas du tout la concurrence. C'est à une véritable guerre d'usure que se livrent les deux humoristes au cours de l'année 1881, chacun utilisant son journal afin de sommer l'autre de changer son titre. Au cours de cet épisode, Berthelot affuble Tremblay de l'un des sobriquets tenaces dont il a le secret, le rebaptisant *Toque-Scie*<sup>66</sup>. S'il s'attire des moqueries, c'est tout de même Tremblay qui remporte la bataille : en novembre, il contraint Berthelot à changer son titre par voie de sommation<sup>67</sup>. Au moment où le *Vrai canard* s'éteint, son rédacteur s'efforce donc de taire sa cuisante défaite.

Mais un autre facteur a pu selon nous causer le retard caractérisant la fin du *Vrai canard*. Dans l'édition du 29 janvier 1881<sup>68</sup>, Berthelot annonce qu'il a pris un

<sup>64</sup> Voir par exemple, en ce qui concerne la gestion par la ville des épidémies de variole: *Le Vrai canard*, vol. 1, n° 21, 10 janvier 1880, p. 1, « La grosse picote ».

<sup>65</sup> *Le Vrai canard*, vol. 3, n° 12, 5 novembre 1881, p. 2.

<sup>66</sup> *Le Vrai canard*, vol. 3, n° 11, 29 octobre 1881, p. 3.

<sup>67</sup> Nicole Allard, *op. cit.*, p. 122-123.

<sup>68</sup> *Le Vrai canard*, vol. 2, n° 24, 29 janvier 1881, p. 3.

engagement de reporter sérieux au *Monde*. Incidemment, ce numéro est le dernier nous paraissant à la hauteur du talent de l'humoriste. Tous les autres, à l'exception peut-être des tout derniers numéros, sont d'une lecture pénible à laquelle Berthelot n'a pas habitué son public. Les textes sont moins amusants, comportent davantage de fautes de français ainsi que plusieurs répétitions de blagues déjà publiées. Est-ce toujours Berthelot qui rédige *Le Vrai canard* en 1881? Est-il trop envahi par la polémique l'opposant à Tremblay pour assurer à ses textes la qualité qui a fait leur renommée? Quoi qu'il en soit, Berthelot ne semble pas avoir été très présent à la barre de son journal durant cette année, ce qui a sans doute également contribué à retarder la fermeture du *Vrai canard*, dont le dernier numéro est finalement publié le 5 novembre 1881<sup>69</sup>.

#### 2.4.3 *Le Grognard*

*Le Grognard* est une version améliorée du *Vrai canard* paraissant la semaine suivante, donc sans interruption. Le contenu demeure identique, bien que le ton beaucoup plus mordant indique que Berthelot est revenu au sommet de son art. La principale différence réside dans les dimensions de la feuille : il s'agit du plus grand journal du corpus, comptant cinq colonnes alors que les autres en ont généralement comporté quatre. Encore une fois, l'humoriste compte sur des améliorations techniques pour conserver la fidélité du lectorat malgré le changement de titre. Dès le sixième numéro, Berthelot annonce que *Le Grognard* possède un tirage de près de 12 000 numéros par semaine<sup>70</sup>. L'en-tête ne mentionne que le nom de son rédacteur, mais le nouveau journal comporte des réclames publicitaires pour W. F. Daniel, l'administrateur et imprimeur du *Vrai canard*, dont l'atelier se situe à l'adresse des bureaux du *Grognard*. Daniel a donc vraisemblablement conservé ses fonctions en

<sup>69</sup> *Le Vrai canard*, vol. 3, n° 12, 5 novembre 1881.

<sup>70</sup> *Le Grognard*, vol. 1, n° 6, 17 décembre 1881, p. 2.

dépit du changement de titre. Cette association prend fin le 13 octobre 1883, lorsque le journal ne paraît pas comme il aurait dû le faire. La semaine suivante, Berthelot explique que cette interruption a eu lieu « parce que notre imprimeur nous a fait défaut à la onzième heure<sup>71</sup>. » Il ajoute que l'administrateur et imprimeur du journal, dont il ne mentionne pas le nom, a cru bon de renoncer à son contrat pour des raisons qui lui sont propres. C'est donc Aristide Filiatreault qui a pris le relai, et Berthelot assure son public que « *Le Grogard* continuera à paraître comme par le passé. Les affaires temporelles du journal seront confiées à notre imprimeur, et nous nous chargerons du spirituel<sup>72</sup>. » Le rédacteur, pris de court par les événements, a donc pris une décision quelque peu étonnante, car Filiatreault est le propriétaire du *Canard* et était l'associé de Rémi Tremblay jusqu'à ce que ce dernier quitte le journal le 28 octobre 1882<sup>73</sup>. Les circonstances le poussent à s'allier à un ancien ennemi, celui-là même qui a entraîné la fin du *Vrai canard* deux ans plus tôt. Le geste surprend, mais il permet néanmoins au *Grogard* de reprendre rapidement sa vitesse de croisière, ce qui aurait pu être d'excellent augure pour le journal.

Mais dans l'article suivant de la même édition, celle du 20 octobre 1883, Berthelot annonce une décision quelque peu surprenante : il double le prix de la feuille, qui passe de un à deux cents à l'achat et de cinquante cents à un dollar pour l'abonnement annuel. Le rédacteur explique cette décision en évoquant ce qu'il en coûte pour faire parvenir le journal dans les régions éloignées. La coïncidence est pour le moins frappante : est-ce que l'imprimeur serait parti parce que le journal ne faisait pas ses frais? Berthelot doit donc revoir son budget au plus vite, et faire mousser les ventes de son journal pour le maintenir en vie. Dans les premiers mois de 1884, il part en tournée promotionnelle au Vermont et dans l'État de New York<sup>74</sup>, faisant parvenir au

---

<sup>71</sup> *Le Grogard*, vol. 2, n° 49, 20 octobre 1883, p. 2.

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> Nicole Allard, *op. cit.*, p. 126.

<sup>74</sup> *Le Grogard*, vol. 3, n° 14, 16 février 1884, p. 2.

*Grognard* des chroniques soulignant l'appui reçu de la part des Canadiens français immigrés en Nouvelle-Angleterre. Mais ses difficultés financières perdurent, car le 8 mars 1884, Berthelot annonce que lors de sa prochaine parution, *Le Grognard* fusionnera avec *Le Canard*. Il quitte donc le navire, confiant l'entreprise à Filiatreault. Berthelot quitte amèrement le journalisme humoristique, déçu par ses récents déboires financiers et administratifs:

En nous retirant aujourd'hui du journalisme comique pour nous livrer à des occupations plus lucratives, nous remercions cordialement le public canadien-français de la Puissance et des Etats-Unis pour le patronage bienveillant qu'ils nous ont accordé pendant les sept années que nous avons consacrées à la publication de journaux humoristiques. [...] Depuis plusieurs mois nous avons cherché une personne qui consentit à assumer la responsabilité du *Grognard*. Les écrivains humoristiques que nous connaissons ont tous refusé nos offres, parce que la carrière de journaliste comique ne leur offrait aucun attrait. C'était des gens intelligents qui n'aimaient pas à se dévouer à une tâche aussi ingrate<sup>75</sup>.

Après une telle sortie de scène, on aurait pu croire qu'Hector Berthelot ne serait plus jamais rédacteur d'un journal humoristique. En fait, il ne lui faudra que quelques mois.

#### 2.4.4 Un premier retour au *Canard*

Au moment de son départ du *Grognard*, Berthelot bénéficie d'un emploi relativement stable : il est rédacteur en chef de *L'Étendard*, journal ultramontain dirigé par François-Xavier-Anselme Trudel. Ayant signé un contrat d'un an peu après la fondation du journal, en 1883<sup>76</sup>, il y demeure finalement dix-huit mois<sup>77</sup>. Mais cet

<sup>75</sup> *Le Grognard*, vol. 3, n° 17, 8 mars 1884, p. 2.

<sup>76</sup> *Le Canard*, vol. 8, n° 2, 11 octobre 1884, p. 2.

<sup>77</sup> Henriette Lionais-Tassé, *op. cit.*, p. 49.

épisode tourne court dans les mois suivant la fin du journal satirique. Berthelot, de son propre aveu, est parti lorsque son patron, prétextant des difficultés financières, a voulu réduire son salaire<sup>78</sup>. Mais les opinions arrêtées de Trudel ont aussi joué un rôle dans cette démission, car Berthelot revient au journalisme humoristique visiblement aigri et impatient de régler ses comptes. Redevenu rédacteur en chef du *Canard* le 4 octobre 1884<sup>79</sup>, il ne se donne même pas la peine de rédiger une note pour souligner son retour, entreprenant plutôt de tourner la bigoterie de Trudel en ridicule. Il ne s'agit cependant pas d'un nouveau départ, *Le Canard* ayant continué à être publié par Filiatrault dans l'intervalle, et Berthelot reprend simplement le rôle d'éditeur-proprétaire abandonné quelques mois plus tôt. Son retour à la satire s'explique donc non seulement par la nécessité de travailler, mais aussi par un certain esprit de vengeance.

Cette animosité est exacerbée dès les premiers jours suivant le retour de Berthelot au *Canard*. Dans un article intitulé « Francs-maçons et Endormeurs » paru dans *L'Étendard*, Trudel s'en prend ouvertement à son ancien employé, l'accusant d'ingratitude et alléguant qu'il appartiendrait à une loge maçonnique. Cette attaque en règle s'en prend à Berthelot sur le plan personnel. Dans l'édition suivante du *Canard*, le rédacteur choisit donc de se défendre publiquement. C'est ainsi qu'il révèle au public s'être jadis fait initier à la franc-maçonnerie, « histoire de satisfaire une curiosité bien légitime alors chez un reporter qui veut tout voir et tout connaître dans notre bonne ville de Montréal<sup>80</sup>. » Il rapporte ensuite avoir raconté cet événement à Trudel en janvier 1882, en spécifiant avoir depuis rompu ce lien, cette institution n'étant, selon lui,

[...] utile qu'aux hommes mariés qui veulent avoir une raison pour passer une couple de nuits par mois en dehors du toit conjugal, attendu que les

---

<sup>78</sup> *Ibid.*

<sup>79</sup> *Le Canard*, vol. 8, n° 1, 4 octobre 1884.

<sup>80</sup> *Le Canard*, vol. 8, n° 2, 11 octobre 1884, p. 2.

séances des loges commencent à huit heures du soir et se prolongent jusqu'à deux, trois ou même quatre heures du matin<sup>81</sup>!

Berthelot n'en reste pas là. Dans les numéros suivants, il riposte en plaçant Trudel au cœur d'un véritable carnaval de situations cocasses, livrant à chaque édition de nouvelles trouvailles à son public. D'abord, il publie les procès-verbaux de *L'association canadienne pour l'avancement de l'ignorance*<sup>82</sup>, organisme loufoque dont les membres sont incidemment tous des ultramontains et dont Trudel est évidemment le président. Surnommé *Le Grand Vicaire*, il est dépeint comme un despote contestant l'autorité du Pape et vivant grassement des dons de ses disciples. Berthelot parodie à maintes reprises l'autoritarisme de son ancien patron, rédigeant *L'Évangile du Grand Vicaire*<sup>83</sup>, ou encore inventant un coup d'État orchestré par Trudel pour devenir « roi du Bas-Canada<sup>84</sup> ».

Toutes ces moqueries à l'endroit de Trudel, si elles sont pour le moins colorées, ont failli avoir une fin tragique. Car un soir de février 1885, las de voir leur père ridiculisé semaine après semaine, les deux fils de Trudel décident de donner une correction à Berthelot : ils l'attendent dans la rue pour le battre à coups de cannes chargées de plomb<sup>85</sup>. L'humoriste, sérieusement blessé, choisit de riposter avec sa plume. Il publie dans *Le Canard* du 14 février un article où il annonce sa propre mort, profitant de l'occasion pour dénoncer ses agresseurs et se payer la tête de Trudel<sup>86</sup>. Berthelot publie d'ailleurs quelques années plus tard, dans les pages du *Violon*, une caricature d'Henri Julien le représentant au lendemain de l'altercation (*Figure 2.5*).

---

<sup>81</sup> *Ibid.*

<sup>82</sup> *Le Canard*, vol. 8, n° 1, 4 octobre 1884, p. 2; *Le Canard*, vol. 8, n° 11, 13 décembre 1884, p. 2.

<sup>83</sup> *Le Canard*, vol. 8, n° 3, 18 octobre 1884, p. 2.

<sup>84</sup> *Le Canard*, vol. 8, n° 6, 8 novembre 1884, p. 2.

<sup>85</sup> *Le Canard*, vol. 8, n° 20, 14 février 1885, p. 2.

<sup>86</sup> Aurélien Boivin insiste sur l'impact considérable de cet article, le présentant comme « L'une des plus spectaculaires mystifications de Berthelot ». Aurélien Boivin, *loc. cit.*, p. 2.



LA VICTIME DES CASTORS

telle, qu'elle a parue dans les rues après sa rencontre avec les gens de  
L'ETENDARD.

(Source : *Le Violon*, vol. 2, n° 9, 19 novembre 1887, p. 1.)

**Figure 2.5** Berthelot tabassé par les fils de F.-X.-A. Trudel, d'après *Le Violon*

Durant les semaines suivant cet incident, vraisemblablement afin de ne pas sembler intimidé, Berthelot se moque de Trudel avec un regain d'ardeur. Mais après six mois de blagues incessantes, l'humoriste semble perdre intérêt à son sujet. D'ailleurs, au même moment, l'actualité politique canadienne se met à prendre toute la place dans les journaux montréalais, et *Le Canard* n'y fait pas exception. C'est donc le soulèvement des Métis qui vole la vedette, et occupe Berthelot durant le printemps et l'été de 1885.

En 1884 et 1885, pendant les quelques mois qu'a duré son retour au *Canard*, Berthelot travaille également pour *La Patrie*, quotidien dirigé par Honoré Beaugrand. L'humoriste y publie du 5 septembre 1884 au 24 mars 1885 une série de chroniques intitulée *Montréal, le bon vieux temps*<sup>87</sup>. Il semble pourtant que cette nouvelle incursion dans un journal sérieux n'ait pas été plus favorable pour Berthelot que son passage à *L'Étendard*. En effet, à la fin de juillet 1885, lorsque *Le Canard* devient la propriété de l'ancien directeur du *Farceur*, Berthelot quitte une fois de plus le titre qui l'a rendu célèbre. Son départ semble même avoir été soudain, car le dernier numéro arborant son nom dans l'en-tête<sup>88</sup> ne porte déjà plus sa marque. La semaine suivante, *Le Canard* paraît sans interruption et presque inchangé, seul le nom du rédacteur en chef ayant été remplacé par celui de Ladébauche. En utilisant le nom du personnage le plus célèbre de Berthelot, Beaugrand semble donc avoir voulu berner le public afin d'éviter une baisse des ventes. Face à un tel procédé, la riposte du véritable Ladébauche ne se fait pas attendre. À peine deux semaines plus tard, Berthelot lance une fois de plus un nouveau titre.

#### 2.4.5 *Le Bourru*

C'est à Longueuil que Berthelot établit *Le Bourru*, journal qu'il lance le 8 août 1885. Associé dans cette entreprise avec un dénommé Sainte-Marie, le rédacteur annonce dès le premier numéro que le tirage de sa feuille s'élève à 20 000 copies<sup>89</sup>. Bien que *Le Bourru* soit vendu un cent la copie comme l'était *Le Canard*, ce chiffre est le plus élevé de toutes les indications de tirage parues dans les différents journaux de Berthelot, ce qui le fait paraître plutôt ambitieux, même pour un prospectus. Si ce journal est fondé pour donner un rival à celui de Beaugrand, ce sont à nouveau les

---

<sup>87</sup> Nicole Allard, *op. cit.*, p. 127.

<sup>88</sup> *Le Canard*, vol. 8, n° 43, 25 juillet 1885, p. 2.

<sup>89</sup> *Le Bourru*, vol. 1, n° 1, 8 août 1885, p. 2.

événements politiques qui y prennent toute la place : le procès de Louis Riel déchire alors le Canada, polarisant le débat entre francophones et anglophones. Au moment de la parution du prospectus, il y a une semaine jour pour jour que le juge a condamné le chef des Métis à la potence<sup>90</sup>, et *Le Bourru* consacre l'essentiel de ses colonnes à ce sujet brûlant. Mais cette fois, le traitement d'une crise politique ne parvient pas à prévenir la fin brutale de la feuille satirique. Le 12 septembre, après seulement un mois de publication, le titre cesse de paraître sans préavis, le dernier numéro annonçant même la suite du feuilleton dans la prochaine édition. Cette fermeture soudaine ne permet même pas à Berthelot de commenter l'acte final du drame, la pendaison de Riel étant survenue le 16 novembre. Il s'agit donc du plus cuisant échec commercial de la carrière de Berthelot, car il n'est parvenu à assurer la viabilité du journal, notamment face à la concurrence quelque peu déloyale de Beaugrand. Après une rapide envolée, *Le Bourru* a donc connu une chute tout aussi soudaine.

#### 2.4.6 *Le Violon*

Il faudra un peu plus d'un an à Berthelot avant de fonder un nouveau titre satirique. Il est de retour à Montréal, place Jacques-Cartier, lorsqu'il crée *Le Violon* le 23 septembre 1886. La feuille, dont le sous-titre est *Le journal qui fait danser*, est publiée par l'Imprimerie générale, atelier où Trefflé Berthiaume imprime son nouveau quotidien *La Presse* en plus d'une multitude d'autres feuilles, dont *La Minerve*<sup>91</sup>. De façon plus marquée encore que les anciens titres de Berthelot, *Le Violon* témoigne d'un souci de qualité artistique. Son en-tête, très élaboré, est signé Vital Cassan, le collaborateur de la première heure de Berthelot. Puis en mars 1887, presque toutes les caricatures du journal se mettent à être signées *Crinclin*,

<sup>90</sup> Lewis H. Thomas, « Louis Riel », *Dictionnaire biographique du Canada*, p. 13.

<sup>91</sup> Nicole Allard, *op. cit.*, p. 129.

pseudonyme de l'un des caricaturistes les plus en vue de Montréal, Henri Julien. Depuis qu'il est passé l'année précédente à l'emploi du *Montreal Star*, l'illustrateur a vu sa popularité monter en flèche. Quand Berthelot l'engage comme collaborateur du *Violon*, il s'assure non seulement des services d'un dessinateur talentueux, mais aussi d'une vedette. Mais de telles ambitions coûtent cher et nuisent considérablement aux finances de l'entreprise. Loin d'avoir appris de la fin au *Grogard*, il annonce en septembre 1887 qu'il double à nouveau le prix de son titre, même si le prétexte change : « Les propriétaires se sont vus obligés d'augmenter le prix de leur journal à cause des sacrifices qu'ils ont dû faire pour offrir au public un journal caricaturiste réellement artistique<sup>92</sup>. » À la suite de cette annonce, Berthelot semble recevoir un nombre considérable de plaintes, car il commence à se rétracter petit à petit : l'augmentation ne touchera pas les résidents de la ville de Montréal, elle ne s'appliquera pas à ceux qui sont déjà abonnés, etc. Finalement, la hausse a encore une fois raison du journal : elle a lieu le premier janvier 1888, et *Le Violon* prend fin le 28 janvier 1888, dans une édition où rien n'indique une fermeture imminente. Les numéros de l'année 1888 sont toutefois d'une qualité sans égale dans l'ensemble des journaux de Berthelot, dotés d'une magnifique caricature couvrant toute la page frontispice et ne comptant plus qu'une demie page de publicité. Mais en se donnant les moyens de publier un journal à la hauteur de ses aspirations, Berthelot en a lui-même creusé la tombe. Il faut cependant ajouter que d'autres circonstances ont aussi causé la chute précipitée du *Violon* : Berthelot engage à cette époque une poursuite contre son associé dans cette affaire, un certain Édouard Rodier de Saint-Jérôme. Il entend ainsi se faire payer un salaire qu'aurait dû lui verser l'administrateur du journal, un montant s'élevant à « 13 semaines de rédaction du *Violon* à 10\$, du 5 novembre au 4 février 1888<sup>93</sup> [sic] » et à partir duquel Berthelot devait à son tour prélever les gages d'Henri Julien. Cet événement a donc sans aucun doute contribué à devancer la fermeture d'un journal se trouvant déjà près du gouffre.

<sup>92</sup> *Le Violon*, vol. 1, n° 52, 17 septembre 1887.

<sup>93</sup> Nicole Allard, *op. cit.*, p. 133.

#### 2.4.7 Les têtes de Turc de Berthelot

Un autre événement marque les derniers mois du *Violon*, contribuant lui aussi à sa perte : au cours de l'été de 1887, Odilon Goyette, député provincial du comté de Laprairie et candidat à la mairie de Saint-Constant, intente une poursuite en dommages et intérêts contre Berthelot. Il réclame 10 000\$ pour diffamation, à la suite de propos parus dans *Le Violon* du 23 juillet<sup>94</sup>. L'article met en scène le personnage de Ladébauche expliquant à son fils en quoi l'adversaire de Goyette est un meilleur candidat à la mairie. Mais Berthelot commet l'erreur d'attaquer sa tête de Turc sur le plan personnel : il présente Goyette comme un libéral tellement anticlérical qu'il aurait déjà levé la main sur son curé, en plus d'insinuer qu'un célibataire de quarante-cinq ans comme lui ne peut pas être homme recommandable. La dernière accusation est d'ailleurs pour le moins surprenante, car Berthelot ne s'est jamais marié lui non plus.

Le procès débute à peine un mois plus tard, le 29 août. Le 10 septembre, Berthelot fait paraître une rétractation complète dans *Le Violon*, mais l'article, un vibrant plaidoyer pour le statut de vieux garçon, est sur un ton beaucoup plus moqueur que sincère :

*Le Violon* se trouve aujourd'hui dans une singulière position. Dans quelques jours il paraîtra devant les petits jurés pour répondre à l'accusation de libelle proférée contre lui par le député de Laprairie à la législature locale. Au début du procès l'interprète de la cour, se tournant vers les jurés, leur dira solennellement: À cette accusation le défendeur a plaidé non-coupable et il est mis entre les mains de Dieu et de son pays, lequel pays vous représentez. Vous allez rester ensemble, etc. etc. Saisissez-vous bien le ridicule de la situation? *Le Violon* entre les mains de Dieu! Ce sera la première fois que le bon Dieu aura un violon entre les mains. Et tout ça, la faute à M. Odilon Goyette. S'il était bon chrétien il

<sup>94</sup> *Le Violon*, vol. 1, n° 44, 23 juillet 1887, p. 2.

se serait contenté de mettre nos articles au pied de la croix, en expiation de l'idée qu'il a eue de se faire élire dans Laprairie.<sup>95</sup>

Le rédacteur passe à nouveau à l'offensive dès la semaine suivante, s'indignant publiquement que Goyette ne se soit pas présenté au tribunal lors de l'audience<sup>96</sup>. Il s'en donne également à cœur joie quelques mois plus tard, lorsque Goyette est accusé d'avoir été élu frauduleusement en inscrivant des personnes décédées sur les listes électorales (*Figure 2.6*), méfait dont Goyette sera finalement déclaré coupable en janvier 1889.

---

<sup>95</sup> *Le Violon*, vol. 1, n° 51, 10 septembre 1887, p. 2.

<sup>96</sup> *Le Violon*, vol. 1, n° 52, 17 septembre 1887, p. 2.



### SCENE NOCTURNE DANS LE CIMETIERE DE LAPRAIRIE

M. GOYETTE—Excusez, mes amis, si je vous dérange comme ça. Je viens de faire annuler mon élection. Tout est à recommencer. Si mes agents viennent vous retrouver pour voter de nouveau, ne bougez pas. Vos votes m'ont causé bien du chagrin.

CHŒUR DES TRÉPASSÉS—Dévire! ton chien est mort pour avoir encore nos votes. Fichez votre camp et laissez-nous reposer.

(Source : *Le Violon*, vol. 2, n° 14, 24 décembre 1887, p. 1.)

Figure 2.6 O. Goyette et les morts qu'il a fait voter pour lui, selon *Le Violon*

Si Berthelot publie à cette époque quelques comptes-rendus comiques parodiant le déroulement du procès, les véritables procédures traînent en longueur. Le jugement n'est rendu que le 30 juin 1888, après quoi Berthelot porte sa cause en « cour de révision<sup>97</sup> ». Mais les deux tribunaux le déclarent coupable, et il doit payer une amende de 427,52\$ afin d'éviter la prison. Afin de réunir cette somme, Berthelot fait appel à toutes ses relations dans le monde de la presse, leur demandant de l'aider à organiser une conférence au Cabinet de lecture paroissial de Montréal. L'événement a

<sup>97</sup> Nicole Allard, *op. cit.*, p. 132.

lieu le 27 décembre 1889, et l'allocution prononcée par Berthelot ce soir-là, intitulée *Vingt ans de journalisme*, connaît un grand succès<sup>98</sup>. En volant à son secours, le lectorat et les confrères de Berthelot lui ont témoigné une affection et un attachement ne faisant aucun doute. Il s'agit d'une indication significative de la popularité de l'humoriste, ainsi que de son influence réelle sur la société montréalaise. Car c'est son public qui a sauvé Berthelot de la prison, le tirant de la pire mésaventure de toute sa carrière, lui qui s'en est pourtant pris à nombre de personnalités publiques.

Car Odilon Goyette est loin d'avoir été la seule victime de Berthelot. D'autres ont bien plus que lui souffert des blagues parfois assassines du journaliste. On peut évoquer entre autres, Rémi « Toque-Scie » Tremblay, cité précédemment, Honoré Beaugrand, fait « serpent de maire<sup>99</sup> » de Montréal, sans oublier François-Xavier-Anselme Trudel, le rédacteur en chef de *L'Étendard*, dont la dispute très publique avec Berthelot a été mentionnée plus haut. Mais la principale victime de Berthelot, celui dont le nom est passé à la postérité adjoint à celui de l'humoriste, est le politicien conservateur Charles Thibault. Dès les premières parutions du *Canard*, son rédacteur a multiplié les blagues à propos de la taille des pieds du brillant orateur, au point où ce ne sont pas ses propos, mais bien ses souliers qui sont devenus le point de mire du public. Ce que rapporte Victor Morin, dans la préface de l'ouvrage d'Henriette Lionais-Tassé :

Au premier rang de ces têtes-de-turc vient assurément Charles Thibault, avocat et politicien de talent, dont la réputation ne passera à la postérité qu'avec le ridicule des pieds hyperboliques dont l'implacable Berthelot l'avait gratifié. Si un client, ou surtout une cliente, pénétrait dans son bureau (et souvent on prenait un prétexte quelconque pour y entrer), son

---

<sup>98</sup> Cette conférence fait partie des textes publiés par l'éditeur Pigeon au moment de la mort de Berthelot. Voir *Le Canard*, Seconde série, entre le vol. 2, n° 48, 26 octobre 1895 et le vol. 3, n° 1, 30 novembre 1895.

<sup>99</sup> *Le Violon*, vol. 1, n° 1, 23 septembre 1886, p. 2.

premier regard se dirigeait vers les extrémités pédestres plutôt que vers la figure de cet homme de loi, si bien qu'il en était agacé à la fin des fins!<sup>100</sup>

Au fil des différentes publications de Berthelot, les chaussures de Thibault sont devenues un véritable symbole, prenant des proportions pour le moins carnavalesques (Figure 2.7).



(Source : *Le Violon*, vol. 2, n° 18, 21 janvier 1888 p. 3.)

**Figure 2.7** La taille des pieds de Charles Thibault, selon *Le Violon*

<sup>100</sup> Henriette Lionais-Tassé, *op. cit.*, p. v.

Pourtant, vers la fin de la vie de Berthelot, au moment où il a fait la paix avec Thibault, ce dernier lui a avoué que la blague l'a rendu célèbre un peu partout en Amérique du Nord :

Savez-vous que votre satané CANARD a été le facteur le plus puissant de ma popularité dans le Canada comme aux Etats-Unis? Chaque fois que je visitais pour la première fois une ville de l'autre côté des lignes, et chaque fois que l'on me présentait à un citoyen de l'endroit, on [ne] me regardait pas la figure. C'était vers mes pieds que se dirigeaient tous les yeux. Chacun voulait s'assurer si réellement j'avais des pieds chaussant des souliers de 18 points. À la fin on se disait il n'a pas les pieds si longs après tout. J'étais obligé de leur dire que je portais des neufs<sup>101</sup>.

Berthelot a donc taquiné Thibault avec une constance remarquable, et ce jusqu'au dernier numéro du *Canard* publié à la veille de sa mort. Pourtant, le politicien n'a jamais riposté comme l'ont fait Goyette et les fils de Trudel. C'est tout de même son nom qui est demeuré associé à la carrière de Berthelot pour de bon, faisant de lui sa tête de Turc de loin la plus célèbre.

#### 2.4.8 *L'Iroquois*

En 1890, Berthelot lance un journal constituant une exception dans son œuvre : une feuille humoristique paraissant dans le cadre d'élections provinciales. Ce type de journaux éphémères, destinés exclusivement à faire pencher l'opinion publique en faveur d'un parti avant de disparaître au lendemain du scrutin, est à cette époque chose courante. L'original Berthelot ne souhaite cependant pas imiter les autres : non seulement assure-t-il le public dans son prospectus qu'il entend continuer la publication une fois les élections terminées, mais il se targue également de lancer la

---

<sup>101</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 2, n° 46, 5 octobre 1895, p. 4.

première feuille électorale indépendante. Son journal s'en prend indifféremment aux chefs des deux partis politiques, le libéral Honoré Mercier et le conservateur Louis-Olivier Taillon, fait pour le moins inusité dans un contexte électoral. *L'Iroquois* est donc lancé le 24 mai 1890 par Berthelot et son nouvel associé, l'imprimeur et administrateur F.-X. Lessard. Sous plusieurs aspects, le titre ressemble au *Violon* des derniers temps. Henri Julien est à nouveau le maître d'œuvre de la présentation graphique, à laquelle il donne un fini plutôt américain par ses dessins de l'Amérindien stéréotypé de la bande dessinée, le peau-rouge des plaines de l'Ouest. Berthelot a de nouveau revu à la baisse le prix de sa feuille, qui est retourné à un cent le numéro. Est-ce encore cette fois le fossé entre les ambitions de Berthelot pour la présentation de ses feuilles et le prix auquel il a dû les vendre qui a causé la fin de *L'Iroquois* après seulement un mois de publication? Ou est-ce plutôt Berthelot lui-même qui n'a pas bénéficié de la faveur populaire, l'idée d'une feuille électorale tirant à boulets rouges sur les deux partis n'ayant pas eu un écho suffisant dans la population? Finalement, le dernier numéro du titre paraît le 21 juin 1890, commentant les résultats du scrutin de la semaine précédente, offrant toujours l'abonnement annuel et comportant une chronique devant se poursuivre dans l'édition suivante. Berthelot a donc manqué à sa promesse de poursuivre la publication de *L'Iroquois* au-delà du vote, ce qui a cantonné ce journal qui se voulait différent au rang des simples feuilles électorales.

#### 2.4.9 Le retour final au *Canard*

Le 25 novembre 1895, Berthelot effectue un ultime retour au journal auquel son nom est demeuré associé: *Le Canard*. Il peut se le réapproprier, car le titre a été laissé à l'abandon par Honoré Beaugrand en janvier 1888. Alors que Beaugrand avait conservé la toison du journal de 1877, le prospectus de Berthelot porte la mention «Deuxième série. Vol. 1 No.1». Albert-Samuel Brodeur, caricaturiste de *La Presse*,

signe l'en-tête du journal en plus d'être l'auteur de la majorité de ses illustrations. Ces dernières occupent moins d'espace dans le journal qu'au temps d'Henri Julien, mais leur qualité est comparable. Dès le 17 février<sup>102</sup>, Berthelot annonce qu'il doit s'établir dans des locaux plus spacieux. La semaine suivante, il publie un communiqué déclarant que, n'étant plus en mesure de produire et d'administrer seul un journal connaissant un tel succès, il publiera désormais *Le Canard* en association avec l'imprimeur Albert P. Pigeon, qui sera également administrateur du journal. Berthelot, dès qu'il en a eu les moyens, a donc reproduit une fois de plus la répartition des tâches qu'il a privilégiée durant l'ensemble de sa carrière de journaliste humoristique, se réservant la rédaction et laissant au typographe le soin de gérer les questions financières. *Le Canard* semble même avoir pu s'offrir les services d'un vendeur d'espace publicitaire, car l'édition du 24 mars contient un texte promotionnel signé « Léonce de Liège, Gérant des Annonces<sup>103</sup> ». Cette réclame donne d'ailleurs une indication des ventes du nouveau titre : « Voilà le temps d'annoncer dans Le "Canard." Depuis sa réapparition, il a déjà obtenu une circulation de 10,000 copies : Montréal, 6,000 ; Québec 1500 ; Trois-Rivières, Sorel, Ottawa, etc, 2,500.<sup>104</sup>»

Dans *Le Canard* des dernières années, son rédacteur renoue avec un genre qu'il a mis de côté plus d'une décennie plus tôt : le pastiche romanesque. Les feuilletons que rédige Berthelot sont cette fois des imitations comiques, prétextes pour rire dont le canevas est tiré des œuvres d'Alexandre Dumas. Dès la seconde parution de son nouveau journal, l'humoriste lance son premier titre, *Les trois Moustiquaires. Pour rire. (Sujet à la censure du Recorder)*, où s'entremêlent les éléments tirés de l'œuvre originale et ceux issus de l'imagination de Berthelot. Ainsi, les mousquetaires deviennent des policiers de la ville de Montréal, d'où la référence dans le titre au

<sup>102</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 1, n° 12, 17 février 1894, p. 2.

<sup>103</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 1, n° 17, 24 mars 1894, p. 2.

<sup>104</sup> *Ibid.*

*Recorder*, expression désignant à cette époque le juge de la cour municipale. Comme au temps des *Mystères de Montréal*, la politique montréalaise est au cœur des préoccupations romanesques de Berthelot. La publication du feuilleton se termine le 21 avril 1894, mais l'humoriste en a déjà un autre en réserve. *Le Conte de Monto-Christin. Pauvre roman. Pour la classe pauvre. Par un pauvre auteur* paraît à peine deux semaines plus tard. Ce nouveau pastiche a pour but de ridiculiser la presse sensationnaliste, Berthelot faisant mine d'y exposer la misère des classes les moins bien nanties afin de mousser les ventes. Il en fait même la promotion en clamant que le roman « sera publié sans l'autorisation de Lévêque, architecte, un des dignitaires de l'Association Immobilière de Montréal<sup>105</sup> ». Si le feuilleton précédent présentait une certaine ressemblance avec le texte original, celui-ci s'en détache très rapidement, exploitant plutôt un humour à la limite de l'absurde. Il s'agit du feuilleton de Berthelot ayant eu la plus longue publication, cessant de paraître plus d'un an plus tard, en mai 1895.

Ce printemps est le début de la fin pour Berthelot. Dans l'édition du 6 avril, il publie un court article laissant deviner que sa vie personnelle connaît plusieurs bouleversements :

#### Dissolution des chambres

Par un décret prononcé dimanche après-midi, le directeur du *Canard* a dissous ses chambres de la rue St-Jacques et le 10 o'clock gin est partant aboli. Les meubles et tout le saint frusquin des chambres sont par le présent mis en vente<sup>106</sup>.

L'article est suivi d'une petite annonce pour « Un ameublement de chambre de garçon, avec bibliothèque, gravures encadrées, etc.<sup>107</sup> » avec prière de s'adresser au

<sup>105</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 1, n° 22, 28 avril 1894, p. 2.

<sup>106</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 2, n° 19, 6 avril 1895, p. 3.

<sup>107</sup> *Ibid.*

bureau du *Canard*. Quelle est la nature des ennuis qui l'ont poussé à se défaire de ses effets personnels six mois avant son décès? La circonstance a dû le plonger dans le désarroi puisque son *10 o'clock gin*, rencontre hebdomadaire où Berthelot invitait ses amis à prendre un coup chez lui, est décrite comme une véritable institution pour les journalistes, écrivains et autres personnalités montréalaises de cette époque<sup>108</sup>. L'humoriste a donc été dans l'obligation de se reloger, ce qu'il a fait dans un appartement situé au-dessus des bureaux du *Canard*. Six mois plus tard, le dimanche 15 septembre 1895, il devait y trouver la mort, foudroyé par un malaise cardiaque. Un décès soudain qui a plongé dans le deuil aussi bien son public que ses amis et collègues journalistes : l'édition suivante du *Canard*, publiée le 21 septembre, est entièrement consacrée aux notices parues dans les différents journaux, les artisans de la presse ayant uni leurs voix afin de saluer une dernière fois « le seul humoriste vrai que le Canada ait jamais produit<sup>109</sup> ».

Après la mort d'Hector Berthelot, son dernier associé, Albert P. Pigeon, a livré au public quelques pièces inédites retrouvées dans les cartons du rédacteur. *Les petites misères de la vie du reporter*, chronique où Berthelot se livre à une réflexion concernant son métier, fait partie de ces textes révélés au public. Cet article constitue l'un des rares témoignages de Berthelot concernant son propre travail. Il donne de son métier une image peu idyllique, s'apparentant davantage à un apostolat :

Le reporter [...] n'a pas d'autre occupation que de se mêler des affaires de tout le monde. Sa carrière recommence tous les vingt quatre heures.

---

<sup>108</sup> Henriette Lionais-Tassé consacre un court chapitre de sa biographie de Berthelot au *10 o'clock gin*, dressant notamment une longue liste des personnalités montréalaises qui y participaient. Notons entre autres Édouard Faucher de Saint-Maurice, Arthur Buies, Louis Fréchette, Benjamin Sulte, Alphonse-Télesphore Lépine, Édouard-Zotique Massicotte de même qu'Albert P. Pigeon et Lucien Lasalle, ceux qui reprendront les rennes du *Canard* après la mort de Berthelot. Henriette Lionais-Tassé, *op. cit.*, chapitre II « Ses amis », p. 31-33.

<sup>109</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 2, n° 43, 21 septembre 1895, p. 2. Cet article est une reproduction, l'original étant paru dans *La Presse* du 16 septembre 1895.

La tâche de sa journée ne ressemble jamais à celle de la veille, ni à celle du lendemain. S'il y a disette de nouvelles, il lui faut recourir à son imagination pour bourrer de sa prose les colonnes toujours béantes du journal. À l'activité de l'esprit, il doit joindre l'activité du corps. Le reporter est un littéraire qui écrit avec ses jambes. Il doit être familier avec le grand et le petit, le riche et le pauvre, il fréquente le palais et la chaumière. Après avoir foulé les tapis de velours du Windsor, il ira, quelques minutes plus tard, respirer l'atmosphère empestée de la morgue ou d'un cabaret borgne. Les cours, les prisons, les églises, les théâtres et les bureaux publics, pour lui, ne doivent avoir aucun secret. La personnalité du reporter doit s'effacer dans le journal, ses écrits ne sont pas signés. Il meurt, il est oublié. Il ne s'est jamais plaint de son sort. Il est né Bohème et dans la carrière qu'il a embrassée, sa vie a été celle d'un véritable bâton de chaise, émaillée de mille et une tribulations<sup>110</sup>.

Dévoué à une carrière parfois ardue, Berthelot la critique mais affirme du même souffle l'avoir choisie et s'y être consacré au meilleur de ses capacités. C'est cet acharnement qui l'a poussé à pratiquer son métier non pas de manière provisoire comme c'était alors la norme, mais en y consacrant sa vie. Humoriste, il a préféré sourire que grincer des dents, s'employant à décrire dans ses cahiers les aspects les plus agaçants de son métier :

Un jour, c'est l'enterrement d'un notable. Il faut que le bon ange du reporter lui donne une mauvaise note pour un péché de mensonge avec circonstances aggravantes, car le mensonge est tiré à plus de 10,000 exemplaires. Le reporter est obligé de mentir chaque fois qu'il fait son compte rendu de funérailles importantes, histoire de se rendre agréable à la famille ou au parti politique du défunt<sup>111</sup>.

Peut-être est-ce précisément son sens de l'humour qui explique l'opiniâtreté de Berthelot dans l'exercice du journalisme. Se servant de chaque péripétie comme d'un prétexte pour rire, ce métier où chaque journée est différente de la veille a été pour lui

---

<sup>110</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 2, n° 45, 5 octobre 1895, p. 3.

<sup>111</sup> *Ibid.*

une source inépuisable de plaisanteries. Car même les situations périlleuses comportaient pour lui leur part de comédie :

Une transposition de matière, par un typographe distrait, a failli m'attirer une très mauvaise affaire pendant que j'étais reporter à la « Minerve. » C'était en 1876 ou 1877, pendant la grande crise commerciale. J'avais écrit deux rapports. Dans le premier je racontais comment un malheureux qui traversait le pont de glace à pied, passa à travers et resta une demi heure dans l'eau avant qu'il fût retiré de sa position périlleuse. Dans l'autre, j'annonçais la faillite d'une maison de nouveautés de la rue Ste-Catherine. L'imprimeur avait mêlé la matière et le lendemain il se lisait dans le journal une note locale rédigée à peu près comme suit :  
 « M. X..., marchand de nouveautés, No... rue Ste-Catherine, a déposé son bilan sur l'instance de la maison Thibaudeau, Généreux & Cie. Le passif du failli est d'environ \$30,000 et l'actif de \$3,000. M. Marcil, le maire de St-Lambert, qui passait en voiture, a vu le malheureux et a réussi à l'enlever de sa position périlleuse. Il le transporta à sa résidence où il lui prodigua tous les soins que nécessitait sa santé »<sup>112</sup>

En définitive, c'est ce rire qui constitue le contrepois des réflexions laconiques que Berthelot émet à propos de son métier. Prédisposé à tourner n'importe quelle situation à la blague, cette force lui a permis de mener une carrière exceptionnelle. Elle lui a aussi permis de figurer dans la mémoire de ses contemporains comme « le prince des humoristes canadiens<sup>113</sup> ».

...

Le parcours d'Hector Berthelot est celui d'un passionné et d'un intransigeant : journaliste de carrière à une époque où cette profession n'était généralement que passagère, rédacteur de textes originaux alors que plusieurs de ses collègues avaient

<sup>112</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 2, n° 46, 12 octobre 1895, p. 3.

<sup>113</sup> Henriette Lionais-Tassé, *op. cit.*, p. v.

plutôt recours aux ciseaux et aux pots de colle, humoriste relançant sans cesse des feuilles satiriques malgré l'instabilité qui caractérisait alors ce genre journalistique. Ce marginal, toujours artisan d'une nouvelle entreprise de presse, a finalement consacré l'essentiel de sa vie à son travail. Son talent, reconnu par le public de son vivant, salué par ses collègues au moment de sa mort, a donc été le principal moteur de sa carrière. Et la durée remarquable de ses journaux humoristiques indépendants, dont il a sans cesse amélioré l'apparence visuelle tout en maintenant la qualité de leur contenu, a sans aucun doute été sa plus grande victoire. L'œuvre de Berthelot présente donc un intérêt historique justifiant une analyse plus approfondie, ne serait-ce que pour comprendre les particularités de son travail ainsi que les raisons de l'estime que lui a témoigné sa société.

## CHAPITRE III

### HUMORISTE ET JOURNALISTE D'OPINION INDÉPENDANT

#### 3.1 Hector Berthelot, un journaliste de son temps

Notre problématique se développe autour de l'idée que l'humour a permis à Hector Berthelot de pratiquer le journalisme d'une façon différente de celle qui était courante à son époque. Mais pour mettre en lumière cette exception, il est d'abord nécessaire de définir la norme. Dans cette perspective, l'ouvrage de Jean de Bonville *La presse québécoise de 1884 à 1914, Genèse d'un média de masse*<sup>1</sup> constitue un passage obligé. Car cette étude porte spécifiquement sur les journaux hebdomadaires et quotidiens publiés au Québec entre 1884 et 1914 et dédiés à l'actualité politique et générale. Ses conclusions constituent donc un excellent aperçu du paysage journalistique dans lequel s'est inscrit Berthelot, qui en faisait partie intégrante tout en y demeurant une figure marginale. Même si de Bonville n'a évidemment pas intégré de journaux humoristiques au corpus qu'il a étudié, les feuilles que Berthelot a publiées après 1884 auraient très bien pu y figurer. En effet, leur objet a toujours été de transmettre des opinions sur les sujets chauds du moment, à commencer par la politique. Le ton employé était donc différent, mais le contenu est le même. Ce qui permet la comparaison entre les journaux sérieux et les feuilles humoristiques, un exercice permettant d'aborder la seconde catégorie sous un angle très révélateur.

---

<sup>1</sup> Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1988, 416 p.

L'ouvrage de Jean de Bonville repose sur la thèse selon laquelle une profonde mutation s'est opérée dans le monde du journalisme au Québec entre 1884 et 1914. Afin de prouver cette assertion, il a construit à partir de son échantillon deux modèles devant représenter chacun des pôles du changement qu'il observe. La première catégorie, celle du journal d'opinion, se veut une représentation du journal tel qu'il était rédigé au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit du point de départ de la démonstration pour de Bonville, mais le modèle est aussi très propice à la comparaison avec l'œuvre de Berthelot, constituée de publications s'échelonnant entre 1877 et 1895. De Bonville postule que le changement menant la presse québécoise vers la seconde catégorie, celle du journal d'information, s'opère à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais puisque les caractéristiques des feuilles de Berthelot n'ont que très peu évolué après 1877, l'ensemble de ses titres demeure plus comparable au premier modèle, celui du journal d'opinion.

### 3.1.1 Une forme conventionnelle

C'est d'abord la forme des feuilles d'Hector Berthelot qui doit être comparée à celle du journal d'opinion. À l'instar de *La Presse* lors de son lancement en 1884, qui est citée par de Bonville comme un exemple de la présentation matérielle caractéristique des journaux d'opinion<sup>2</sup>, *Le Canard* et ses suites sont tous constitués d'une grande feuille pliée une fois sur elle-même, formant un journal de quatre pages. S'il a rapidement été abandonné par les quotidiens d'information étudiés par de Bonville, ce format *in-folio* est celui qui a été le plus communément utilisé dans la publication des hebdomadaires au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs, plusieurs aspects des titres humoristiques à l'étude s'apparentent davantage à des journaux d'opinion plus anciens que *La Presse* de 1884, qui comptait déjà des éléments de ce qui deviendrait

---

<sup>2</sup> Toutes les informations à propos de *La Presse* contenues dans ce paragraphe sont tirées de :  
*Ibid.*, p. 206.

plus tard le journal d'information. Par exemple, la page frontispice de tous les journaux de Berthelot est principalement consacrée à la reproduction de feuillets, une technique servant à attirer l'attention du lectorat sur la feuille tout en diminuant l'espace du journal alloué au contenu original. Ce procédé était donc utile pour les journaux aux moyens modestes n'employant que peu de rédacteurs, ce qui était le cas de la majorité des titres au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Or quelques décennies plus tard, comme l'observe Jean de Bonville, ce type de journal a tendance à disparaître pour céder sa place aux entreprises de presse produisant des journaux d'informations plus volumineux et publiés plus fréquemment. Dans *La Presse* de 1884, pour en revenir à cet exemple, le journal est toujours un *in-folio*, mais il s'agit déjà d'un quotidien, et sa première page se compose de dépêches télégraphiques, rapportant pêle-mêle les nouvelles les plus récentes. Hector Berthelot, à l'opposé, a été le seul rédacteur de toutes ses feuilles, ce qui explique qu'il ait préféré conserver des méthodes journalistiques plus traditionnelles à une époque où la façon de pratiquer ce métier subissait d'importantes mutations. D'ailleurs, éviter la surabondance de textes semble avoir permis à Berthelot de présenter un journal doté d'une présentation typographique plus agréable que celle des autres titres. De Bonville rapporte en effet que *La Presse* de 1884 compte huit colonnes, une composition du texte très dense, aucune image et des titres minuscules, car l'espace du journal était alors considéré comme trop précieux pour en sacrifier une partie à la lisibilité. Or Berthelot publie cette année-là son *Grognard*, un hebdomadaire de cinq colonnes (tous ses autres journaux n'en ont compté que quatre), possédant une typographie beaucoup moins dense que celle de *La Presse*. Mais la principale caractéristique contribuant à rendre la feuille attrayante demeure les deux caricatures qu'elle arbore, dont une en première page. Ces illustrations constituent d'ailleurs le principal aspect sur lequel il est possible de constater une avance significative de Berthelot sur les journaux de son temps. Car si la comparaison avec *La Presse* permet de constater que ses feuilles présentaient une forme traditionnelle, voire quelque peu désuète au moment de leur production, il faut souligner que la présence d'illustrations, de plus en plus élaborées

avec le temps comme nous l'avons mentionné au chapitre précédent, témoigne du souci de Berthelot de se maintenir à jour sur le plan technologique afin de doter ses journaux de la présentation la plus conviviale possible.

### 3.1.2 Le primat de la politique

Le journal d'opinion ne doit pas son nom à la prépondérance des articles d'opinion, mais au fait qu'il s'organise autour du pôle que constituent les textes politiques. Le primat de la politique est le premier caractère distinctif du journal traditionnel. La politique et, dans une moindre mesure, l'économie sont les sujets de prédilection de ses rédacteurs<sup>3</sup>.

Cette définition, énoncée par Jean de Bonville pour son modèle du journal d'opinion, est également entièrement applicable aux feuilles d'Hector Berthelot. Même s'il est exprimé sur un ton plus léger, le propos de ses journaux est de nature essentiellement politique. Selon nos estimations, cette préoccupation est l'objet d'au moins un quart de la superficie du journal dans 57% de l'échantillon observé (soit 93 numéros sur un total de 162). L'équivalent d'une page entière sur les quatre que compte l'*in-folio* est donc allouée aux sujets politiques, proportion d'autant plus considérable que seule une moitié du journal est consacrée à un contenu original. L'autre moitié est en effet composée du feuilleton, d'autres textes de fiction publiés à l'occasion afin de combler l'espace, ainsi que des annonces couvrant environ une page. Ces éléments composant en moyenne deux des quatre pages, près de la moitié de la superficie du journal consacrée aux textes originaux a donc pour objet le monde politique. Cette similitude du contenu indique que le rédacteur cachait sous des dehors fantaisistes un souci constant de faire connaître à la population les enjeux de l'actualité. Ses feuilles humoristiques s'apparentent donc directement aux journaux d'opinion identifiés par de Bonville, car la primauté de la politique dans leur contenu ne fait aucun doute.

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 216.

Berthelot ne s'est d'ailleurs pas contenté de mettre ce sujet au premier plan de ses articles humoristiques. Le rédacteur est également l'auteur de quelques caricatures parues dans ses feuilles, ainsi que le scénariste de la majorité de celles qu'il commande à des dessinateurs. Or la politique constitue le sujet de la quasi-totalité des caricatures parues dans ses différents journaux. Encore plus systématiquement que les textes, les images se rapportent presque toutes à cet enjeu. La fréquence remarquable à laquelle ces caricatures politiques étaient publiées ainsi que le fait que, étant scénarisées par Berthelot, elles accompagnaient généralement un texte consacré au même sujet, confirme que la politique a joué un rôle fondamental dans les préoccupations du rédacteur.

### 3.1.3 Un parcours journalistique parallèle

Le fait qu'Hector Berthelot ait édité des journaux humoristiques possédant à la fois une forme et un contenu très similaire à celui des titres d'opinion de son époque ne tient pas seulement du mimétisme. Car s'il est vrai qu'il est parvenu à publier ses feuilles comiques avec une constance remarquable, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, il ne faut pas oublier que cet accomplissement n'a constitué que la moitié de son œuvre. Berthelot, humoriste par goût, était aussi journaliste *sérieux* par obligation. Toute sa vie, il a accepté divers contrats dans des feuilles très variées, d'abord pour subvenir à ses propres besoins, mais aussi pour avoir les coudées franches lorsque venait le temps d'écrire pour ses titres satiriques. Il a lui-même bien résumé sa situation en 1881, dans une réponse à *La Patrie* qui avait annoncé quelques jours plus tôt que Berthelot était passé à la rédaction du *Monde* :

Il est vrai que notre rédacteur a accepté un engagement comme reporter au *Monde*, mais nos soirées sont libres et nous les consacrerons à rédiger notre journal. Tout en faisant la chasse aux nouvelles sérieuses, nous

ferons notre cueillette de toutes les bêtises qui se passent dans ce bon public de Montréal.<sup>4</sup>

Il est donc naturel que les feuilles comiques de Berthelot aient partagé les principales caractéristiques des journaux d'opinion, puisque leur rédacteur lui-même se partageait entre les deux genres. En tant que célibataire sans enfant, il pouvait plus facilement mener de front ces carrières parallèles. Mais ce double emploi témoigne surtout du caractère intransigeant de Berthelot, car il s'agit du moyen qu'il a trouvé pour s'adonner à sa passion pour le journalisme humoristique sans avoir à faire de compromis. Son salaire de rédacteur sérieux suffisant à le faire vivre, il consacre ses journées à ce travail alimentaire. Ce faisant, il dépend beaucoup moins du succès de ses journaux humoristiques et peut donc y livrer ses pensées sans trop se soucier des caprices du lectorat. Tout comme le fait qu'il ait conservé des feuilles de taille modeste, ces emplois *de jour* indiquent que la priorité de Berthelot a toujours été son indépendance et qu'il s'est assuré d'être dans une position lui permettant de ne faire que les concessions absolument nécessaires.

Cette précaution s'avère d'ailleurs assez sage lorsqu'on examine le parcours de Berthelot en tant que journaliste conventionnel. La quantité de brefs séjours qu'il a effectués dans des salles de rédaction aux points de vue remarquablement différents aurait en effet pu constituer en soi une carrière suffisamment risquée sans y ajouter en plus l'incertitude caractérisant alors la publication de feuilles humoristiques. C'est dans des feuilles libérales que Berthelot fait d'abord son apprentissage, au tournant de la vingtaine. En 1861, il est engagé au *Pays*<sup>5</sup>, organe montréalais du Parti libéral, avant d'être chroniqueur et responsable des correspondances parlementaires de 1862

<sup>4</sup> *Le Vrai canard*, vol. 2, n° 24, 29 janvier 1881, p. 3.

<sup>5</sup> Toutes les informations biographiques contenues dans ce paragraphe sont tirées de : Nicole Allard, *Hector Berthelot (1842-1895) et la caricature dans la petite presse satirique au Québec entre 1860 et 1895*, Mémoire de maîtrise en histoire de l'art, Québec, Université Laval, 1997, Chapitre 1 : « Portrait d'un journaliste bohème », p. 7-22.

à 1865 au *Courrier de Saint-Hyacinthe*, alors rédigé par son ancien camarade de collège Honoré Mercier. Le jeune homme mène ensuite quelques années d'une vie plutôt vagabonde, période durant laquelle il vit à Québec puis à Ottawa, pratiquant divers métiers comme traducteur, photographe, professeur de français, obtenant même un brevet de lieutenant à l'école militaire de Québec pour gagner un peu d'argent. Ce n'est donc qu'en 1874 qu'il effectue un retour au journalisme, au moment même où il s'installe à nouveau à Montréal. Cette fois, ce sont des feuilles conservatrices qui l'emploient. Il travaille au *Bien public* jusqu'en 1876, puis à *La Minerve*, où il demeure jusqu'à ce que son *Canard* connaisse le succès, au début de l'année 1878. Mais il reprend rapidement du service dans une nouvelle feuille conservatrice, le *Courrier de Montréal*, à laquelle il contribue dès son lancement en 1879. C'est ensuite au *Monde* que collabore Berthelot, d'abord en 1881, puis de 1886 à 1888. Entre temps, en 1883-1884, il effectue un passage chez les ultramontains, à l'emploi du nouveau journal *L'Étendard*, dirigé par François-Xavier-Anselme Trudel. L'expérience s'avère désastreuse pour Berthelot et il quitte ce journal habité d'une rancune tenace envers Trudel. Une amertume redoublée, nous l'avons vu plus tôt, par la raclée que les fils du rédacteur en chef infligent au détracteur de leur père. Mais Berthelot tourne finalement la situation à la blague, se moquant allègrement de son ancien directeur (*Figures 3.1 et 3.2*) et lui donnant des surnoms qui passent rapidement à la postérité, comme le *Grand Vicaire* et le *Roi Carotte*.



*Le texte sous l'image se lit comme suit :*

La scène est sur la rue St. Jacques. Des maçons arrivent pour réparer un pan du mur de l'Étendard qui est délapidé.

*Le Directeur.* — Qu'est-ce que cela veut dire? Retirez-vous de suite avec ces emblèmes de la franc maçonnerie. Personne ne travaillera ici avec un équerre, un compas ou une truelle.

(Source : *Le Groggnard*, vol. 3, n° 12, 2 février 1884, p. 3.)

**Figure 3.1** F.-X.-A. Trudel trop bigot pour que des maçons réparent les murs de L'Étendard, selon *Le Groggnard*

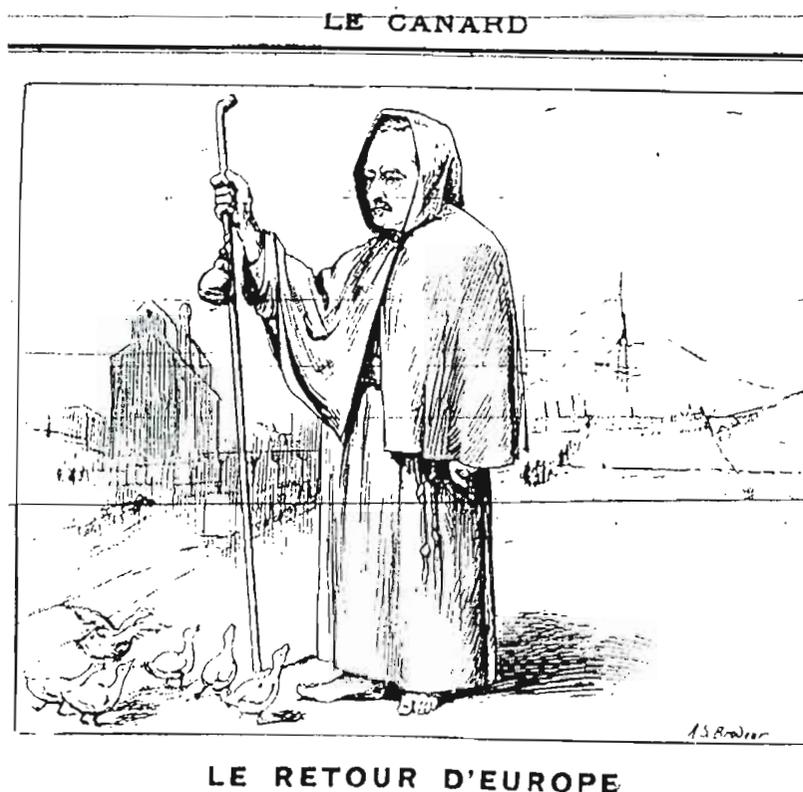


(Source : *Le Grogard*, vol. 3, n° 15, 23 février 1884, p. 1.)

**Figure 3.2** F.-X.-A. Trudel habillant les arbres dénudés par l'hiver, selon *Le Grogard*

Peut-être est-ce pour rompre une fois pour toutes avec le camp conservateur que Berthelot passe ensuite à *La Patrie* du libéral Honoré Beaugrand, où il signe des chroniques de novembre 1884 à mars 1885. C'est également comme chroniqueur qu'il collabore à *La Vie illustrée* en 1889, au *Montreal Star* en 1890, puis à *La Presse* en 1891. Il demeure à l'emploi de ce quotidien jusqu'à la fin de sa vie, puisqu'en août

et septembre 1894<sup>6</sup>, environ un an avant son décès, il effectue un pèlerinage en France au cours duquel il rédige une série de reportages pour le compte de ce titre.



M. Berthelot au débarcadère de la ligne Dominion.

« Laissez venir à moi les petits canards. »

(Source : *Le Canard*, Seconde série, vol. 1, n° 44, 29 septembre 1894, p. 3.)

**Figure 3.3** Berthelot rentrant d'un pèlerinage en France, selon *Le Canard*

<sup>6</sup> Nicole Allard soutient que ce serait plutôt en 1891 que Berthelot effectue ce voyage. Mais c'est bien en 1894 que le rédacteur fait parvenir d'outre-mer des chroniques amusantes qui paraissent dans *Le Canard*. Dans l'édition du 8 septembre 1894, il déclare « Je suis devenu gros manche avec les abbés. À Lourdes, nous sommes devenus les meilleurs amis du monde. Ils sont unanimes à déclarer que le *Canard* n'est pas un péché. » Puis, le 29 septembre, le journal publie une caricature représentant Berthelot revenant d'Europe vêtu en pèlerin (*Figure 3.3*).

Sa carrière journalistique a donc mené Berthelot dans un nombre considérable de salles de rédaction, situées dans plusieurs secteurs du spectre politique de son temps. Au-delà de la précarité des contrats de journaliste, ce parcours indique que Berthelot n'a pas vraiment été soucieux de se gagner les faveurs d'un parti politique par sa fidélité, voire qu'il a carrément été volage dans ses allégeances. C'est ce que semble démontrer le regard amusé que Berthelot jette sur son cheminement mouvementé lorsque, parvenu au faîte de sa notoriété, il le commente dans sa conférence *Vingt ans de journalisme*, prononcée en 1889 dans les circonstances mentionnées précédemment :

Je suis né dans un déménagement, ce qui explique les différents changements qui se sont produits dans ma vie politique. Je déménageais autrefois de boutique en boutique avec le même sans gêne que lorsque je change de chemise.<sup>7</sup>

C'est là que se termine le parallèle qu'il est possible d'établir entre les feuilles de Berthelot et les journaux d'opinion. Car les titres humoristiques sont le fait d'un auteur qui, tout en publiant des feuilles très semblables aux journaux sérieux, ne suit pas de ligne politique. Or faire la promotion des idées d'un parti, d'une tendance ou d'un groupe est la raison d'être même du journal d'opinion tel que défini par de Bonville. Ce qui nous amène à poser la question : est-ce qu'un journaliste du XIX<sup>e</sup> siècle pouvait traiter la politique d'un point de vue strictement indépendant?

---

<sup>7</sup> *Le Canard*, vol. 2, n° 49, 2 novembre 1895, p.1.

## 3.2 La notion d'indépendance journalistique

### 3.2.1 Une véritable indépendance

La volonté d'indépendance constitue l'une des caractéristiques les plus fondamentales du travail d'Hector Berthelot. Mais pour qui envisage son parcours comme celui d'un journaliste d'opinion typique de son époque, cet aspect paraît inusité, voire franchement original. Cette volonté est pourtant indéniable, elle a été maintes fois affirmée dans chacune de ses feuilles, et elle constitue l'un des chevaux de bataille qu'il a le plus farouchement défendus au cours de sa vie. En soi, il ne s'agit pas d'une caractéristique le distinguant des autres rédacteurs de journaux d'opinion. Au contraire, de Bonville affirme que la plupart des feuilles de cette époque se réclament de cette indépendance, sans qu'il s'agisse d'un gage de liberté éditoriale absolue :

Un nombre important de journaux se proclament indépendants des partis politiques. Cette déclaration ne signifie nullement qu'ils s'abstiennent d'appuyer un parti, mais révèle simplement l'absence de lien officiel entre le journal et les partis politiques. Il n'en demeure pas moins que la plupart des journaux manifestent leur sympathie à l'égard de l'un ou l'autre des partis politiques. [...] En se déclarant indépendant des partis, un éditeur n'entend pas exprimer sa neutralité, mais plutôt affirmer la liberté de son journal à l'égard des appareils partisans.<sup>8</sup>

C'est précisément cette définition de ce qu'est l'indépendance journalistique qui constitue le principal point de rupture entre Hector Berthelot et ses confrères rédacteurs de journaux d'opinion : lorsque l'humoriste proclame son indépendance, c'est qu'il entend véritablement ne suivre aucune ligne de parti. Il se fait même une fierté d'avoir choisi d'aller à contre-courant, comme en témoigne une note publiée à l'occasion du premier anniversaire du *Vrai canard* :

---

<sup>8</sup> Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 48-49.

Nous avons été sans pitié pour les politiciens à quelque parti qu'ils appartenissent. Nous avons refusé l'argent de la corruption et nous avons toujours marché la tête haute dans le sentier raboteux de l'indépendance<sup>9</sup>.

Il s'agit pour lui de ne se fier qu'à son jugement pour évaluer les enjeux du moment, de se dégager de toute forme d'allégeance politique contraignante. Il joint bien à l'occasion sa voix à celle de certains groupes, mais c'est toujours à propos d'un enjeu bien précis, et il s'en dissocie dès qu'il le juge nécessaire. Le seul parti qu'il prend, car il n'en prend qu'un, c'est celui des mécontents, des *grognards*:

Grands et petits, pauvres et riches, tout le monde grogne.  
Nous serons l'organe officiel des grognards de tous les partis et nous resterons dans les bornes de l'indépendance la plus absolue<sup>10</sup>.

En ne se conformant à aucune ligne partisane, Berthelot fait figure de marginal parmi les journalistes de son époque. Il est par conséquent impossible de le définir selon le principal critère utilisé pour départager les journaux d'opinion de son temps, la plupart des autres titres se distinguant par leur allégeance à l'une des factions parlementaires. Cependant, Jean de Bonville suggère qu'il ne serait pas précis de se borner à cette catégorisation quelque peu sommaire, puisque si les journaux d'opinion suivaient presque tous une ligne politique, celle-ci n'était pas forcément dictée par un parti. Il identifie d'autres groupes politiques qui se sont exprimés par le biais de journaux d'opinion au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il les divise en deux catégories : les groupes issus d'une faction présente à l'intérieur d'un parti politique, les ultramontains dans les rangs des conservateurs par exemple, et ceux inspirés par une tendance se situant hors des partis formels, comme ce fut le cas du courant nationaliste représenté par des figures comme Henri Bourassa et Armand Lavergne<sup>11</sup>.

<sup>9</sup> *Le Vrai canard*, vol. 2, n° 1, 21 août 1880, p. 2.

<sup>10</sup> *Le Grognard*, vol. 1, n° 1, 12 novembre 1881, p. 2.

<sup>11</sup> Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 49.

En apportant cette précision au portrait général de la presse d'opinion, il aurait donc pu être possible d'identifier une faction ayant pu compter Hector Berthelot dans ses rangs. Il est vrai que le rédacteur ne s'est pas borné aux affaires parlementaires, donnant son avis sur une plus grande variété de sujets politiques :

Le *Violon* ne jouera pas seulement pour les danses politiques, il se fera entendre à l'Hôtel-de-Ville, au Palais de Justice, dans les assemblées des classes ouvrières, et dans tous les endroits où il y aura un fricot quelconque.<sup>12</sup>

Mais dans ces domaines comme dans la politique institutionnelle, il n'est pas possible de déceler une tendance à laquelle Berthelot a pu adhérer à long terme. Il a été de certaines croisades sociales, décochant par exemple des flèches aux commerçants laissant leur boutique ouverte et forçant leurs vendeurs à travailler après l'heure de fermeture prévue par la loi<sup>13</sup>, ou encore se prononçant contre la loi obligeant tous les citoyens de la ville de Montréal de s'acquitter d'une taxe d'un dollar ou de fournir une journée de corvée par année à la ville<sup>14</sup>. Mais ces adhésions à des campagnes politiques précises ne se sont pas davantage traduites en allégeances de longue durée que ses sympathies passagères pour certains groupes parlementaires. Hector Berthelot est demeuré véritablement indépendant des factions politiques, quelle que soit leur nature.

### 3.2.2 Le pari du journal non partisan

Au-delà du fait que cette indépendance constitue une exception dans le paysage de la presse de l'époque, cette position pose un problème en ce qui concerne les conditions

---

<sup>12</sup> *Le Violon*, vol. 1, n° 1, 23 septembre 1886, p. 1.

<sup>13</sup> Voir entre autres *Le Bourru*, vol. 1, n° 6, 12 septembre 1885, p. 2.

<sup>14</sup> Voir entre autres *Le Grogard*, vol. 1, n° 6, 17 décembre 1881, p. 2.

mêmes d'existence de ses feuilles. Car l'étude de Jean de Bonville établit clairement que les journaux d'opinion ne se rangeaient pas derrière une ligne de parti par un simple effet de mode, mais qu'il s'agissait plutôt d'une des conditions de leur survivance dans un marché de la presse hautement compétitif :

La dimension politique de la presse du XIX<sup>e</sup> siècle jette la lumière sur le mouvement des naissances et des décès : on ne fonde pas un journal politique pour satisfaire à la demande de lecteurs ou d'annonceurs, mais pour porter le message partisan aux électeurs.<sup>15</sup>

Le pari que prend Berthelot est tout autre. Plutôt que de miser sur un lectorat issu d'une tendance politique, sa stratégie consiste à s'adresser aux gens qui, comme lui, sont fatigués de la logique de partis. Il parle aux mécontents, à ceux qui croient qu'une fois au pouvoir, les gouvernements de tous les partis n'agissent pas de façon bien différente les uns des autres. Il a d'ailleurs un mot résumant très bien son approche politique lorsque, visiblement déçu, il annonce dans les colonnes du *Canard* l'élection récente du gouvernement conservateur de John A. Macdonald :

À quelque chose malheur est bon. De nouveaux personnages seront les victimes de la caricature. Le « *Canard* » sera toujours hostile au pouvoir quelque soit, bleu ou rouge, libéral ou conservateur.<sup>16</sup>

Berthelot répète cette profession de foi quelques années plus tard, lors du premier anniversaire de son *Grogard* :

Pendant notre première année nous avons eu maintes occasions de grogner contre le pouvoir. En quelques mains qu'il se trouve nous le considérons toujours comme souverainement déplaisant. Dans notre

<sup>15</sup> Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 79.

<sup>16</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 51, 21 septembre 1878, p. 2.

carrière de *Canard*, *Vrai Canard* et *Grognard* nous n'avons jamais été satisfait des maîtres de nos destinées. Comme l'a dit Lafontaine : Notre ennemi; c'est notre maître. Je vous le dis en bon français. Nous ne nous repentons nullement de la guerre sans trêve ni merci que nous avons faite aux différentes administrations qui se sont succédé depuis 1877<sup>17</sup>.

Hostile au pouvoir, ou au moins très suspicieux à son endroit, Berthelot l'est demeuré pendant les dix-huit ans qu'a duré sa carrière de journaliste humoristique. Ce qui est pour le moins paradoxal, car il est parvenu à publier des feuilles avec une régularité remarquable pour l'époque, tout en demeurant farouchement indépendant. Son parcours dément même complètement la logique qui est, selon de Bonville, la raison même de la primauté de la politique partisane dans les journaux d'opinion :

Le journal d'opinion prend parti. La partisanerie constitue même, pour plus d'une feuille, une condition de survie. La clientèle de la presse est peu nombreuse. Les lecteurs optent pour le journal correspondant à leur allégeance politique. Un éditeur ne peut se tenir à l'écart ou au-dessus des partis, car autrement le recrutement des lecteurs devient difficile, voire impossible.<sup>18</sup>

Il est amusant de constater que dans le prospectus de l'une de ses feuilles, *L'Iroquois*, Berthelot utilise exactement les mêmes concepts pour expliquer son propre raisonnement, celui qui a guidé son parcours de journaliste comique, contredisant ainsi en tous points les conclusions de Jean de Bonville :

L'Iroquois se présente comme parfaitement indépendant. Son indépendance est la condition essentielle de son existence. S'il montre la moindre partialité pour un parti, il sera vu d'un mauvais oeil par l'autre, qui cessera d'acheter son journal.<sup>19</sup>

---

<sup>17</sup> *Le Grognard*, vol. 2, n° 1, 11 novembre 1882, p. 2.

<sup>18</sup> Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 216.

<sup>19</sup> *L'Iroquois*, vol. 1, n° 1, 24 mai 1890, p. 2.

Comment Hector Berthelot est-il parvenu à aller à l'encontre de la tendance dictant la vie et le trépas de la majorité des journaux de son temps? Pourquoi a-t-il pu conserver son lectorat malgré le fait qu'aucun parti n'était à l'abri de ses critiques acerbes, et qu'il ne ménageait par conséquent la susceptibilité de personne? Simplement parce que, contrairement au reste des rédacteurs de journaux d'opinion de son temps, Berthelot a su utiliser l'humour pour s'attirer non seulement l'indulgence, mais surtout la faveur de ses lecteurs.

### 3.3 L'humour, facteur d'indépendance journalistique

#### 3.3.1 Critiquer sous le couvert de la blague

C'est l'humour, et non une ligne de parti, qui a conquis le public d'Hector Berthelot. Ce coup de dés aurait pu être dangereux, compte tenu de la situation extrêmement précaire dans laquelle se trouvaient alors les titres humoristiques, contexte que nous avons évoqué dans les chapitres précédents. Mais en mariant habilement deux genres, le journal d'opinion et la feuille comique, Berthelot semble être parvenu à se prémunir contre l'instabilité en rejoignant deux types de lecteurs plutôt qu'un seul. Le stratagème lui a également permis de se faire pardonner son indépendance politique. Car cette liberté s'est souvent transformée en une même critique envers tous les partis confondus, envers l'ensemble de la politique parlementaire :

Politiciens bleus, rouges, roses, cailles et marrons, qui êtes absorbés dans les débats de la session de Québec, rappelez-vous que vous êtes en plein carême. Députés de l'Assemblée Législative tâchez de finir la session actuelle avec le même esprit de charité chrétienne qui a marqué vos premières délibérations. Vos chefs vous ont donné un noble exemple, espérons que vous allez l'imiter. Lorsque M. Mousseau trouve qu'une de ses mesures déplaît à la majorité de ses amis, et des messieurs de

l'opposition, il s'empresse de la retirer afin d'éviter l'échange de propos acrimonieux entre les deux parties de la Chambre. M. Mercier, qui est un homme de cœur et de bonnes manières, se hâte de le féliciter de la déférence qu'il témoigne à l'opinion publique. Le chef de l'opposition de son côté ne cherche pas à faire des misères au Premier. Il se garde bien de poser des motions de non confiance qui n'ont pour effet que de susciter des débats stériles et désagréables pour les députés des deux côtés. Allons, Messieurs Mousseau et Mercier, continuez à nous faire des mamours. Ce spectacle est édifiant pour vos amis et le public.<sup>20</sup>

Confondre ainsi Mousseau, chef du Parti conservateur et premier ministre du Québec, avec Mercier, son homologue libéral, les accuser de se faire des faveurs plutôt que de défendre les intérêts de ceux qu'ils représentent, les identifier comme de bons amis peu soucieux de veiller au gouvernement de la province, voilà qui jure avec la vision polarisée du Québec de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans cet univers où la politique, et par extension le journal d'opinion, constitue un monde divisé où l'on choisit son camp afin de combattre la faction opposée, ce type de critique constitue une exception plutôt surprenante. Aussi est-il probable que les propos sarcastiques que Berthelot tient à l'endroit de tous les politiciens, toutes allégeances confondues, auraient eu un écho beaucoup moins considérable s'ils n'avaient pas été amusants. Un journaliste sérieux, ou encore un humoriste ne possédant pas assez de verve, n'aurait pas bénéficié d'une aussi grande latitude. D'ailleurs, même celle que possédait Berthelot connaissait des limites certaines. Il n'a jamais vraiment risqué la censure étatique, mais il était susceptible à tout moment de se faire poursuivre pour libelle ou encore de perdre la faveur de son lectorat pour avoir tenu des propos trop polémiques. Le rédacteur s'est donc appliqué à contourner de son mieux ces obstacles, notamment en utilisant certaines techniques humoristiques. C'est même l'une de ces méthodes qui a fait sa notoriété et son succès. Car ce n'est pas de son propre nom que Berthelot a signé ses critiques les plus iconoclastes.

---

<sup>20</sup> *Le Grogard*, vol. 2, n° 14, 10 février 1883, p. 2.

### 3.3.2 L'utilisation du personnage

Dans les journaux d'opinion de la mi-XIX<sup>e</sup> siècle, il est courant de ne pas signer ses articles ou encore d'utiliser un pseudonyme. Il s'agit de protéger le rédacteur derrière un certain anonymat, afin qu'il puisse livrer ses commentaires plus librement. Dans ce contexte, les humoristes de la presse ont rapidement eu recours aux personnages, procédé comique constituant le prolongement logique de l'emploi du nom d'emprunt. Plus que tout autre, c'est cette formule qui a fait la notoriété d'Hector Berthelot. Dès le début de son *Canard*, le rédacteur s'exprime à travers une galerie de personnages des plus colorés comme la Cane du jardin Viger, observatrice privilégiée de ce lieu de promenade prisé par la bourgeoisie francophone de Montréal, ou encore Polycarpe Barbranchu, écrivain pompeux et imbu de lui-même. Mais c'est le 9 novembre 1878 que paraît pour la première fois dans les lignes du journal le personnage qui conquiert pour de bon le cœur du public de Berthelot, le sympathique Jean-Baptiste Ladébauche. Le personnage, évocation quelque peu stéréotypée du Canadien français, naît à une époque où plusieurs artistes cristallisent des identités collectives autour de ce type de figures emblématiques. Nicole Allard soutient qu'il compte parmi ses ancêtres des figures célèbres également nées dans la presse, comme le *John Bull* britannique ou l'*Oncle Sam* américain<sup>21</sup>. Mais comme c'est le cas pour Ladébauche, ce ne sont pas les caricaturistes qui créent d'abord ce type de personnage au Canada français, ce sont les écrivains. Qu'on pense par exemple à Louis Fréchette, qui compile à la même époque les contes traditionnels de la province de Québec et crée pour les raconter le personnage de Jos Violon, un sympathique draveur s'exprimant dans un langage truffé d'expressions populaires. Selon Allard, il faut également souligner la filiation existant entre le personnage de Berthelot et l'autre bon patriarche de la presse humoristique francophone, né treize ans plus tôt de la plume

---

<sup>21</sup> Nicole Allard, *op. cit.*, p. 165.

de Napoléon Aubin<sup>22</sup>. *Les Veillées du Père Bonsens*, journal publié en 1865-1866 (et non en 1864 comme le prétend Allard<sup>23</sup>), puis d'octobre à décembre 1873, est le dernier titre créé par le journaliste humoristique qui fut aussi un redoutable critique social. Arrivé à la fin d'une carrière marquée par la réprobation d'une large frange des élites du Canada français à l'endroit de ses idées démocrates, Aubin s'est servi du personnage du Père Bonsens comme d'un masque, faisant passer son propre radicalisme pour une toquade du vieux marin à la retraite<sup>24</sup>. Celui qui a été emprisonné en 1839 pour avoir publié dans son journal un poème de Joseph-Guillaume Barthe dédié aux insurgés des Rébellions condamnés à la déportation<sup>25</sup> n'a donc ressenti que tard dans sa vie le besoin d'être protégé par un personnage.

Plus encore que Berthelot, Aubin s'est donc servi de la carnavalisation au sens où l'entend Micheline Cambron dans son article cité au premier chapitre, c'est-à-dire qu'il a utilisé le masque d'abord dans le but de se prémunir contre l'opprobre des élites de son époque. Mais puisque ce n'est qu'en fin de carrière que le rédacteur du *Fantasque* a eu recours au personnage, ce n'est pas dans cette catégorie que Cambron classe son humour. Elle insiste plutôt sur la confusion des genres permettant à Aubin de cacher ses grimaces derrière une apparence des plus sérieuses:

L'humour politique d'Aubin repose explicitement sur la traversée des frontières discursives entre nouvelle et commentaire, entre récit de fiction et analyse politique, sur le brouillage du vrai et du faux en somme.<sup>26</sup>

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>23</sup> Voir André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise, des origines à nos jours*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1973, vol. 2, p. 73-74.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>25</sup> Serge Gagnon, « Napoléon Aubin », *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec et Toronto, Université Laval et University of Toronto, 2000, p. 3.

<sup>26</sup> Micheline Cambron, « Humour et politique dans la presse québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle. Des formes journalistiques comme sources d'humour », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 13, n° 2, hiver 2005, p. 39.

Cambron note plus loin que cette technique est abondamment reprise quelques années plus tard par le rédacteur du *Canard* : « Comme Aubin avant lui, Berthelot use et abuse des fausses nouvelles, des dialogues fictifs, des canulars [...].<sup>27</sup> » Mais c'est avant tout aux personnages qu'est associé Berthelot, car c'est cette méthode qui a fait son succès durant toute sa carrière, développant par le fait même une véritable maîtrise du genre. Toutefois, si le Père Bonsens a indéniablement permis à Napoléon Aubin de se protéger, il est moins évident que c'est le rôle qu'a joué Jean-Baptiste Ladébauche. Nous avons souligné dans le premier chapitre qu'au cours des années séparant la carrière de Berthelot de celle d'Aubin, la multiplication du nombre de journaux en circulation semble avoir contribué à des progrès appréciables en ce qui concerne le respect de la liberté de presse au Canada français. L'emprisonnement d'Aubin, commandé par les autorités bas-canadiennes, ne peut en aucun cas être comparé à celui qu'a risqué Berthelot en 1888, lorsqu'il a dû payer plus de 400 dollars d'amende après avoir perdu la cause l'opposant à Odilon Goyette. Aussi paraît-il crucial de nuancer l'analyse de Micheline Cambron : la carnavalisation n'a pas permis à Berthelot de se protéger à proprement parler, car il ne risquait pas vraiment la censure, mais elle lui a par contre permis de bénéficier d'une latitude plus grande dans ses critiques politiques. N'ayant pas vraiment à craindre du gouvernement d'autres sanctions que de ne pas être favorisé dans l'attribution du patronage, son recours systématique au personnage ne peut pas s'expliquer par une peur des représailles. D'ailleurs, comme nous l'avons mentionné plus haut, Berthelot s'est toujours efforcé de conserver son indépendance financière justement afin de rendre ses entreprises de presse aussi peu vulnérables que possible aux attaques éventuelles de ceux qui n'appréciaient pas ses plaisanteries. Mais Ladébauche, tenant des propos à la fois simples et amusants, bénéficie de toute l'attention du public de Berthelot, étant sans contredit la vedette de ses journaux. Le rédacteur s'est donc servi de son populaire alter ego pour exprimer ses idées les moins conventionnelles,

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 44.

les plus controversées. Il l'a utilisé pour augmenter d'un cran la liberté qu'il possédait déjà. C'est donc dire que Ladébauche s'est entre autres prononcé à plusieurs reprises pour l'indépendance politique chère à son créateur.

### 3.3.3 Sous le masque de Ladébauche

L'acharnement à ne faire partie d'aucune faction est évidemment l'un des traits caractéristiques du discours que Berthelot fait tenir à son Jean-Baptiste Ladébauche. Si cette idée est originale dans la presse de l'époque, le personnage sait expliquer simplement le désabusement politique qui en est l'origine. Quand, faisant visiter le Parlement de Québec à son fils, celui-ci lui demande si le discours du trône contient des passages drôles, il répond tout bonnement : «Certainement, c'est là où le gouvernement parle de faire des économies. C'est comique, mais on ne doit pas rire devant le gouverneur.<sup>28</sup>» Ce scepticisme concernant l'administration des finances de l'État est également dominant dans un extrait du *Canard* où Ladébauche est mis en scène discutant avec Samuel Leonard Tilley, alors ministre des finances du gouvernement de John A. Macdonald. Cet exemple est d'ailleurs typique de l'un des procédés de démocratisation de la politique employés par Berthelot sur lesquels nous reviendrons au chapitre suivant, à savoir traiter les grands enjeux sociaux à l'aide du système de références populaires canadien-français. Ici, le parlement d'Ottawa (Bytown) est comparé à un chantier de drave où les *cageux*, c'est-à-dire la population, sont menés par des ministres, les *foremen*, peu soucieux de gérer sagement les finances publiques :

Ah! Ah! c'est donc toujours la même histoire à Bytown. C'est y pas maudit!!! Dès qu'un foreman prend charge d'un chantier il faut absolument qu'il commence à emprunter du « cash » à la bourgeoise.

---

<sup>28</sup> *Le Violon*, vol. 1, n° 26, 19 mars 1887, p. 2.

Galt, Cartwright, Hincks, ont emprunté tout ce qu'ils ont pu et toi il faut que tu les singes à ton tour, tout justement comme Joly qui a été « snubbé » la dernière fois.

– Tu comprends, mon cher Ladébauche, que ce n'est pas la protection qui fera bouillir la marmite à Bytown.

– Oui, les foreman vivront toujours bien et les petits cageux crèveront; car leur vie devient plus dure de jour en jour. Quand ce n'est pas les bleus, ce sont les rouges qui nous grugent.<sup>29</sup>

En tenant de tels propos, Ladébauche critique vertement un large pan de l'univers politique de l'époque. Il s'en prend au gouvernement ainsi qu'à ses prédécesseurs, conservateurs comme libéraux, de même qu'au Parti libéral alors au pouvoir à Québec, accusant tous les ministres d'emprunter à la *bourgeoise*, c'est ainsi que le personnage réfère familièrement à la reine Victoria, plutôt que d'administrer correctement les fonds publics dont ils ont la charge. Il s'attaque aussi à la protection douanière, pierre angulaire de la Politique nationale mise en place cette année-là par Tilley lui-même afin de contrer la crise économique. Bref, c'est l'essentiel de la classe politique que Ladébauche accuse de ne pas se soucier de la population en des temps difficiles. De plus, le personnage ne garde pas ses réflexions pour lui-même : il est représenté en train d'exprimer sa rancœur directement, sans politesse, au ministre des finances du Canada. Cette mise en scène permet à Berthelot de passer un message à la population, mais donne par le fait même l'impression que la grogne populaire est entendue en haut lieu. Au lieu de révolter le public, l'humour désamorce donc une situation tendue. Il est la soupape permettant à la prise de conscience politique de demeurer pacifique. Berthelot condamne donc en bloc tous les partis politiques, mais il donne également à son public l'impression que la situation n'est pas désespérée, car il est encore possible d'en rire. Il pousse un soupir désabusé, mais ne fait la promotion d'aucune solution miraculeuse pour se sortir de l'impasse qu'il constate.

---

<sup>29</sup> *Le Canard*, vol. 2, n° 39, 28 juin 1879, p. 2.

Au contraire, Ladébauche sait s'allier aux gouvernements lorsque ceux-ci lui semblent dignes de son appui. S'il prône l'indépendance, il se prononce parfois en faveur de certaines idées et même de certains politiciens. Sa bête noire est avant tout l'allégeance, la confiance aveugle de la population menant trop souvent les décideurs à ne se préoccuper que de leurs intérêts personnels. D'où l'importance selon Ladébauche d'appuyer sporadiquement les différents partis, afin que ces derniers se sentent redevables envers la population. C'est cette idée que le personnage défend dans *Le Vrai canard* du 5 mars 1881, dans une lettre fictive où il répond à son fils, qui lui demande qui devrait bénéficier de son vote lors des prochaines élections provinciales:

Tu me demandes des conseils sur la politique, tu veux savoir si tu dois être bleu ou rouge. Mon cher enfant, il y a longtemps que je barôde dans la politique. Depuis que j'écris dans le *Vrai Canard* je me suis toujours montré libéral lorsqu'il s'agissait de l'être, quelques fois j'ai écrit en faveur des conservateurs et je ne m'en repens pas. [...] Je te conseille pour le quart d'heure d'être conservateur, mais n'y met pas trop de zèle. Les bleus ont besoin d'être échenillés un peu. [...] Si M. Masson était le boss de la boutique alors c'eut été une tout autre affaire, je te dirais fais toi aller avec les bleus, c'est un honnête homme qui est à leur tête. Aujourd'hui il n'y a pas beaucoup de fiatte à faire sur les bleus. Ils ont encore Mousseau, je n'ai pas plus confiance en lui qu'en Laflamme. Il est de ces gens qui ne cherchent à être ministre que pour mettre du foin dans leurs bottes.<sup>30</sup>

Dans un paysage politique où l'on est partisan, Berthelot offre un contraste frappant en proposant d'appuyer modérément un parti afin de l'*écheniller*, en donnant sa confiance à certains politiciens et en la refusant à leurs collègues, en distinguant les hommes politiques en fonction de l'honnêteté dont ils font preuve plutôt que selon la faction dont ils font partie. Le rédacteur, caché derrière l'image d'homme simple qu'il a construite pour son Ladébauche, se place au niveau de la population, qui n'élit pas toujours le même chef, et non pas à celui des journalistes, qui gagnent souvent

---

<sup>30</sup> *Le Vrai canard*, vol. 2, n° 29, 5 mars 1881, p. 2.

leur vie en s'alliant à un parti. Il donne son opinion sur la politique sans pour autant poser en politicien. De plus, si le personnage change parfois d'idée, il est prêt à avouer certains de ses torts. Plus loin dans la même lettre à son fils, Ladébauche revient sur la position qu'il défendait trois ans plus tôt, s'inclinant devant le succès de la Politique nationale à propos de laquelle il était sceptique au départ :

Depuis que Johnny nous a donné la protection, je me suis toujours tenu les oreilles dans le crin, parce qu'au commencement ça ne promettait rien de bon. À présent je change un peu d'idée. La protection à mon avis n'est pas à dédaigner; elle a un peu de bon dans le fond. Les moulins marchent de tous les côtés, le commerce a repris comme dans les bonnes années, et tout le monde travaille pour des gages respectables. Les rouges ont bien tort de nous faire croire qu'elle n'est bonne à rien; moi, je pense foncièrement à présent qu'elle enrichit le pays.<sup>31</sup>

Le discours politique tenu par Ladébauche n'est pas connu d'avance. Il n'a pas de couleur politique, étant au contraire tout en nuances et en demi-tons. Il est même d'autant plus imprévisible que le personnage change parfois d'idée en avouant s'être trompé jusque-là. L'indépendance politique dont fait preuve Berthelot est donc aussi un moyen d'attirer l'intérêt de son public, qui ne peut pas nécessairement prédire ce que son personnage-vedette dira à propos de l'enjeu du moment. Peut-être le rédacteur a-t-il même gagné en crédibilité auprès de son lectorat en s'exprimant ainsi avec prudence, au meilleur de son jugement. Ce qui est certain, c'est que le public a donné son appui tant à Berthelot qu'à son Jean-Baptiste Ladébauche. La popularité du *Canard* et de ses suites, évoquée au chapitre précédent, ne s'est pas démentie malgré l'originalité indéniable de l'analyse politique y étant présentée. L'indépendance teintée d'humour du journaliste a donc eu un véritable écho dans la population bien que, peut-être même parce que, ce discours ne ressemblait en rien à celui des journaux d'opinion.

---

<sup>31</sup> *Ibid.*

...

Hector Berthelot est une figure qui contraste dans la presse de son époque. Alors que pour la plupart des artisans des titres d'opinion, « le journalisme n'est en somme qu'une variante de l'activité politique<sup>32</sup> », il se sert de l'humour pour sortir du carcan de la partisanerie, pour commenter l'actualité sans ménager les susceptibilités. Il emprunte un parcours véritablement unique car, comme nous l'avons vu au premier chapitre, même J. W. Bengough, un journaliste humoristique dont l'œuvre est pourtant assez similaire à celle de Berthelot, s'est toujours soucié de ne pas heurter le groupe politique auquel s'identifiait son lectorat. Employant plusieurs procédés comiques, à commencer par Jean-Baptiste Ladébauche, le personnage qui devient son porte-parole officiel, Berthelot est même parvenu à intéresser le public à ses idées peu orthodoxes. Cherchant davantage l'appui de la population, son lectorat potentiel, que celui de la classe dirigeante, il tient un discours nuancé et véritablement indépendant qui n'est pas étranger à la faveur populaire lui permettant de publier ses feuilles humoristiques pendant près de vingt ans. Plutôt que d'être politicien, Berthelot emploie l'humour pour se faire chroniqueur politique. Ni du côté du pouvoir ni de celui d'un renversement hypothétique de l'ordre établi, il constate les travers du monde parlementaire avec un sourire sarcastique. Mais il ne souhaite rien de plus que d'avoir confiance en ses dirigeants, si toutefois ces derniers démontrent qu'ils le méritent. Que ce soit l'indépendance politique de Berthelot qui l'ait poussé à gagner son public par l'humour, ou au contraire le fait de rire des travers de son époque troublée qui ait rendu le journaliste indépendant des partis, c'est en mariant ces deux éléments qu'il est parvenu à pratiquer son métier d'une façon très originale pour son temps.

---

<sup>32</sup> Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 161.

## CHAPITRE IV

### DE LECTEURS À ÉLECTEURS : L'HUMOUR, INSTRUMENT DE DÉMOCRATISATION POLITIQUE

#### 4.1 Une société en transition

Hector Berthelot a écrit pour une société en profonde mutation. Durant les deux décennies où il a publié ses titres humoristiques, la vie de son public a changé sous plusieurs aspects. D'abord parce que l'humoriste s'adresse au lectorat de la région de Montréal, qui connaît alors une forte croissance démographique. Selon Paul-André Linteau, la ville passe de 107 225 habitants en 1871 à 267 730 en 1901<sup>1</sup>, ce qui s'explique dans un premier temps par une expansion de sa superficie, mais également par un accroissement réel attribuable en grande partie aux nouveaux arrivants. Cette multitude est majoritairement composée d'immigrants, mais elle compte également un nombre considérable de francophones issus de l'exode rural alors en cours au Québec<sup>2</sup>. Tous ces gens voient leur existence considérablement modifiée par cette arrivée en ville. Du jour au lendemain, les ruraux deviennent des ouvriers, avec tous les bouleversements que cela comporte dans le travail, les conditions de vie, de logement, et même dans les relations sociales. D'ailleurs, s'il est particulièrement marqué pour eux, ce passage à l'ère industrielle n'affecte pas que les nouveaux venus,

---

<sup>1</sup> Paul-André Linteau, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Boréal, Montréal, 2000, p. 39.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 161.

car c'est l'ensemble de la population de Montréal qu'il touche, forçant la majorité des citoyens à s'adapter à de nouvelles réalités.

Un demi-siècle plus tôt, cette transformation n'aurait vraisemblablement pas eu autant d'écho dans la presse. Ce qui a changé, c'est d'abord que le Canada est désormais non plus une colonie britannique, mais bien un Dominion faisant partie de l'Empire. La démocratie parlementaire doublée de la responsabilité ministérielle oblige les décideurs à accorder une importance accrue aux citoyens, puisque ceux-ci sont aussi les électeurs envers qui ils sont redevables. Mais un fonctionnement plus démocratique n'est pas utile si la population n'est pas en mesure de se renseigner sur les agissements de ses élus et le journal, le seul média d'information de l'époque, s'adresse par définition à ceux qui savent lire. Or si les élites du premier XIX<sup>e</sup> siècle pouvaient se renseigner sur les enjeux politiques du moment, ce n'était pas le cas de la majorité de la population. C'est précisément ce qui est en train de changer à l'époque de Berthelot. Ce facteur est donc déterminant pour comprendre son œuvre journalistique: il s'adresse à une société où l'analphabétisme connaît une régression remarquable, où une majorité de la population francophone, son lectorat potentiel, est désormais en mesure de s'informer par le biais des journaux. Cette réalité, Jean de Bonville est parvenu à la quantifier pour la population québécoise, en se basant sur les recensements du Canada :

L'analphabétisme, durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, subit une régression constante. La mesure du phénomène n'est pas sans conséquences pour l'histoire de la presse. Durant plus de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, une importante minorité et même, pendant un certain temps, la majorité de la population ne sait ni lire ni écrire. [...] Les données du recensement de 1891 permettent de situer le taux d'analphabétisme à 29,5% chez les adultes de 20 ans et plus<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1988, p. 14.

Et il ajoute plus loin, en ce qui concerne spécifiquement la ville de Montréal :

L'évolution de l'alphabétisation suit une courbe parallèle à celle de l'urbanisation. Ainsi, la population urbaine se distingue par un taux d'analphabétisme nettement inférieur à la moyenne. En 1891, pour ne citer qu'un exemple, l'analphabétisme touche 15,8% de la population âgée de 20 ans et plus dans la division de recensement de Montréal [...]<sup>4</sup>.

C'est donc dire qu'Hector Berthelot a fait partie de la première génération de journalistes qui pouvaient prétendre s'adresser au peuple, et non plus seulement aux élites comme c'était le cas auparavant. De Bonville soutient que ce changement de public contribue à expliquer pourquoi les journaux du tournant du siècle ont délaissé les textes d'opinion politique au profit de la nouvelle, comme nous l'avons vu au chapitre précédent. Mais le journal traditionnel n'est pas disparu du jour au lendemain : vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs artisans de ce type de presse ont tenté de s'adapter pour plaire à ce nouveau lectorat potentiel qui n'était pas gagné d'avance. Car ce n'est pas le fait de savoir lire qui a convaincu la population de dépenser une partie d'un salaire durement gagné pour acheter un journal. Ce dont témoigne François Langelier, dans un numéro anniversaire du quotidien *La Patrie* publié en 1882 :

Notre population n'est pas encore rendue à ce degré d'instruction qui permet d'apprécier l'importance du journal et les services qu'il peut rendre. Beaucoup de ceux qui savent lire croiraient gaspiller leur argent en payant pour un journal<sup>5</sup>.

---

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> François Langelier, « La presse et le parti libéral », dans *Troisième anniversaire de La Patrie*, Montréal, Typographie La Patrie, 1882, p. 24, cité par Jean de Bonville, *op. cit.*, p. 129.

#### 4.2 Une forme ludique pour attirer un nouveau lectorat

Les quelques sous que les moins instruits étaient réticents à payer pour s'informer, ils étaient sûrement davantage prêts à les dépenser pour se divertir. Cette possibilité d'un nouveau lectorat qu'il suffisait de convaincre semble donc être l'un des principaux facteurs motivant le choix du style humoristique par Berthelot. Le ton ludique ainsi que les caricatures qui agrémentent les feuilles sont selon toute vraisemblance autant d'outils employés pour attirer au journal les classes moins scolarisées. Berthelot s'assure ainsi une plus large clientèle, claironnant même que « le *Canard* aura sa place au foyer de tous les Canadiens-Français de Montréal<sup>6</sup> ». Mais au-delà de ses intérêts personnels, il souhaite aussi donner aux moins instruits l'habitude de se préoccuper des questions politiques. Il avoue candidement cette intention dès le départ, dans le prospectus de son *Canard* :

On peut faire entendre la vérité sous le voile de la plaisanterie, comme ces maîtres aimables qui donnent aux enfants des gâteaux pour encourager leurs premières études<sup>7</sup>.

Intéresser la population à la politique en faisant entendre ses propres opinions, mais en donnant à son propos le ton sucré conféré par l'humour, voilà donc la mission que s'est fixée Berthelot. Il semble y être parvenu, si l'on en croit la bravade plutôt vaniteuse qu'il sert quelques mois plus tard au *Nouvelliste* de Québec, répondant à un article se plaignant de la faible circulation de ce titre :

Si les grands journaux de Montréal et de Québec ne font pas fortune, il ne faut pas pour cela taxer le public d'ignorance et d'insouciance. Si les journaux ne s'écoulent pas par milliers, c'est parce que leurs éditeurs ignorent le secret d'intéresser toutes les classes de leurs lecteurs. [...]

---

<sup>6</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 7, 17 novembre 1877, p. 2.

<sup>7</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 1, 7 octobre 1877, p. 1.

Trouvez le secret d'intéresser la masse de vos lecteurs par un choix varié de morceaux inédits, par des informations utiles sur les grandes questions qui agitent le public, tout en donnant la primeur des nouvelles. Mettez votre feuille à la portée de la bourse des prolétaires, alors seulement vous obtiendrez une circulation. [...] [*Le Canard*] ne se plaint pas de l'apathie du public. Au contraire, il n'a qu'à se féliciter de la popularité qu'il a acquise dans toutes les classes<sup>8</sup>.

La blague permet en effet au journaliste de traiter les grands enjeux d'une manière accessible au grand public, donnant des explications de base susceptibles d'être dédaignées par les autres journaux. Signe qu'il s'agit d'une préoccupation constante dans son œuvre, Berthelot réitère cette intention plusieurs années plus tard, en 1890, dans le prospectus de *L'Iroquois*:

*L'Iroquois* est un peu dur de « comprendre, » c'est pourquoi on devra, en lui expliquant une situation politique, lui mettre les points sur les i et entrer dans toutes espèces de détails que l'on ne trouve pas dans les grands journaux<sup>9</sup>.

C'est donc un véritable souci pédagogique qui anime Berthelot dans la rédaction de ses journaux humoristiques. Il affirme consciemment cette volonté de démocratisation des enjeux sociaux que Marie Mazalto associe aux procédés de la carnavalisation. Mais il ne faut toutefois pas oublier que la ligne séparant pédagogie et démagogie est parfois bien mince, et que cette simplification a pour objectif premier de gagner la population aux idées du rédacteur. Cependant, l'effort de Berthelot pour rapprocher la politique des préoccupations quotidiennes des classes populaires mérite une réelle considération, ne serait-ce que pour la grande créativité dont le journaliste a fait preuve afin d'adapter cet univers complexe aux références traditionnelles canadiennes-françaises.

---

<sup>8</sup> *Le Canard*, vol. 1, n° 31, 4 mai 1878, p. 2.

<sup>9</sup> *L'Iroquois*, vol. 1, n° 1, 24 mai 1890, p.2.

### 4.3 Un cadre de référence traditionnel

L'univers dans lequel Berthelot puise ses références *pédagogiques* paraît à prime abord bien éloigné de la société à laquelle il s'adresse. Pour parler à un monde qui s'industrialise et s'urbanise, il emploie une imagerie tirée de la culture traditionnelle canadienne-française. Il tient un langage rural face à un public urbain. C'est que Berthelot veut rendre son propos compréhensible, et que le plus sûr moyen d'y parvenir est d'employer cet ensemble de repères partagé par son lectorat. Dans une société en plein bouleversement, il se sert d'éléments traditionnels afin de rassurer son public, de l'amener au journal par un terrain connu. La méthode est d'autant plus efficace que, comme nous l'avons vu, une forte proportion des francophones habitant la région de Montréal est alors née à la campagne et ne s'est acclimatée à la ville que peu de temps auparavant. En confondant l'univers politique avec ces références rurales, en plaçant les décideurs dans les circonstances les plus humbles, il parvient donc non seulement à créer un effet comique, mais il est surtout certain d'être compris par la population, qui est en mesure de s'identifier aux images employées.

#### 4.3.1 L'imagerie populaire canadienne-française

Pour véhiculer l'imaginaire collectif, les illustrations constituent un moyen privilégié. Frappantes, les caricatures font office de réclame pour vendre le journal, en plus d'être accessibles à ceux qui auraient du mal à lire. Conjuguer le pouvoir de l'image avec des références populaires est donc un moyen particulièrement redoutable de faire circuler une idée. Un dessin publié dans *Le Violon* le 19 février 1887 (*Figure 4.1*) constitue un bon exemple de ce phénomène. Honoré Mercier, qui a passé les quatre années précédentes comme chef de l'opposition et qui vient tout juste d'être

élu premier ministre du Québec, y est représenté sous les traits d'un aubergiste s'apprêtant à entamer un fût de bière. Mais le tonneau est identifié comme contenant des *places* et des *jobs*, et une foule d'hommes en habit s'empressent de vouloir y remplir des verres aux couleurs des différentes factions liées au Parti libéral. Sous la caricature, aucune explication, juste une simple phrase indiquant que « Le *fun* va commencer à Québec. » L'image est d'une grande simplicité, ce qui la rend particulièrement assassine. Mercier qui n'attendait de devenir patron de l'auberge que pour rassasier ses amis, c'est la politique parlementaire qui est réduite à une simple question de patronage. La référence souligne à grands traits l'un des aspects les moins nobles de la vie politique de l'époque. Mais ce qui fait sa force, c'est que cette image se passe d'explications, qu'elle est compréhensible en elle-même et ce, peu importe la classe d'où est issu le lecteur.

## LE VIOLON



LE FUN VA COMMENCER À QUÉBEC

(Source : *Le Violon*, vol. 1, n° 22, 19 février 1887, p. 3.)

**Figure 4.1** Honoré Mercier payant une tournée à ses partisans, selon *Le Violon*

Si cet aubergiste est une figure plutôt urbaine, c'est à la campagne que Berthelot puise la majorité de ses références. Pour expliquer l'économie, par exemple, il affectionne particulièrement le recours à deux images bien rurales : la vache laitière et l'érablière. Pour illustrer cette idée, citons les numéros du *Canard* parus au mois de mars 1895. À cette époque, le conservateur Mackenzie Bowell est premier ministre du Canada. Il applique toujours la protection économique emblématique de son parti

depuis la Politique nationale de John A. Macdonald. Mais la mesure, qui a cours depuis presque vingt ans, perd en popularité. D'autant plus que le camp libéral a le vent en poupe depuis qu'il est dirigé par Wilfrid Laurier. Berthelot, suivant l'opinion publique, entreprend donc de critiquer Bowell et la protection dans les pages de son *Canard* en scénarisant des caricatures dont il confie l'exécution à A.S. Racey, de *La Presse*. Le 2 mars paraît donc une caricature qui, si elle n'est pas la première dans l'œuvre de Berthelot à faire le parallèle entre la vache ne donnant plus de lait et l'économie en perte de vitesse<sup>10</sup>, est l'une des mieux réussies (*Figure 4.2*). Bowell y est représenté comme un habitant traditionnel, portant ceinture fléchée et sabots, se demandant quoi faire pour sauver sa vache nommée *protection*. La pauvre bête squelettique est dévorée par d'énormes maringouins identifiés comme des *monopoles*, et le cadavre de son veau nommé *travail* gît à ses côtés. La métaphore est simple, accessible, et elle illustre bien ce que Berthelot reproche à la politique économique conservatrice.

---

<sup>10</sup> Voir aussi : *Le Canard*, vol. 2, n° 39, 28 juin 1879, p. 3; *Le Canard*, Seconde série, vol. 1, n° 8, 20 janvier 1894, p. 1.



### UNE VACHE TIRIE

BOWELL.—L'auvre bête ! Elle ne donne plus de lait. Les maringouins vont la tuer. Son pauvre veau est mort. Comment faire pour la pousser sur le marché ?

(Source : *Le Canard*, vol. 2, n° 14, 2 mars 1895, p. 1.)

**Figure 4.2** L'économie canadienne représentée comme une vache laitière

Il en remet deux semaines plus tard, en publiant un second dessin sur un autre thème qui n'est pas nouveau chez lui<sup>11</sup>, le parallèle entre la sève coulant des arbres d'une érablière et l'argent circulant dans l'économie du pays (*Figure 4.3*). La caricature met en parallèle deux cabanes à sucre : celle de Wilfrid Laurier, où l'érable du *libre échange* promet une belle récolte, et celle de Bowell et de George Eulas Foster, son

<sup>11</sup> Voir aussi : *Le Canard*, vol. 2, n° 20, 15 février 1879, p. 3 ; *Le Violon*, vol. 1, n° 32, 30 avril 1887, p. 1.

ministre des finances, qui ne tirent plus rien de leur érable *protection*. Encore ici, c'est la familiarité de l'image qui fait sa force. Berthelot explique la politique économique, une réalité pouvant sembler fort abstraite, en l'illustrant à l'aide de références non seulement très tangibles, mais surtout communes à tous les Canadiens français. Il représente les politiciens en simples campagnards, non pas pour les ridiculiser, car Laurier figure dans la caricature sans être pour autant le sujet de la blague, mais pour les rendre plus accessibles à la population en général.

### LE CANARD



### LA SAISON DU SUCRE

BOWELL : — Comment diable, l'ami Foster, vas-tu t'y prendre pour faire couler cet érable ?

FOSTER : — S'il ne coule pas, nous coulons nous. Faisons le couler à tout prix.

Laurier est satisfait de son érable. Sa sucrerie promet beaucoup.

(Source : *Le Canard*, Seconde série, vol. 2, n° 17, 23 mars 1895, p. 3.)

**Figure 4.3** L'économie canadienne représentée comme une érablière

Berthelot est parvenu à expliquer des concepts variés à l'aide de l'imagerie traditionnelle canadienne-française, mais cet ensemble de références lui a surtout servi à dépeindre la vie parlementaire. Les politiciens, têtes de Turc par excellence des humoristes de toutes les époques, ont pris sous la plume de Berthelot les traits à la fois comiques et familiers de nombreuses figures archétypales de la culture populaire. Par exemple, pour présenter aux électeurs les différents candidats aux élections provinciales de 1890, Berthelot publie dans les pages de *L'Iroquois* une série de chroniques intitulée *Vies des Saints Canadiens publiées au XXI<sup>e</sup> siècle*, dans laquelle il relate les faits et gestes des politiciens sous la forme de récits hagiographiques. Ces textes qui se prétendent prophétiques sont donc plutôt une façon de se moquer de ceux qui aspirent au pouvoir en utilisant un format que connaissent bien tous les catholiques. Car ce sont les travers des personnages publics qui sont sanctifiés par Berthelot. Le chef du Parti conservateur, Louis-Olivier Taillon, est consacré saint Taillon, le patron des politiciens perdants :

Il aimait particulièrement à pratiquer les vertus de patience et d'abnégation; c'est pour cette raison qu'il a passé toute sa vie sur les banquettes de l'opposition. [...] Ce saint doit être invoqué lorsqu'on est tenté par l'ambition ou par la soif des honneurs<sup>12</sup>.

La semaine suivante, c'est à l'autre faction que s'en prend Berthelot en attaquant Ernest Pacaud, libéral influent et propriétaire de *L'Électeur*, l'organe officiel du parti à Québec. L'humoriste se moque de lui de façon détournée, en publiant une chronique portant sur saint Whelan, le patron des entrepreneurs. C'est que Pacaud, bras droit du premier ministre Mercier, est alors l'objet de nombreuses critiques concernant la façon dont il gère l'octroi des contrats du gouvernement, symptôme d'une corruption que Berthelot avait prédite quatre ans plus tôt dans la caricature de l'aubergiste citée plus haut. En pleine campagne électorale, les rumeurs de scandale

---

<sup>12</sup> *L'Iroquois*, vol. 1, n° 2, 31 mai 1890, p. 3.

concernant Pacaud fusent de toutes parts. Or l'affaire la plus connue du public est celle de John Patrick Whelan, un entrepreneur qui lui aurait versé des pots de vin pour obtenir des contrats<sup>13</sup>. Berthelot fait donc de Whelan le saint que vénèrent tous les politiciens en quête de ristournes pour eux-mêmes ou pour leur caisse électorale : « Son culte commença à Québec vers 1886. Il était considéré comme un vase de générosité pour ses amis. Son fonds de charité était inépuisable<sup>14</sup>. » Afin de mieux illustrer son propos, Berthelot joint à ce texte une caricature sans équivoque, dans laquelle Pacaud prie sous un vitrail représentant Saint Whelan (*Figure 4.4*).

---

<sup>13</sup> Michèle Brassard et Jean Hamelin, « Ernest Pacaud », *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec et Toronto, Université Laval et University of Toronto, 2000, p. 3.

<sup>14</sup> *L'Iroquois*, vol. 1, n° 3, 6 juin 1890, p. 2.



*Le texte sous l'image se lit comme suit :*

#### **Saint-Whelan, patron des candidats en peine**

Vitrail posé en l'honneur du saint dans le palais de justice de Québec. Les candidats, rouges et bleus viennent l'invoquer pour obtenir des fonds d'élection. Un polisson a cassé un des carreaux au dessus de la tête du saint. Au lieu de lire *Pray for us*, on lit maintenant *Pay for us*. Le vitrail a été dessiné au moment où M. Pacaud était en oraison.

(Source : *L'Iroquois*, vol. 1, n° 3, 7 juin 1890, p. 3.)

**Figure 4.4** Ernest Pacaud priant pour obtenir un pot-de-vin, selon *L'Iroquois*

Le catholicisme, pierre angulaire de la culture canadienne-française en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, devient un excellent prétexte permettant à Berthelot d'exprimer ce qu'il pense de la corruption des partis politiques et du patronage dans l'octroi des contrats gouvernementaux et ce, d'une manière que tous sont en mesure de comprendre. Son objectif n'est pas ici de se moquer de la religion, même s'il lui semble approprié de s'en servir pour faire rire, mais plutôt de faire entendre son opinion par le biais d'une image familière. Le langage religieux était donc tout indiqué pour arriver à cette fin.

#### 4.3.2 Un vocabulaire accessible

Mais le langage que Berthelot préfère utiliser est sans contredit celui du peuple. Pour rapprocher les décideurs des simples citoyens, il prend un malin plaisir à mettre dans la bouche des grands l'argot canadien-français le plus traditionnel. Cet exercice de style, s'il est d'une drôlerie irrésistible, est surtout propice à être compris par le public des classes modestes. Cette démocratisation de la politique parlementaire par la langue est particulièrement bien illustrée par un texte intitulé «Parlement fédéral. Chambre des Communes. (Dépêches spéciales au *Canard*) », paraissant dans l'édition du 15 mars 1879. La scène prétend relater la séance du parlement fédéral où les conservateurs de John A. Macdonald demandent la démission du lieutenant-gouverneur de la province de Québec, Luc Letellier de Saint-Just, qui a congédié l'année précédente le gouvernement conservateur provincial comme nous l'avons évoqué précédemment. Lorsque les protagonistes exigent que Letellier quitte Spencer Wood, il faut donc savoir qu'il s'agit à l'époque de la résidence officielle du lieutenant-gouverneur. Celui que Berthelot affuble dans ce texte du patronyme *Delorme* est en fait John Douglas Sutherland Campbell, marquis de Lorne, gendre de la reine Victoria et gouverneur général du Canada. Cet emploi de noms typiquement francophones pour désigner les personnages politiques internationaux est fréquent chez Berthelot, qui s'en sert pour exercer un rapprochement entre des termes

familiers et des appellations possédant une consonance étrangère. De la même manière, cet extrait contient une référence à *Dufresne*, qui est en fait Lord Dufferin, le prédécesseur de Lorne. Mentionnons également que, dans un autre journal, l'humoriste fait du tsar de Russie « un ancien canayen nommé Lessard<sup>15</sup> ». Les autres acteurs du tableau sont Joseph-Alfred Mousseau, futur premier ministre du Québec alors député conservateur, Wilfrid Laurier, futur premier ministre du Canada alors député libéral. En résulte un portrait d'ensemble où Berthelot, à force de québécoisismes, fait descendre les parlementaires de leur piédestal en leur faisant tenir une assemblée qui pourrait tout à fait avoir lieu dans une cuisine de faubourg populaire :

L'orateur prend son siège à trois heures.

*Sir John A. Macdonald* - M. l'Orateur, je propose que l'on passe au premier ordre du jour, la motion du député de Bagot pour l'enfifrewâpage du lieutenant-gouverneur de la province de Québec.

*M. Mousseau* - M. l'Orateur, j'ai entrepris de passer Luc au bob. Par conséquent, j'ai l'honneur de soumettre à la Chambre, secondé par M. McCarthy, la résolution suivante:

« Que dans l'intérêt de la province de Québec, il est urgent de prendre le casque à Luc. »

*L'Hon. M. Laurier* - M. l'Orateur, j'espère que la Chambre ne se montrera pas assez chausson pour adopter la motion du député de Bagot. Comme chère de l'opposition bas canadienne, je dois prendre la part de Luc, qui est un bon zigne dans le fond. Il y a un an que les bleus chantent des bêtises à notre ami, et assurément, ce soir, à Spencer-Wood, les oreilles doivent lui tinter. Moi, je n'ai jamais été en faveur des mesures rigoureuses. Pour cette raison je crois que la Chambre se mettra dans la fardoche si elle essaie de déplanter Letellier. Si ce bon canayen a voulu pousser le trade un peu trop fort à Québec; on peut à l'avenir le watcher de plus près.

---

<sup>15</sup> *Le Grogard*, vol 2, n° 24, 21 avril 1883, p. 2.

L'Huissier de la Verge Noire entre dans la salle des séances et informe la Chambre qu'il a à lui communiquer un message du gouverneur-général. Ce message est rédigé comme suit:

« Honorables Messieurs,

Je prends la plume et l'encre pour vous dire un mot touchant l'affaire de Luc. Ma belle mère serait bien fâchée si vous agissiez en toxons. Elle se méfie toujours des canadiens. Dufresne, son ancien foreman dans le chanquier du Canada, lui a dit que les canayens de Québec avaient encore beaucoup de poil aux pattes. Ayant appris que vous alliez brosser le chien à Luc, je prends la liberté de vous faire assavoir que si vous faites les habitants avec lui en lui enlevant sa riganne de Spencer Wood, je serai obligé de prendre la job en main et de le soumettre à ma belle-mère en Angleterre. Dites à Luc toutes les bêtises que vous voudrez, mais ne touchez pas e [*sic*] sa place. Je n'aime pas à voir maganner cet homme-là.

Tout à vous,

(Signé,) Delorme »

M. J.B. Daoust, après la lecture de ce message, propose qu'avant de prendre le vote sur cette importante question, les députés prennent un verre de citron chez Cavallo: Ça aura l'effet de les requinquer et de leur éclaircir les idées sur la question constitutionnelle.

La proposition de M. Daoust est acceptée et la Chambre s'ajourne<sup>16</sup>.

Cette scène illustre parfaitement la maîtrise du vocabulaire parlé des Canadiens français dont fait preuve Berthelot, parvenant à mettre l'argot à l'écrit d'une manière amusante. Comme nous l'avons évoqué au premier chapitre, il n'était alors pas le seul à employer cette méthode du journalisme humoristique, seulement les autres, à commencer par Joseph-Ferdinand Morissette, se contentaient souvent d'aligner les expressions sans pour autant parvenir à être drôles. Ce qui permet à Berthelot de se démarquer sur le plan du langage, c'est la minutie avec laquelle il dépeint le contexte où évoluent ses protagonistes. Ses politiciens sont crédibles car ils ne se contentent pas de parler comme des gens du peuple, ils agissent aussi comme tels. Il n'est pas anodin que la scène citée plus haut se termine sur l'image des politiciens ajournant l'assemblée pour aller boire un coup : il s'agit pour Berthelot d'une façon de les

<sup>16</sup> *Le Canard*, vol. 2, n° 24, 15 mars 1879, p. 2.

rendre plus humains aux yeux du public. La majorité de ses satires comportent ce type d'éléments de décor : les décideurs sont mis en scène dans une auberge ou une cuisine, se réchauffant près du poêle, souvent un verre à la main. L'humoriste parvient par cette mise en contexte à donner au public l'impression que les propos relatés sont ceux que tiennent les politiciens dans l'intimité, quand ils se permettent d'être honnêtes et qu'ils laissent au vestiaire le langage châtié. Avec ces chroniques, Berthelot atteint donc un double objectif : se moquer des décideurs tout en les rapprochant des classes populaires. Car en donnant l'impression que l'on tient entre les murs du Parlement un langage à la portée des moins instruits, il invite la population à s'intéresser au débat. Ainsi, lorsqu'il déclare que sa mission comme journaliste humoristique a toujours été « celle de tenir nos hommes publics dans le droit chemin<sup>17</sup> », Berthelot ne reprend pas simplement à son compte la conception libérale de la presse comme chien de garde de la démocratie : il témoigne de l'impact réel de ses journaux sur l'opinion publique. Car pour un large pan de son public, il a favorisé la compréhension nécessaire à la vie démocratique, faisant franchir à ses lecteurs le pas les menant au statut d'électeur.

#### 4.4 Les personnages, meneurs du carnaval

##### 4.4.1 Jean-Baptiste Ladébauche

L'utilisation des personnages, procédé caractéristique de l'œuvre de Berthelot, a également été un outil privilégié de cette démocratisation des enjeux sociaux et politiques théorisée par Mazalto à l'aide des concepts développés par Bakhtine. Après avoir descendu les décideurs de leur piédestal en plaçant dans leur bouche des mots et des images à la portée de la population, la suite logique était de les mettre en scène

---

<sup>17</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 1, n° 1, 25 novembre 1893, p. 2.

face à des interlocuteurs représentant les intérêts du peuple. C'est là l'essence même du personnage de Jean-Baptiste Ladébauche : par son langage et ses préoccupations, il est l'incarnation même de ce nouveau public que Berthelot oppose à ses élus. Employant un vocabulaire traditionnel, il est une figure familière pour les Canadiens français en cette époque d'exode rural. Tous sont en mesure de s'identifier à lui, de le prendre comme meneur de jeu du carnaval. Bonhomme, Ladébauche fait preuve d'un sens de la répartie hors du commun, aussi à l'aise auprès des gens ordinaires que des grands personnages de son temps. Portant le prénom du patron des Canadiens français, Ladébauche se veut en quelque sorte la voix du bon sens populaire, et l'attachement instantané du public à son endroit tient beaucoup au fait que Berthelot lui permet de dire sa façon de penser en haut lieu. Ladébauche est généralement mis en scène en compagnie d'un personnage influent, désireux de connaître son avis, et par extension celui d'un francophone issu des classes les plus humbles. Il est littéralement dépeint comme ayant ses entrées partout. Familier des hôtels où logent les politiciens au cours des sessions parlementaires, il est aussi le bienvenu dans leurs maisons, s'attirant toujours à la fois la sympathie des grands et celle de leurs domestiques. Ministres provinciaux et fédéraux, lieutenants-gouverneurs et gouverneurs généraux, tous l'accueillent à bras ouverts. C'est également un grand voyageur, si l'on en croit Berthelot qui le cite comme correspondant dans le prospectus de la plupart de ses feuilles. En France, il le fait fréquenter tous les milieux, discutant tant avec Jules Grévy<sup>18</sup> qu'avec Louise Michel<sup>19</sup>. Ladébauche est aussi admis à la Maison Blanche auprès du président Grover Cleveland<sup>20</sup>, en plus d'être un habitué du palais de Buckingham et du Vatican. Si Berthelot ne pousse jamais l'audace au point de représenter son personnage causant avec le Pape, il lui confie des missions en son nom, fonctions consistant généralement à rabrouer les

---

<sup>18</sup> *Le Vrai canard*, vol. 1, n° 26, 14 février 1880, p. 2.

<sup>19</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 1, n° 2, 9 décembre 1893, p. 2.

<sup>20</sup> *Le Canard*, vol. 8, n° 16, 17 janvier 1885, p. 2; *Le Violon*, vol. 2, n° 17, 14 janvier 1888, p. 2.

ultramontains<sup>21</sup>. Sans compter que l'accueil réservé par le Vatican à son émissaire est toujours extrêmement convivial :

Les domestiques de notre Saint-Père m'ont reconnu de suite. Un suisse m'a dit comme ça: « Avancez donc, Monsieur Ladébauche. Il y a un bon bout de temps qu'on vous attendait. Je vais vous conduire dans le bureau du secrétaire de notre Saint-Père. Il dit qu'il a affaire à vous<sup>22</sup>. »

Vers la fin de sa carrière, Berthelot hisse même son alter ego au rang d'évêque, publiant un mandement de Monseigneur Ladébauche sur la question des écoles du Nord-Ouest<sup>23</sup>. Chaque fois qu'il est ainsi dépeint en haut lieu, le personnage donne son avis dans un langage simple sur les débats de l'heure. Issu d'un univers familier au public, il sait faire entrer les grands enjeux politiques de son époque dans ce cadre de références, ce qui sert les objectifs de Berthelot en plus de contribuer considérablement à la popularité de ses journaux.

Ladébauche est souvent placé dans des situations où l'on tranche des questions importantes et, chaque fois, les décideurs sont dépeints comme témoignant d'une considération réelle envers les idées de cet homme simple, ce qui a probablement frappé considérablement l'imaginaire du public. Par exemple, Berthelot, qui s'intéresse beaucoup aux finances publiques, n'a pas confiance aux gestionnaires du gouvernement et s'oppose farouchement à chaque nouvel emprunt. Il dépeint donc Ladébauche dissuadant des financiers français de prêter à la province de Québec, alléguant que les Canadiens français n'ont pas suffisamment d'expérience en gestion financière :

---

<sup>21</sup> *Le Grogner*, vol. 2, n° 24, 21 avril 1883, p. 2; *Le Canard*, vol. 8, n° 2, 11 octobre 1884, p. 2.

<sup>22</sup> *Le Canard*, vol. 8, n° 2, 11 octobre 1884, p. 2.

<sup>23</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 2, n° 19, 6 avril 1895, p. 2.

Qui vous a fourré dans la tête qu'il y avait des capitalistes parmi les canayens? Ce sont les Anglais par chez nous qui ont des grosses poches. Parlez-moi de ça. Toutes les institutions qui paient appartiennent à des anglais. Si les canayens partent quelque chose dans le pays, crac la crasse s'y fourre, et la boutique finit toujours par fioler. [...] Le canayen a besoin de se styler aux affaires avant de prendre la direction des grosses machines à argent<sup>24</sup>.

Ce discours renvoie directement à l'une des caractéristiques de la carnavalisation de Bakhtine que Mazalto applique à l'humour québécois : le fait que ce rire n'épargne pas les rieurs eux-mêmes<sup>25</sup>. Cet humour « ambivalent » serait une façon privilégiée de confronter et de redéfinir l'identité de la société, au moment même où ce groupe remet en question la place de ses élites. Mais il peut parfois être risqué de vouloir susciter une remise en question : en discréditant ainsi les compétences des siens, Berthelot aurait pu causer une baisse de la popularité de Ladébauche. Mais au contraire, il semble que la population se soit reconnue dans un tel franc-parler, car le personnage n'a jamais perdu l'attachement du public, même s'il a parfois émis des opinions acerbes à propos des Canadiens français :

Je connais mes compatriotes. Pour un rien ça s'échauffe, ça se fâche, ça parle cinq ou six à la fois. On dirait qu'ils vont tout mettre à feu et à sang, mais quelques minutes après, ça devient doux comme des moutons. Lorsque Riel a été pendu, le diable a été aux vaches. On parlait ni plus ni moins que de se déclarer indépendants et d'envoyer tous les Anglais au balai. [...] On est devenu patriote. Tout le monde à Montréal l'était, mais le Canayen est toujours le même, il faut qu'il se divise. Jamais vous ne verrez les Canayens se tenir comme un seul homme lorsqu'il faut se défendre contre un ennemi commun<sup>26</sup>.

---

<sup>24</sup> *Le Vrai canard*, vol. 2, n° 14, 20 novembre 1880, p. 2.

<sup>25</sup> Marie Mazalto, *L'humour comme facteur d'identité collective : le cas du Québec*, Mémoire de maîtrise en sociologie, Montréal, UQAM, 2000, p. 69.

<sup>26</sup> *Le Violon*, vol.1, n° 1, 23 septembre 1886, p. 2.

S'il a pu utiliser son personnage pour se laisser aller à un découragement passager, soulignons cependant que Berthelot en a généralement fait le champion de la cause canadienne-française. Ladébauche a eu des propos critiques, mais il a surtout été prompt à se porter à la défense de ses compatriotes, notamment lorsque leur religion ou leur langue était en péril. Admonestant vertement tant les ultramontains que Charles Chiniquy<sup>27</sup>, le curé devenu protestant, il propose d'aller jouer du « lawn mower » dès que la ville de Montréal installe des parterres de fleurs portant des inscriptions en anglais dans un quartier francophone<sup>28</sup>. Ladébauche a donc non seulement permis à Berthelot d'exprimer son indépendance politique, il lui a également permis de donner un avis honnête sur un éventail de sujets beaucoup plus large. Et surtout, en donnant à son personnage le langage et les manières des campagnes québécoises, il s'est donné les moyens d'être compris et apprécié par un large public.

#### 4.4.2 Le petit Baptiste et son papa

Si Berthelot a fait figurer son Ladébauche dans les hautes sphères de la politique de son temps, il lui a aussi donné un autre interlocuteur, beaucoup plus modeste celui-là. Il s'agit de Baptiste, le second du nom, le fils de Ladébauche. Quand il crée ce personnage dans *Le Vrai canard*, Berthelot en fait un jeune homme qui, n'ayant pas suivi son père à Montréal, habite toujours la campagne. Il publie donc des lettres de Ladébauche à son fils, prétextes pour donner son avis sur des questions politiques et religieuses en faisant passer son propos pour de sages conseils paternels :

J'ai parlé des Rouges, il ne faut pas que tu te mettes dans le coco l'idée que pour être rouge, il faut croire tout ce que dit la *Patrie*. D'abord je te

<sup>27</sup> *Le Grogard*, vol. 1, n° 16, 25 février 1882, p. 2.

<sup>28</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 2, n° 34, 20 juillet 1895, p. 3.

dirai que cette gazette ne représente pas du tout le programme du parti libéral. Les gens qui sont à la tête de ce journal font beaucoup de tort aux bons rouges catholiques. C'est facile de voir ça. Lis donc la *Patrie* lorsqu'elle parle de ce qui se passe en France. Elle paraît être gros manche avec Gambetta, Ferry et leur amis qui chassent les prêtres et font enlever les crucifix des écoles. [...] Tiens, veux-tu que je te le dise à la bonne franquette, sans porte par derrière, le rougisme français est pourri dans le coton et il ne prendra jamais racine dans le Canada. Le rougisme que je veux, moi, c'est un rougisme ou un libéralisme qui ait du bon sens, un libéralisme qui ne sente pas le fagot. Sois rouge si tu veux, mon enfant, rouge à la manière des bons catholiques, rouge tel que l'a permis Monseigneur Conroy<sup>29</sup>.

Entre cette première apparition de Baptiste et les suivantes, il s'écoule plus de cinq ans. Le personnage ne revient en effet que dans les colonnes du *Violon*, en 1887. Et il réapparaît transformé : le jeune homme a fait place à un petit garçon espiègle, avide de comprendre l'univers politique. Berthelot est tellement inspiré par sa nouvelle création qu'il en fait une chronique : *Le petit Baptiste et son papa* devient une rubrique régulière du *Violon* et continue de paraître, de manière moins fréquente, dans *Le Canard* des dernières années. L'humoriste insuffle une verve hors du commun à son Baptiste, donnant au fils une langue à la hauteur de celle de son père. Dans l'exemple suivant, Baptiste explique à son père pourquoi les célébrations de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal en 1887 ont été un échec selon lui. Il réfère également à l'épidémie de variole survenue l'année précédente :

Poupa, je crois dans le fond que l'affaire a fiolé parce qu'il y avait trop de rouges et de castors dans la conçarne. Beaugrand était là, c'est lui qui a porté la bad lock, comme c'est lui qui a fait venir la grosse picote quand tu m'as fait maximer par le docteur de la corporation<sup>30</sup>.

<sup>29</sup> *Le Vrai canard*, vol. 2, n° 29, 5 mars 1881, p. 2.

<sup>30</sup> *Le Violon*, vol. 1, n° 41, 2 juillet 1887, p. 2.

La représentation d'un enfant, associé au public, se faisant expliquer une situation par un adulte en qui il a confiance, figure se rattachant à celle du journaliste, est sans contredit la mise en scène la moins originale employée par Berthelot. Baptiste est également sa création pédagogique la moins subtile, les dialogues entre son père et lui ne faisant pas montre d'une grande finesse, comme en témoigne cette scène discutant l'issue des élections fédérales de 1887 :

Baptiste – Comment penses-tu que les élections vont finir, est-ce les conservateurs ou les libéraux qui vont gagner?

Ladébauche – [...] Dans Québec le peuple a assez de bon sens pour comprendre que si Blake arrive au pouvoir ce sera la fin de la protection. L'ouvrier intelligent sait que ce sont ses gages, son gagne-pain qui sont en jeu et je suis sûr qu'il votera du bon côté.

Baptiste – D'après ce que vous me dites [*sic*], je puis gager en faveur des Bleus?

Ladébauche – Assurément. Les Rouges qui croient remporter les élections dans la province de Québec vont se fourrer le doigt dans l'œil jusqu'au coude<sup>31</sup>.

Berthelot n'a pas habitué son lectorat à un style aussi direct, ne prenant même pas soin de masquer ses efforts de propagande avec quelques plaisanteries. En faisant appel à la compréhension, les scènes employant les autres figures de sa galerie de personnages ont fait preuve de bien plus d'égards à l'endroit du public, en plus d'être beaucoup plus drôles. Dans les tableaux représentant le petit Baptiste, le sourire fait souvent la place à une grimace hargneuse, Berthelot se servant alors de Ladébauche pour critiquer dans un style agressif, qui n'est pas sans rappeler les journaux d'opinion dont il a été question au chapitre précédent :

---

<sup>31</sup> *Le Violon*, vol. 1, n° 21, 12 février 1887, p. 2.

Le père Ladébauche a reçu la semaine dernière le compte du département de l'aqueduc. En regardant l'addition sa figure est devenue longue comme une journée sans pain. [...]

– Et tord-nom, est-il possible que les citoyens se fassent maganner comme ça. Eh viande! quand est-ce que toutes ces taxes vont finir? On nous ronge jusqu'à la moëlle des os!

– Papa, interrompt Baptiste, qu'est-ce qui vous fâche tant que ça? Vous avez l'air tout grichou.

– Il y a que la corporation est aujourd'hui dans les pataques et elle n'a plus c'te tôle pour entretenir nos rues et nos trottoirs.

– Où l'argent est-il allé, poupa?

– Ce n'est pas difficile à dire. Ce sont ces damnées expropriations, ces contrats donnés sans soumission ou au plus haut soumissionnaire. L'argent est allé dans les poches du "boodler." Il a été prouvé que la dette de la ville a été augmentée de six millions de piastres, en huit ans. Aujourd'hui la ville ne peut plus joindre les deux bouts. Il est encore question d'augmenter les taxes. Comme si nous n'en avions pas plein notre capot.

– Qu'arrivera-t-il à la fin?

– Il va arriver ceci, mon fiston. Le jour n'est pas loin où la corporation ne pourra plus payer ses créanciers en Angleterre. Elle ira en banqueroute.

–En banqueroute? On m'a toujours dit que les marchands s'enrichissaient avec des banqueroutes.

–Avec la ville c'est différent. Il faudra payer jusqu'à la dernière coppe. La loi est là pour forcer la ville. [...]

– Y a-t-il un remède au mal à présent?

– Un remède, le seul, c'est d'être impitoyable aux prochaines élections, dans le mois de février prochain, de mettre à la porte tous les échevins qui votent pour des expropriations, ceux qui ont voté l'imposition de nouvelles taxes et ceux qui ont donné des contrats illégalement, c'est-à-dire la majorité du conseil de ville<sup>32</sup>.

S'il n'est pas vraiment original, voire s'il a pu être insultant pour le public infantilisé par lui, le petit Baptiste doit tout de même être cité parmi les procédés employés par le journaliste humoristique afin de rendre les enjeux sociaux plus accessibles. Création des dernières années, il n'a pas été le personnage le plus fréquent dans les journaux de Berthelot. C'est peut-être heureux, car il a même porté malheur à son

---

<sup>32</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 2, n° 40, 31 août 1895, p. 2.

auteur : c'est à la suite de l'un des dialogues du petit Baptiste et de son papa que l'humoriste a été poursuivi par Odilon Goyette.

#### 4.4.3 Mame Victoire

Jean-Baptiste Ladébauche, représenté comme un ancien draveur passé dans le monde politique, est un personnage baignant dans un univers exclusivement masculin. Une condition qu'il partage d'ailleurs avec son auteur, Berthelot ne s'étant jamais marié. Pourtant, même parmi les décideurs, Ladébauche affiche une préférence marquée pour le seul chef d'État de son époque qui était une femme. L'un des meilleurs exemples de l'accessibilité du langage et des références chez Berthelot réside en effet dans les fréquents dialogues mettant en scène la reine Victoria. Souveraine britannique durant toute la période de publication des journaux humoristiques, elle est un personnage récurrent sous la plume de Berthelot. Il en fait *Mame Victoire*, une grande dame des plus sympathiques, qui pourrait aussi bien vivre rue Viger à Montréal qu'au palais de Buckingham. *La Bourgeoise*, comme il la nomme également, est donc réduite au rang de simple femme riche, qui gouverne un empire comme on prend soin d'un ménage. Cette appellation étant à cette époque celle par laquelle le personnel désignait sa patronne, elle crée une confusion entre les liens unissant une souveraine à son peuple et ceux liant une maîtresse de maison à ses domestiques. Mais cette rétrogradation ne semble pas témoigner d'un manque d'égards envers la reine. Il s'agit plutôt de la rendre accessible. Elle est représentée comme une riche montréalaise parce que c'est l'image populaire se rapprochant le plus de son rang. D'ailleurs, il n'y a pas que le titre qui soit diminué par Berthelot : c'est tout le protocole et le faste de la cour qui sont mis de côté afin de rendre le décor plus convivial. C'est là qu'intervient Ladébauche, Canadien français aux origines modestes, dont Berthelot se sert pour ouvrir au public les portes du palais royal. Ladébauche fait généralement son entrée par la porte de derrière, ne manquant jamais

de passer par les cuisines pour discuter avec les domestiques avant d'être admis chez leur maîtresse. Il les aide même à l'occasion, comme dans cet extrait où Ladébauche offre d'aller faire les courses en vue des célébrations du jubilé de la reine :

Les gens de Mame Victoire étaient heureux de me voir arriver pour leur donner un coup de main. Je leur ai dit que je ne tirais jamais d'arrière lorsqu'il s'agissait de travailler pour la maîtresse de maison<sup>33</sup>.

S'ensuit une longue description des denrées nécessaires à la préparation du banquet tenu pour l'occasion, inventaire modifié par Berthelot pour contenir des aliments qui, par leur appellation comme par leur nature modeste, auraient davantage eu leur place dans une noce d'ouvriers que dans un festin royal : de « l'essence de paparmanne », de la « menasse », des « pataques nouvelles », des « tins de lobster et de sardines », un « galon de marinages », de la « castonnade »<sup>34</sup>, etc.

Ladébauche est tout aussi bien reçu par la maîtresse de maison que par son personnel. Même que dans l'univers familial mis en scène par Berthelot, c'est parfois la souveraine qui est aux fourneaux lors de son arrivée :

Me trouvant à Londres ces jours derniers, j'ai été invité par Mame Victoire à aller passer la soirée chez elle. Lorsque je fus entré chez la bonne femme il était sept heures du soir. Ce fut Mame Victoire en personne naturelle qui vint m'ouvrir la porte. Après m'avoir donné une bonne poignée de main, elle m'invita à descendre avec elle à la cuisine où elle faisait son train, toute seule, parce que ses deux filles engagères étaient allées à la prière<sup>35</sup>.

---

<sup>33</sup> *Le Violon*, vol. 1, n° 41, 2 juillet 1887, p. 2.

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> *Le Canard*, vol. 8, n° 26, 28 mars 1885, p. 2.

Il est souvent spécifié que le personnage a été convoqué par la reine, pour donner son avis sur des questions politiques. Berthelot prête à Ladébauche une familiarité des plus frappantes pour le public : « Mais avec moi il n'y a pas de cérémonie. La bonne femme me reçoit en tout temps du jour ou de la nuit<sup>36</sup>. » Mais encore ici, ces manières chaleureuses ne correspondent pas à un manque de déférence. Au contraire, Ladébauche professe un attachement sincère envers Victoria et l'institution monarchique. Ses échanges avec elle sont même parfois carrément mielleux, comme c'est le cas dans la suite de la scène du jubilé de la reine :

– Une bourgeoise comme vous, qui traite si bien son monde dans tous ses chantiers, mérite certainement qu'on aille la saluer le jour de son jubilé. Il y a une bonne escousse que les Canayens ont eu une occasion comme celle-ci pour vous montrer leur amitié. [...]

– Mon cher Ladébauche, tu ne saurais t'imaginer comme j'ai du plaisir à apprendre que mes gens s'occupent comme ça de ma fête. Quand tu seras de retour dans ton pays, tu leur diras de ma part, que je suis fière d'être leur bourgeoise, et que je les remercie de tout mon cœur pour leurs politesses<sup>37</sup>.

Ladébauche parle d'ailleurs souvent au nom des Canadiens français lorsqu'il conseille la reine, lui assurant souvent que si ses compatriotes ont parfois maille à partir avec les anglophones du pays, cela n'affecte en rien leurs loyaux sentiments envers elle. Par exemple, quand survient en 1893 un attentat à la dynamite visant la colonne Nelson de Montréal, Berthelot dépeint Ladébauche rassurant la souveraine :

– La prochaine fois j'entendrai dire qu'on a essayé de dégringoler ma statue sur la place Victoria.

– Oh, pour ça non, dévirez là, madame, dis-je en l'interrompant. Jamais de la vie. Les Canadiens vous aiment trop pour songer à vous faire un

<sup>36</sup> *Le Violon*, vol. 1, n° 1, 23 septembre 1886, p. 2.

<sup>37</sup> *Le Violon*, vol. 1, n° 41, 2 juillet 1887, p. 2.

mauvais coup. Ils savent tous que vous êtes pour eux une trop bonne bourgeoise pour songer à vous faire des misères<sup>38</sup>.

Les propos d'une telle déférence ne sont pas légion dans l'œuvre de Berthelot. Le Pape et la reine Victoria sont les deux seuls dirigeants qu'il place au-dessus de ses moqueries. Démocrate, il conçoit ses journaux comme un complément à la vie politique canadienne. Ce qui explique qu'il ne soit absolument pas subversif, réservant ses pointes aux décideurs élus, sachant qu'en influençant l'opinion publique il peut modifier l'issue du vote.

La reine de Berthelot rend bien son affection à Ladébauche, le considérant comme l'un de ses amis intimes. Elle se laisse même aller devant lui à des épanchements qui n'ont rien à voir avec la conduite d'un chef d'État : lors de la rébellion des Métis de 1885, Ladébauche affirme que « Lorsque je suis allé la voir la dernière fois la pauvre femme pleurait à chaudes larmes<sup>39</sup>. » De plus, à l'instar des politiciens, Victoire s'exprime dans la langue canadienne-française, donnant une impression de familiarité à ses propos. Pour expliquer qu'elle a permis à sa plus jeune fille, la princesse Béatrice, d'épouser un jeune homme sans fortune, elle lance : « J'ai pas été ben regardante dans c't'affaire-là, c'était la dernière de mes filles à marier, et je ne voulais pas la laisser aller à graine<sup>40</sup>. » Cette cordialité de la reine envers Ladébauche, Berthelot la dépeint également à travers des caricatures. Dans une illustration ridiculisant les tractations d'Hector Langevin afin de provoquer la destitution du lieutenant-gouverneur Luc Letellier de Saint-Just, il met en scène la grande dame et le draveur assis face à face sur de simples chaises de cuisine, donnant ainsi l'impression que Ladébauche est un conseiller, voire un proche de la souveraine (*Figure 4.5*).

<sup>38</sup> *Le Canard*, Seconde série, vol. 1, n° 2, 9 décembre 1893, p. 2.

<sup>39</sup> *Le Canard*, vol. 8, n° 42, 18 juillet 1885, p. 2.

<sup>40</sup> *Le Bourru*, vol. 1, n° 6, 12 septembre 1885, p. 2.



(Source : *Le Canard*, vol. 2, n° 32, 10 mai 1879, p. 3.)

**Figure 4.5** Jean-Baptiste Ladébauche, dépeint causant familièrement avec la reine Victoria

Si ce procédé donne une image quelque peu loufoque de la monarchie, sans jamais toutefois tomber dans l'irrévérence, il faut souligner qu'il semble avoir été très efficace. C'est du moins ce que laisse croire *Les petites misères de la vie du reporter*, texte cité précédemment. À la fin de cet article, Berthelot évoque un abonné fidèle

chez qui les scènes entre Ladébauche et la reine Victoria ont fait une forte impression :

Lorsque j'avais le *Canard*, j'avais un abonné comme nul journal en Canada et aux États-Unis n'en a eu. C'était le paragon du bon abonné, un abonné à croquer, un abonné qui professait pour mon journal un amour poussé à sa troisième puissance. [...] L'individu en question habitait un village situé dans les profondeurs du Comté de Champlain où il tenait un magasin général. [...] Il professait une admiration extraordinaire pour les correspondances de Ladébauche, et il avait réussi à m'obtenir une demie douzaine de souscriptions dans sa localité. À part de la « *Minerve* » que recevait le curé, le seul journal qui était lu dans la paroisse était le *Canard*. Ils s'extasiaient tous sur la familiarité qui existait entre Ladébauche et la Reine Victoria. « Ladébauche, disait-il, était un brave Canadien, qui n'avait pas « frette » aux yeux et qui expliquaient [*sic*] franchement à la bourgeoise les affaires du pays<sup>41</sup>. »

Ce témoignage, même s'il s'agit d'un exemple isolé, suggère que les efforts de Berthelot pour démocratiser l'univers politique ont porté fruit. Qu'un homme simple, vivant dans un village de campagne où seul le curé lisait un journal, considère que *Le Canard* est suffisamment accessible pour qu'il se le procure lui-même, et qu'il pousse en plus l'enthousiasme jusqu'à convaincre ses concitoyens de l'imiter, voilà qui indique que l'humour a été un outil permettant au journal de pénétrer de nouvelles classes sociales. Par le langage familier, les références traditionnelles et les personnages, la population a pu s'identifier au propos de Berthelot, et par conséquent s'intéresser au débat politique. Il a créé le carnaval par lequel les moins instruits ont pu s'approprier leur rôle sur l'échiquier social.

---

<sup>41</sup> *Le Canard*, vol. 2, n° 46, 5 octobre 1895, p. 4.

...

Dans son étude des prospectus des journaux montréalais parus entre 1830 et 1880<sup>42</sup>, Christiane Campagna identifie trois volontés caractérisant selon elle ces déclarations d'intentions des artisans de la presse : éduquer, influencer et plaire. Si le désir d'influencer paraît inhérent à la publication d'un journal d'opinion, celui d'éduquer constitue selon elle une trouvaille, l'historiographie ayant accordé peu de place à ce dessein des journalistes qu'elle attribue aux lacunes du système d'éducation<sup>43</sup>. Elle pressent également que le besoin de plaire a constitué pour les auteurs de son corpus une arme contre le statut précaire de leurs entreprises<sup>44</sup>. Or notre examen du travail d'Hector Berthelot nous permet non seulement d'affirmer qu'il a sans équivoque fait montre des trois ambitions caractéristiques des journalistes de son temps, mais il nous donne de plus la possibilité de pousser plus loin les conclusions de Campagna. Car cette œuvre constitue un excellent exemple du fait que les volontés d'éduquer et de plaire sont inextricablement liées : Berthelot n'aurait pas pu expliquer s'il n'avait pas d'abord bénéficié de l'attention du public. C'est donc en attirant son lectorat par l'humour, le recours aux personnages et aux contextes familiers, bref par les procédés de la carnavalisation, qu'il lui a été possible de réaliser son projet pédagogique, à savoir intéresser le public des classes moins nanties et moins instruites aux enjeux sociaux et politiques. Évidemment, le désir d'influencer a constitué la trame de son œuvre, Berthelot ayant toujours été indépendant mais jamais impartial. Mais sans son souci de plaire, il ne serait jamais parvenu à faire passer ses messages, pas plus qu'il n'aurait connu de succès dans sa volonté d'éducation. L'œuvre de Berthelot lie donc entre elles les différentes conclusions de Campagna, en plus de donner un exemple coloré des procédés employés par ce journaliste typique de son époque.

---

<sup>42</sup> Christiane Campagna, *Le rôle de la presse selon les propriétaires et rédacteurs de journaux montréalais 1830-1880*, Mémoire de maîtrise en histoire, Montréal, UQÀM, 1998, 144 p.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>44</sup> *Ibid.*

## CONCLUSION

L'avant-propos de l'ouvrage *L'Humour au Canada français, Anthologie*, publié en 1968 par Adrien Thério débute en ces termes :

Chaque fois qu'il m'est arrivé, depuis quelques années, de mentionner devant quelqu'un que je préparais une anthologie de l'humour dans les lettres canadiennes-françaises, j'ai entendu presque inmanquablement la question suivante : « Est-ce que ça existe? »<sup>1</sup>

Près de quarante ans plus tard, il reste encore beaucoup à faire pour redécouvrir ce pan oublié de l'histoire culturelle québécoise. Il est pourtant d'une richesse étonnante, témoignant de l'esprit de nos prédécesseurs ainsi que de leur regard unique sur le monde. Leurs préoccupations étaient souvent les mêmes que les nôtres, au point où certaines blagues d'il y a plus d'un siècle pourraient parfois être reprises telles quelles aujourd'hui. Mais il s'agit surtout d'un témoignage des plus utiles pour déchiffrer les mentalités des sociétés d'autrefois, car en sachant ce qui fait rire les gens, on comprend un peu mieux ce qu'ils pensent.

La première fois que nous avons lu les journaux d'Hector Berthelot, c'était précisément dans cette optique. Il nous semblait qu'en riant avec elle, la société québécoise de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle nous serait plus accessible. Mais il s'est

---

<sup>1</sup> Adrien Thério, *L'humour au Canada français, Anthologie*, Ottawa, Cercle du livre de France, 1968, p. 7.

rapidement imposé à nous que c'était poser la question à l'envers, Berthelot n'ayant jamais eu comme objectif premier de faire des blagues. Son humour a été pour lui un instrument, un moyen pour atteindre sa véritable fin. Ce n'est donc non pas en citant ses bons mots, mais bien en cherchant pourquoi il a voulu faire rire qu'il est possible de mieux comprendre non seulement Hector Berthelot, mais aussi la société à laquelle il s'est adressé. Cette piste de recherche, découvrir les fonctions de l'humour dans *Le Canard* et ses suites, était donc pour nous la voie à emprunter.

Il est apparu que Berthelot poursuivait deux objectifs connexes en procédant par le biais de l'humour pour livrer au public ses opinions sociales et politiques. Le premier but visé était de garantir son indépendance, principe à la base de toutes ses entreprises de presse. Alors que la plupart des journaux de son temps employaient ce terme afin de préciser qu'ils n'étaient pas les organes officiels d'un parti, ils tiraient néanmoins presque tous un financement important des différents acteurs du monde politique. Jean de Bonville, nous l'avons vu dans le troisième chapitre, va même jusqu'à affirmer que cet alignement était non seulement la raison d'être des journaux d'opinion, mais aussi le seul moyen pour eux de perdurer à une époque où ce type d'entreprise était précaire. Mais Berthelot est parvenu à contourner cette norme, en gagnant son public par l'humour plutôt que par la politique. Acteur d'un univers de presse où l'on était partisan, c'est en employant un ton ludique qu'il est parvenu à conserver son indépendance, la seule position convenant à ce personnage intransigeant. Car Berthelot, qui a toute sa vie été à l'emploi de journaux se situant dans les différents coins du spectre politique, a su s'allier à l'occasion à certaines croisades, mais il n'a jamais pu se contraindre à une allégeance véritable. Ce faisant, il a dénié à ses journaux une source de financement des plus appréciables, mais il s'est aussi gagné une certaine faveur de la part du public. Car il s'est placé au niveau du peuple, susceptible de voter pour les différents partis, plutôt qu'à celui de ses collègues journalistes, qui étaient à cette époque des acteurs politiques rémunérés

pour leur fidélité. C'est même dans cette logique qu'il a créé son personnage le plus célèbre, Jean-Baptiste Ladébauche, homme aux origines modestes, mais possédant des opinions politiques aussi arrêtées que farouchement indépendantes. Le recours à l'humour chez Berthelot, ainsi que son emploi des personnages, s'explique donc dans un premier temps par un désir de gagner la faveur du lectorat tout en allant à l'encontre de l'une des normes journalistiques les mieux ancrées à cette époque. Car c'est son public, et non pas un groupe politique, qui a permis à Berthelot d'exprimer son point de vue différent pendant les dix-huit ans où il a été rédacteur de journaux satiriques.

Mais si l'humour a permis à Berthelot de se faire pardonner sa différence aux yeux de ceux qui lisaient les autres journaux, ses blagues ne s'adressaient pas uniquement à ce lectorat. Car en ayant recours à des procédés ludiques comme la satire, la caricature ainsi que les personnages, l'humoriste était aussi en mesure de toucher un nouveau public : celui des classes moins bien nanties et moins scolarisées. Si ses lecteurs ont connu l'industrialisation et l'exode rural, il s'agit également de la première génération de Canadiens français où le fait de savoir lire n'était plus réservé seulement à l'élite. L'alphabétisation étant à cette époque en voie de démocratisation, les journaux humoristiques de Berthelot se voulaient une façon de démocratiser le fait de lire un journal. Non seulement l'humour lui permettait-il d'attirer les lecteurs qui auraient été rébarbatifs à dépenser une partie de leur salaire pour se procurer un périodique sérieux, mais il lui donnait également un outil privilégié pour faire comprendre les enjeux du moment sur un ton léger. En rendant l'exercice amusant, il est donc parvenu à informer une toute nouvelle catégorie de citoyens. Si le procédé visait principalement à convaincre la population de ses propres opinions, il a tout de même eu pour effet parallèle de rendre les questions politiques plus accessibles. Pour y parvenir, Berthelot a employé plusieurs méthodes, à commencer par le recours aux images et au langage rural, son lectorat étant constitué en grande partie de gens

nouvellement arrivés en ville. Il s'agit également de l'un des objectifs de son fréquent emploi des personnages, son Jean-Baptiste Ladébauche empruntant lui aussi le vocabulaire de la campagne. Mais Berthelot est surtout parvenu à démocratiser la politique par le biais de techniques s'apparentant à la carnavalisation, concept développé par Mikhaïl Bakhtine pour la société française de l'époque de Rabelais et appliqué à l'histoire du Québec par la sociologue Marie Mazalto. Cette idée, celle de remettre en question les structures de pouvoir en plaçant les décideurs dans des situations familières, est perceptible chez Berthelot dans les scènes où il dépeint le monde politique de son temps. Employant le langage et les références des classes les plus modestes, ses politiciens étaient compréhensibles, ce qui avait pour effet de rendre leurs actions ainsi que leurs décisions accessibles à la population. Ils étaient aussi mis en scène dans des décors familiers, ce qui les rendait d'autant plus crédibles. À la lecture de ces scènes, tous pouvaient se croire en mesure de se joindre à la discussion, donc d'avoir un mot à dire sur les grandes décisions politiques de l'époque. D'ailleurs, la popularité de Jean-Baptiste Ladébauche tenait beaucoup au fait que Berthelot lui permettait de jouer ce rôle, dépeignant ce Canadien français comme le conseiller des plus grands. Ce procédé est même particulièrement efficace lorsque Ladébauche est représenté face à celle qui a été son interlocutrice la plus régulière dans tous les journaux de Berthelot : Mame Victoire, personnification familière de la reine Victoria. Faire descendre la souveraine de son piédestal pour en faire une figure accessible ne tenait pas d'un manque de déférence de Berthelot à son endroit : il s'agissait simplement de la faire entrer dans un cadre de références à la portée du plus large public possible, dans un objectif pédagogique. C'est précisément cette volonté de faire entrer la politique dans le cadre de références des classes populaires qui constitue le second but de l'humour de Berthelot, chacune des deux fonctions se rapportant à un public particulier. Et c'est justement en sachant s'allier ces deux lectorats, les mieux nantis habitués aux journaux d'opinion et les plus modestes, friands de lectures plus légères, qu'il a su garantir la viabilité de ses feuilles.

Il faudrait d'ailleurs consacrer une toute autre étude à déterminer si Berthelot a été le seul journaliste québécois à ainsi employer l'humour à des fins d'indépendance, ou encore en vue de servir un objectif pédagogique. Comme nous l'avons mentionné au premier chapitre, si le XIX<sup>e</sup> siècle a été caractérisé par un véritable foisonnement de journaux satiriques, la majorité de leurs artisans demeurent à ce jour dans l'ombre, la recherche historique ne s'étant pas encore intéressée ni à eux ni au contenu de leurs journaux. Cette piste de recherche, la fonction de l'humour dans la presse, mériterait donc selon nous d'être vérifiée en ce qui concerne les collègues de Berthelot, car ce qui a si bien servi le rédacteur du *Canard*, il n'a sans doute pas été le seul à l'employer.

Hector Berthelot n'était pas un révolutionnaire. Il n'a jamais proposé un nouveau modèle pour remplacer celui auquel il a trouvé tant de défauts. Selon Henriette Lionais-Tassé, la devise de son *Canard* était même *S'agiter sans avancer*<sup>2</sup>. Mais son œuvre n'a pas non plus été celle d'un cynique, car il a eu un impact bien réel sur sa société. Par l'humour, il est parvenu à transgresser les normes journalistiques de son temps, en plus d'attirer au journal un nouveau lectorat. En adaptant le modèle de la presse d'opinion, il a en quelque sorte préfiguré le changement qui était déjà enclenché vers la fin de sa vie : le passage du journal d'opinion vers l'information. Ce qui explique peut-être que son *Ladébauche* lui ait survécu pendant plusieurs décennies, à travers les dessins d'Albéric Bourgeois publiés dans *La Presse*. L'œuvre d'éducation populaire que Berthelot n'a pas pu terminer, c'est donc son personnage, animé par un autre, qui s'est chargé de la poursuivre.

---

<sup>2</sup> Henriette Lionais-Tassé, *La vie humoristique d'Hector Berthelot*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934, p. 232.

## APPENDICE A

### LISTE DES JOURNAUX HUMORISTIQUES FONDÉS AU CANADA-EST, PUIS AU QUÉBEC ENTRE 1860 ET 1900\*

L'Acrobate (1874)  
L'Annexionniste (1891)  
The Antidote (1892)  
The Arrow (1864)

Le Bavard (1882)  
Le Bourdon (1866)  
Le Bourru (1885)  
Le Bourru (1886) **Seulement mentionné par Beaulieu et Hamelin.**

The Canadian Punch (1868) **N'a pu être consulté.**  
Le Canard (1877) *Club typographique de Québec* **N'a pu être consulté.**  
Le Canard (1877) *Hector Berthelot*  
Le Cancan (1878)  
Le Carillon (1879)  
Le Castor (1879)  
Le Castor national (1878)  
Le Charivari canadien (1868)  
Le Chat (1883) **Seulement mentionné par Beaulieu et Hamelin.**

---

\* Source : André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise, des origines à nos jours*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1973, vol. 2, 3 et 4.

La note **Seulement mentionné par Beaulieu et Hamelin** indique que les auteurs du répertoire ont identifié ce titre sans avoir pu en obtenir copie. La mention **N'a pu être consulté** signifie que le périodique a été étudié par Beaulieu et Hamelin, mais que nous n'avons pas été en mesure de le retrouver.

Le Chat noir (1893) **Seulement mentionné par Beaulieu et Hamelin.**

Le Cochon (1878)

Le Combat (1896)

The Comet (1866)

Le Coq (1878)

Le Coq (1891)

La Corneille du nord (1877)

Le Crapaud (1878)

La Cravache (1899)

Le Cyclope (1865)

The Dagger (1863)

Le Diable à quatre (1878)

Diogenes (1868)

L'Écho des imbéciles (1863)

L'Écho du peuple (1867)

The Eclipse (1877)

L'Électeur (1866)

L'Enfant terrible (1872)

Le Fanal (1879)

Le Farceur (1878)

Le Feu follet (1892)

Le Figaro (1876)

Le Figaro (1885)

Figaro-Revue (1863)

Le Franc-Parleur (1870)

The Free-Lance (1867)

Le Frou-Frou (1896)

Le Furet (1885)

Grinchuckle (1869)

Le Godendard (1889)

Le Grogard (1862)

Le Grogard (1881)

Les Guêpes (1870)

L'Iroquois (1890)

The Jester (1878)

The Lance (1875) **N'a pu être consulté.**

La Lime (1863)

Le Loup-Garou (1862)

Le Loup-Garou (1892)

Le Lutin (1884)

Le Lutin (1896)

Le Lutin (1897)

La Mascarade (1863)

Le menteur (1878)

Le Mirliton (1896)

The Mosquito (1882)

Non Sense (1878) **Seulement mentionné par Beaulieu et Hamelin.**

Les Nouvelles Guêpes (1872)

L'Oiseau moqueur (1863)

L'Oiseau moqueur (1867) **Seulement mentionné par Beaulieu et Hamelin.**

L'Omnibus (1869)

Le Passepartout (1888)

Le Passe-Temps (1862)

Le Perroquet (1865)

Le Perroquet (1878)

Le Pétard (1881)

La Police (1865)

Le Progrès (1865) **N'a pu être consulté.**

Punch of the Northern Light (1868) **N'a pu être consulté.**

The Punch (1878)

The Quiver (1867)

Le Rival (1891) **Seulement mentionné par Beaulieu et Hamelin.**

La Sangsue (1867)

Le Samedi (1889)

The Saw (1863)

La Scie (1863)

La Scie (1878)

La Scie illustrée (1865)

La Sentinelle (1885)

Le Sourire (1897) **Seulement mentionné par Beaulieu et Hamelin.**

The Sprite (1865)

The Stadacona Punch (1865)

Le Temps (1882)

La Trompette (1885)

L'Union (1885) **N'a pu être consulté.**

Les Veillées du Père Bonsens (1865)

La Vie illustrée (1889)

Le Violon (1886)

Le Vrai Bavard (1882)

Le Vrai Canard (1879)

Le Vrai Loup-Garou (1893)

Le Vrai Loup-Garou (1897)

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources

*Le Canard* (7 octobre 1877 – 16 août 1879 et 4 octobre 1884 – 25 juillet 1885)

*Le Vrai Canard* (23 août 1879 – 5 novembre 1881)

*Le Grognard* (12 novembre 1881 – 8 mars 1884)

*Le Bourru* (8 août 1885 – 5 septembre 1885)

*Le Violon* (23 septembre 1886 – 28 janvier 1888)

*L'Iroquois* (24 mai 1890 – 21 juin 1890)

*Le Canard*, Seconde série (25 novembre 1893 – 14 septembre 1895)

Pour la liste complète des journaux humoristiques publiés au Canada-Est, puis au Québec entre 1860 et 1900, voir l'appendice A.

### Histoire de la presse et de la société québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle

BEAULIEU, André et Jean HAMELIN, *La presse québécoise, des origines à nos jours*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1973, vol. 2, 3 et 4.

CAMPAGNA, Christiane, *Le rôle de la presse selon les propriétaires et rédacteurs de journaux montréalais 1830-1880*, Mémoire de maîtrise en histoire, Montréal, UQÀM, 1998, 144 p.

COOK, Ramsay (dir.), *Dictionnaire biographique du Canada*, « Napoléon Aubin », « Hector Berthelot », « Charles-Eugène Boucher de Boucherville », « Henri-Gustave Joly de Lotbinière », « Ernest Pacaud », « Louis Riel », Sainte-Foy et Toronto, Université Laval et University of Toronto, 2000.

DE BONVILLE, Jean, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1988, 416 p.

LINTEAU, Paul-André, *Histoire de Montréal depuis la Confédération*, Montréal, Boréal, 2000, 627 p.

LINTEAU, Paul-André, René DUROCHER et Jean-Claude ROBERT, *Histoire du Québec contemporain*, vol. 1, Montréal, Boréal, 1989, 750 p.

### **Hector Berthelot**

ALLARD, Nicole, *Hector Berthelot (1842-1895) et la caricature dans la petite presse satirique au Québec entre 1860 et 1895*, Mémoire de maîtrise en histoire de l'art, Québec, Université Laval, 1997, 239 p.

LIONAIS-TASSÉ, Henriette, *La vie humoristique d'Hector Berthelot*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934, 239 p.

### **La presse humoristique**

a) Europe

CROOK, Jennifer, *Les humoristes 1830-1930*, Paris, Les éditions de l'Amateur, 1999, 958 p.

FAVRE, Robert, *Le rire dans tous ses éclats*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1995, 202 p.

GOLDSTEIN, Robert Justin, *Censorship of Political Caricature in Nineteenth-Century France*, Kent et Londres, Kent State University Press, 1989, 293 p.

MINOIS, Georges, *Histoire du rire et de la dérision*, Paris, Fayard, 2000, 637 p.

## b) Canada anglais et États-Unis

BURR, Christina, « Gender, Sexuality and Nationalism in J.W. Bengough's Verses and Political Cartoons », *The Canadian Historical Review*, 83, n° 4, décembre 2002, pp. 505-554.

CROS, Laurence, « Le Canada et la peur de l'annexion américaine à l'époque victorienne, à travers les dessins politiques canadiens », *International Journal of Canadian Studies / Revue internationale d'études canadiennes*, n° 23, printemps 2001, p. 157-188.

CUMMING, Carman, *Sketches from a Young Country: The Images of Grip Magazine*, Toronto, University of Toronto Press, 1997, 275 p.

DESBARATS, Peter et Terry MOSHER, *The Hecklers. A History of Canadian Political Cartooning and a Cartoonists' History of Canada*, Toronto, McClelland and Stewart, 1979, 255 p.

HOFF, Syd, *Editorial and Political Cartooning. From the Earliest Times to Present*, New York, Stravon Educational Press, 1976, 416 p.

## c) Québec

CAMBRON, Micheline, « Humour et politique dans la presse québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle. Des formes journalistiques comme sources d'humour », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 13, n° 2, hiver 2005, p. 31-49.

FALARDEAU, Mira, *La bande dessinée au Québec*, Montréal, Boréal, 1994, 126 p.

MAZALTO, Marie, *L'humour comme facteur d'identité collective : le cas du Québec*, Mémoire de maîtrise en sociologie, Montréal, UQÀM, 2000, 169 p.

THÉRIO, Adrien, *L'humour au Canada français, Anthologie*, Ottawa, Cercle du livre de France, 1968, 290 p.